

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

Questions de
défense



Le moral et la dynamique de l'action

Partie II



INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

**La revue INFLEXIONS,
plate-forme d'échanges entre civils et militaires**, est éditée par l'armée de terre.
14, rue Saint-Dominique, 00453 Armées
Rédaction : 01 44 42 42 86 – e-mail : inflexions.emat-cab@defense.gouv.fr
Télécopie : 01 44 42 43 20

Directeur de la publication :
M. le général de corps d'armée Jérôme Millet

Rédacteurs en chef :
M. le colonel Jean-Luc Cotard ■ Mme Line Sourbier-Pinter

Comité de rédaction :
M. le général d'armée (2 S) Jean-René Bachelet ■ Mme Monique Castillo ■ M. le colonel Benoît Durieux ■ M. le général de corps d'armée Pierre Garrigou-Grandchamp ■ M. le lieutenant-colonel Michel Goya ■ M. le rabbin Haïm Korsia ■ M. le colonel François Lecointre ■ Mme Anne Mandeville ■ Mme Véronique Nahoum-Grappe ■ M. l'ambassadeur de France François Scheer ■ M. Didier Sicard

Secrétaire de rédaction : adjudant Claudia Sobotka

Les manuscrits qui nous sont envoyés ne sont pas retournés.
Les opinions émises dans les articles n'engagent que la responsabilité des auteurs.

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

Prochain numéro :
Janvier-mars 2008

Civils et militaires, pouvoir dire : quelles perspectives ?

NUMÉRO 7

LE MORAL ET LA DYNAMIQUE DE L'ACTION

PARTIE II

■ ÉDITORIAL ■
■ LINE SOURBIER-PINTER
Traductions allemande, anglaise

■ ARTICLES ■

COMMENT FAIT-ON POUR TENIR QUAND ON EST OTAGE ?

■ GEORGES MALBRUNOT
Traductions allemande, anglaise

■ 7

QUE FAIRE SI L'ON EST PRISONNIER ?

■ HUBERT COTTEREAU
Traductions allemande, anglaise

■ 21

MORAL ET BIEN-ÊTRE, QUE FAIT-ON DANS LES ARMÉES ?

■ EDITH PERREAUT-PIERRE

■ 39

LE BOUCLIER DE L'INTÉRIEUR

■ VÉRONIQUE NAHOUM-GRAPPE

■ 49

QUATRE PRINCIPES POUR FONDER LE MORAL

■ ELRICK IRASTORZA

■ 79

LES VAINQUEURS IMPUISSANTS

L'ÉVOLUTION DU MORAL

DANS LES FORCES DE LA COALITION EN IRAK

■ MICHEL GOYA

■ 89

LE DÉCROCHAGE DU SENS MORAL

■ PATRICK CLEROVY

■ 103

Traductions allemande, anglaise

LE FILM DE FICTION ET L'HOMME DANS LA GUERRE

■ GABRIEL LE BOMIN

■ 155

Traductions allemande, anglaise

■ POUR NOURRIR LE DÉBAT ■

**LES FORCES MORALES
AU CŒUR DES FORCES ARMÉES**

■ BRUNO DARY

■ 175

**AGIR DANS L'INCERTAIN : DE L'ÉCONOMIE AU MILITAIRE,
LA NÉCESSITÉ D'UNE THÉORIE SUBJECTIVISTE
DE L'ACTEUR**

■ JACQUES SAPIR

■ 187

■ POUR EN SAVOIR PLUS ■

■ COMPTE RENDU DE LECTURES ■

■ 204

■ 205

■ ÜBERSETZUNG DER ZUSAMMENFASSUNG

AUF DEUTSCH

TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

■ 213

■ BIOGRAPHIES ■

■ 218

LINE SOURBIER-PINTER

Rédactrice en chef

L ÉDITORIAL

« Moral au beau fixe » ou « en bandoulière », « moral d'acier » ou « en berne » et pourquoi ne pas faire la morale avec un « moral à zéro » pour « remonter le moral ». D'évidence, le mot émaille la vie quotidienne, s'invite dans les titres et les sous-titres de la presse : le moral des Français est en baisse ou en hausse, au plus bas ou s'améliore, cela dépend peut-être de la couleur du ciel...

Comme souvent, derrière une expression du langage courant, *a priori* neutre, se cache une anxiété. Celle liée aux questions que pose l'existence y tient la meilleure place. Parmi ces dernières, la réponse à trouver pour donner un sens à la vie, l'inéluctabilité de la mort, la peur de se tromper face au libre choix et à la responsabilité qu'il entraîne, le sentiment de la solitude reviennent de façon récurrente. Pour porter ce lourd fardeau, chacun va tenter de trouver « la » solution adaptée à sa personnalité et à ses acquis. Ce sont là des vérités d'évidence.

Mais lorsque s'y ajoute l'extrême complexité du métier des armes qui place les acteurs en situation de tension extrême entre le risque de mort donnée ou reçue et le devoir d'éthique, ces questions peuvent alors surgir avec une grande acuité alors qu'elles avaient pu être parfois jusque-là ignorées. À l'aube de cette radicale expérience, le groupe, l'institution militaire et la nation elle-même ont un rôle primordial à jouer pour répondre à la question du sens comme le souligne dans ce numéro, Gabriel Le Bomin, réalisateur d'un long-métrage de fiction, *Les Fragments d'Antonin*, un film sur l'homme dans la guerre. Ce sera le rôle et l'originalité de la culture militaire que de tisser une trame pour lier les acteurs et installer la confiance au cœur de la cohésion, une confiance qui ne peut pas être réduite au principe de la subordination hiérarchique même si les modalités et la qualité du commandement gardent une place essentielle. Une cohésion qui devra être entretenu pour perdurer et dont l'absence serait prémonition de défaite.

Ce n'est certes pas suffisant, le dernier numéro d'*Inflexions*, civils et militaires : pouvoir dire l'a montré, pour répondre aux questions existentielles que se pose chaque individu, même lorsqu'il revêt l'uniforme. Mais c'est un abri, un socle, une rampe, c'est selon. On

comprend dès lors l'attention constante des chefs pour le « moral des troupes », de César à Napoléon, attention démontrée jusqu'à nos jours avec le « rapport sur le moral » annuel qui constitue, pour le commandement et pour les instances gouvernementales, un instrument de mesure élaboré, examiné et exploité avec soin. Dans l'armée de terre, ce document est complété par des études particulières (« le moral en opération », « les effets différés des interventions extérieures », etc.) menées jusqu'à aujourd'hui par le Centre de relations humaines où officiers et civils utilisent les méthodes et techniques de la sociologie et de la psychosociologie, dont ils sont spécialistes.

Là comme ailleurs, les armées ne font qu'exprimer avec un accent particulier une constante des facteurs de l'action humaine, individuelle et collective.

Le « moral des ménages » n'est-il pas l'un des moteurs, et non des moindres, de l'économie ?

Sur les stades et dans toutes les activités sportives, ce même moral, parfois rebaptisé « mental », n'est-il pas considéré et observé comme un facteur déterminant du dépassement de soi et de la victoire ?

En fait, dans le domaine privé comme dans les entreprises collectives, le « moral » apparaît comme la condition même de toute dynamique positive. Désigné aussi comme bien-être physique ou psychologique, il se forge dans les armées grâce à un ensemble de préceptes et techniques que décrit le docteur Édith Perreaut-Pierre.

Les organisations et entreprises privées ou publiques ont intégré ce facteur de réussite dans la gestion des personnes et ce n'est pas par hasard que tant de chercheurs se sont penchés sur la question de la reconnaissance au travail, témoignage de la confiance en un être singulier mais aussi geste de récompense, qui même symbolique, est censé conforter le moral des personnels concernés.

Mais comment ont fait tous ceux qui ont eu à connaître et à surmonter de terribles épreuves sans pouvoir attendre un geste d'amitié, de confiance, de reconnaissance ? Comment réduire l'angoisse lorsqu'on est seul, abandonné à des inconnus ? Comment fait-on pour tenir ? Le récit de Georges Malbrunot laisse percevoir entre les lignes le chemin tortueux que peut alors prendre la force de l'espoir à l'épreuve de la lucidité. Comment tenter de se préparer à ce type d'épreuve ? A contrario, l'histoire et l'actualité montrent qu'un groupe peut, pour

« gagner », garder le moral tout en pervertissant la morale au quotidien... Jusqu'où l'être humain est-il prêt à se rendre pour puiser ses forces dans l'innommable et le déni de l'autre afin d'exister aux yeux des autres et en être reconnu, quitte à se noyer dans l'immoral pour garder le moral ? Patrick Clervoy tente de cerner ce décrochage du sens moral à partir de la triste histoire d'Abu Ghraib. Mais c'est en contrepoint le malaise d'une guerre de Sisyphe vécue par les soldats de la coalition en Irak, avec ses conséquences sur le moral, que décrit le lieutenant-colonel Goya : un moral qui ne se « remonte » plus, dont l'absence se terre dans l'épaisseur du non-dit et se ressent par le groupe, comme un manque, une faute.

Subjectif, sensible, fluctuant voire volatil, le « moral » n'est pas une capacité que l'on acquiert une fois pour toutes. Objet non identifié pour certains, idéologie pour d'autres, il est pourtant le moteur de l'existence. Si une pièce vient à manquer, survient la panne. Pourrais-je la réparer, seul/e ? Construction subjective, le moral se bâtit sur des faits, des gestes, des mots, des influences, un sourire... Il est une protection, un bouclier, suggère Véronique Nahoum-Grappe qui relève aussi le rôle de la présence physique dans la construction de l'être collectif. Avoir le moral n'est-ce pas une autre manière d'avoir la foi, ou au minimum d'avoir foi en soi, dans les autres, dans le rôle que l'on s'est donné et de conjurer l'angoisse ? Mot à multiples entrées, mot trompeur, mot réponse à la peur, le moral, ou plus précisément « avoir le moral » est pour les militaires, une obligation opérationnelle qu'il serait incompréhensible au XXI^e siècle de dissocier de la morale, l'un n'allant pas sans l'autre dans ce métier difficile. Ne retrouve-t-on pas ce fil conducteur, cette aspiration à un idéal-type dans la formation et dans les multiples exercices de cohésion ? Une tension parfois difficile à vivre dans la réalité du quotidien, un défi qui parfois se perd mais qui toujours perdure et reste présent, en toile de fond.

Fruit de la culture militaire, de ses images et de ses valeurs, attaché à la manière dont doit, idéalement, s'exercer l'autorité et se développer la cohésion et la solidarité, le moral, dans la société militaire, n'est pas un vain mot.

Comme à l'accoutumée, les auteurs de ce second numéro sur le thème du moral et de la dynamique de l'action sont civils ou militaires. N'est-ce pas une chance que de pouvoir se laisser imprégner de l'expérience de l'autre, si lointain mais presque semblable, sur un

sujet aussi essentiel ? Croiser les regards, les expériences, les savoirs c'est avant tout se donner les moyens de réfléchir pour mieux comprendre et agir peut-être autrement. C'est le défi lancé par la revue. Et si quelques militaires et civils se sachant embarqués dans la même aventure prennent dans le témoignage et les réflexions des uns et des autres de quoi « nourrir leur moral » ce sera déjà, pour Inflexions, civils et militaires : pouvoir dire, un succès. ■

LINE SOURBIER-PINTER

Chefredakteurin

LEITARTIKEL



Deutsche Übersetzung

Der Begriff Moral wird sehr unterschiedlich verwendet, man besitzt eine „eiserne Moral“ oder die „Moral ist am Boden“, und warum nicht eine „Moralpredigt“ hören von einem „Moralapostel“ mit „doppelter Moral“, „moralisch verwerflich“? Wie diese Beispiele zeigen ist der Begriff in unserem täglichen Leben allgegenwärtig und schleicht sich häufig in die Titel und Untertitel der Presse ein: die Moral der Franzosen sinkt oder steigt, ist auf dem Tiefpunkt oder bessert sich, das hängt vielleicht von der Farbe des Himmels ab...

Wie so oft verbirgt sich hinter einem Ausdruck der Umgangssprache, der im Grunde neutral ist, ein tiefes Unbehagen. Diese wirft unweigerlich existentielle Fragen auf, die Verschiedenes betreffen, wie den Sinn, den jeder Mensch seinem Leben zu geben versucht, die Unausweichlichkeit des Todes oder die Angst bei zu viel Freiheit, die falschen Entscheidungen zu treffen, die damit verbundene Verantwortung, oder das Gefühl der Einsamkeit. Um mit diesen tiefgründigen Themen zurechtzukommen, ist man stets auf der Suche nach „der“ Lösung, die seiner Persönlichkeit und seinen Erfahrungen am ehesten entspricht. Es sind dies die zeitlosen Grundwahrheiten.

*Werden diese Überlegungen in den extrem komplexen Kontext des Soldatenberufs gestellt, bei dem seine Akteure dem immensen (auferlegten oder erduldeten) Druck zwischen dem Risiko zu sterben und der Pflicht zur Ethik ausgesetzt sind, können diese Fragen mit größter Intensität in Erscheinung treten, wo sie doch bis dahin von einigen sogar ignoriert worden waren. Zu Beginn dieser radikalen Erfahrung spielt die Gruppe, die militärische Institution und die Nation selbst eine tragende Rolle in der Beantwortung der Frage nach dem Sinn, so Gabriel Le Bomin, Regisseur des Spielfilms *Les Fragments d'Antonin*, in dem er den Menschen im Krieg thematisiert. Es wird die Aufgabe und Originalität der Militärkultur sein, eine Verbindung zu schaffen zwischen den Akteuren, das Vertrauen in den Mittelpunkt des Zusammenhalts zu rücken, ein Vertrauen, das nicht auf das Prinzip der hierarchischen Unterordnung reduziert werden kann, selbst wenn die Umstände und die Qualität der Befehlsgewalt auch weiterhin eine wesentliche Stellung*

innehaben werden. Ein Zusammenhalt, den es aufrechtzuerhalten gilt, um fortbestehen zu können. Dessen Abwesenheit wäre ein Vorbote für die Niederlage.

Dies reicht gewiss nicht aus, wie in der letzten Ausgabe von Inflexions, civils et militaires : pouvoir dire aufgezeigt, um eine Antwort auf die wesentlichen Fragen geben zu können, die sich jeder Uniformierte stellt. Aber es ist ein Refugium, eine Basis, eine Aufstiegsrampe, je nachdem... Nun kann man auch die ungebrochene Aufmerksamkeit nachvollziehen, die Kommandoführer der „Moral ihrer Truppen“ schenken, von Cäsar bis Napoleon, eine Aufmerksamkeit, die im jährlich erscheinenden „Bericht über die Moral“ zum Vorschein kommt, welcher für die Befehlsgewalt und die Regierungsinstanzen ein ausgefeiltes Messinstrument darstellt, das mit Bedacht geprüft und genutzt wird. Für das Landheer wird dieser Bericht von speziellen Studien ergänzt („die Moral beim Einsatz“, „die unterschiedlichen Auswirkungen bei Außeneinsätzen“, etc.), die bis heute vom „Zentrum für menschliche Beziehungen“ durchgeführt werden und in denen Offiziere und Bürger Methoden und Techniken der Soziologie und Psychosozialen anwenden, die zu ihren Spezialgebieten gehören.

Hier wie auch anderswo, bringt die Armee besonders ausdrucksstark die kontinuierlichen Faktoren des individuellen oder kollektiven menschlichen Wesens zum Ausdruck.

Ist die „Moral in den Haushalten“ eine nicht zu unterschätzende eine der Antriebskräfte der Wirtschaft ?

Wird dieselbe Moral, zuweilen umgetauft in „Mental“, in Stadien und bei jeglicher sportlichen Aktivität nicht als ein wesentlicher Faktor des Sich-selbst-Übertreffens und des Triumphes angesehen ?

Im Grunde erscheint „Moral“ in der privaten wie in der öffentlichen Wirtschaft wie eine Bedingung selbst für jegliche positive Dynamik. Auch als körperliches oder psychisches Wohlbefinden bezeichnet, ist sie, wie von Frau Dr. Edith Perreaut-Pierre formuliert, dank einer Reihe von Grundsätzen und Techniken, integraler Bestandteil der Armeen.

Die öffentlichen und privaten Organisationen und Unternehmen haben diesen Erfolgsfaktor in die Personenverwaltung integriert und es ist kein Zufall, dass derart viele Wissenschaftler sich der Frage der Anerkennung bei der Arbeit angenommen haben. Denn Anerkennung dient sowohl als Vertrauensbekundung in einen einmaligen Menschen, aber auch als Geste der Belohnung, die wenn auch nur symbolisch, die Moral der betroffenen Personen aufhellt.

Was jedoch haben diejenigen getan, die die grausame Realität des Krieges erfahren und überwinden mussten, ohne dabei auf eine Geste der Freundschaft, des Vertrauens oder des Danks hoffen zu dürfen? Wie Herr seiner Ängste werden, wenn man alleine ist, Fremden ausgeliefert? Wie hält man durch? Der Bericht von Georges Malbrunot lässt zwischen den Zeilen den verschlungenen Pfad durchblicken, den die Kraft der Hoffnung auf dem Prüfstand der Klarsichtigkeit nehmen kann. Wie soll man sich auf eine derartige Prüfung vorbereiten? Im Gegensatz dazu zeigen Geschichte und Aktualität, dass eine Gruppe „gewinnen“ und guter Moral sein kann, obwohl sie gleichzeitig doch täglich die Moral aufs Schwerste bricht... Bis wohin ist der Mensch bereit zu gehen, wie weit schöpft er seine Kräfte im Unsagbaren, in der Verweigerung des Anderen, um in den Augen des Anderen zu existieren und von diesem anerkannt zu werden? Wann droht er sich in der Immoralität zu verlieren, um seine Moral zu halten? Patrick Clervoy versucht diese Entkopplung des Moralbegriffs am Beispiel der traurigen Geschichte von Abu Ghraib zu fassen. Auf der anderen Seite thematisiert Oberstleutnant Goya die Auswirkungen auf die Moral dieses Sisyphus-Kriegs, den die Soldaten der Irak-Koalition momentan erleben. Ob es tatsächlich ausgesprochen wird oder sich im Dunkel des Ungesagten verliert, seine Abwesenheit und/oder die Schwierigkeit, es zu greifen, wird als Mangel empfunden, als Fehler der Gruppe.

Subjektiv, sensibel, wankelmüsig oder gar flüchtig, ist "Moral" keine Fähigkeit, die ein für allemal erworben wird. Unidentifiziertes Objekt für die Einen, Ideologie für die Anderen, ist sie dennoch Antriebskraft unserer Existenz. Wenn ein Teil verloren geht, kommt es zum Defekt. Werde ich diesen alleine beheben können? Als subjektives Konstrukt baut sich Moral auf Tatsachen, Gesten, Worten, Einflüssen und Zuneigungen auf... Sie ist Abschirmung und Schutzschild, so Véronique Nahoum-Grappe, die auch auf die Rolle der physischen Präsenz in der Konstruktion des Kollektivwesens eingeht. Ist Moral nicht eine Art des Glaubens, zumindest des An-sich-selbst-Glaubens oder ein Glaube an die Anderen, an die Rolle, die man sich gegeben hat und ein Glaube daran, die Angst bezwingen zu können? Als Wort mit vielen Assoziationen, trügerisch, als eine Antwort auf Angst, ist die Moral oder besser die gute Moral im Sinne von innerer Festigkeit, für Soldaten eine operationelle Verpflichtung, die im XXI. Jahrhundert unmöglich von der Moral im ursprünglichen Sinne zu trennen ist. Die eine wie die andere Moral sind Bestandteil dieser harten Profession. Findet man nicht genau diesen roten Faden, dieses Verlangen nach einem Ideal, auch in der Ausbildung und in den unzähligen Übun-

gen zum Zusammenhalt der Truppen? Eine in der alltäglichen Realität manchmal schwer zu ertragende Anspannung, eine Herausforderung, die sich manchmal verliert und jedoch immer im Hintergrund bestehen bleibt.

So ist Moral in der Militärkultur mit ihren Bildern und Werten und in der Art und Weise, wie Autorität im Idealfall ausgeübt und Zusammenhalt und Solidarität sich entwickeln sollten, ein Wort von fundamentaler Bedeutung.

Wie gewöhnlich sind die Autoren dieser zweiten Ausgabe zum Thema Moral und Aktionsdynamik Bürger oder Angehörige des Militärs. Ist es nicht eine Chance, sich bei einem derart wichtigen Thema von den Erfahrungen Anderer bereichern zu lassen, die einem so fern und doch so nahe stehen? Ansichten, Erfahrungen, Erkenntnisse aufeinander treffen lassen, bedeutet zu allererst, sich die Mittel zur Reflexion zu geben, um besser verstehen zu können und vielleicht anders zu handeln. Dies ist die von der Zeitschrift gestellte Herausforderung. Und wenn nur einige Militärmitsglieder und Bürger, die in dasselbe Abenteuer verstrickt sind, aus dem Erlebten und aus den Betrachtungen der Anderen schöpfen können, um ihre eigene Moral zu nähren, so wäre dies für Inflexions, civils et militaires : pouvoir dire bereits ein Erfolg. ▶

LINE SOURBIER-PINTER

Editor

EDITORIAL



English translation

Morale is the implicit object of many everyday expressions. We refer to it indirectly, when we are "in high spirits" or "felling low", and when people are "down in the dumps" we attempt to "cheer them up". It takes low morals not to raise the morale of someone utterly demoralised. The concept seems to pepper daily life, becoming part of headlines and subheadings in the press: the morale of the French is dropping or rising, is at its lowest ever level or improving, maybe all this simply depends on the weather...

As is often the case, anxiety is hidden behind a seemingly neutral everyday expression. The anxiety linked to the questions posed by existence itself is the most prominent. The questions of the meaning of life, the inescapability of death, the fear of getting it wrong when given a choice, and the ensuing responsibility, and a feeling of solitude, tend to recur. In order to carry this heavy burden, each individual attempts to find "the" right solution for his or her personality and experience. These are clear truths.

*However, when the extreme complexity of being a soldier, which places individuals in highly tense situations where they are caught between death or killing others and their ethical duty, is added to this situation, these questions then become very acute, whereas they may have previously been ignored. At the start of this radical experience, the group, the military institution and the nation itself have a key role to play in order to answer the question of meaning, as highlighted in this edition by Gabriel Le Bomin, who has produced a feature-length drama, *Les Fragments d'Antonin*, about a man fighting a war. The role and uniqueness of military culture is to forge a link between the soldiers and make trust the cornerstone of cohesion. This trust cannot be reduced to the principle of hierarchical subordination even if the way of working and the nature of the command still play a key role. This cohesion will have to be maintained in order for it to endure. Indeed, the absence of it would be a premonition of defeat.*

*However, as the last edition of *Inflexions, civils et militaires : pouvoir dire* showed, this in itself is not enough to answer the existential questions which each individual asks themselves, even as they don their uniforms. But it does constitute a safe place, a basis, something to hold onto, it all depends. We now understand the attention paid by leaders, from*

Caesar to Napoleon, to "the morale of the troops", with this still being the case today with the annual "Report on Morale", which for armed forces command and the governmental authorities is a measurement tool that is carefully prepared, examined and put to use. In the French army, this document is supplemented by specific studies ("morale on operations", "the after effects of foreign operations"), which are carried out by the Human Relations Centre, where officers and civilians use methods and techniques drawn from sociology and psycho-sociology, areas in which they specialise.

Just like elsewhere, the army is only providing, with a particular slant, an observation of factors of human action, both in its individual and collective forms.

Isn't "consumer morale" one of the more important mainsprings of the economy?

In stadiums and in all sports, isn't this morale, sometimes referred to as "mentality", considered to be a key factor in surpassing oneself and winning?

In fact, in the private sphere and in collective enterprises, "morale" seems to even be the prerequisite to any positive dynamic. Also referred to as physical and psychological well-being, it is forged in the armed forces by a set of precepts and techniques described by Doctor Édith Perreaut-Pierre.

Both public and private organisations and companies have incorporated this success factor into their personnel management. Indeed, it is not by chance that so many researchers have focused on the issue of recognition at work, as testimony to the trust placed in a unique being, but also as a reward, which even if symbolic, is supposed to boost the morale of the personnel in question.

But how have all those who have experienced and overcome terrible ordeals, without a gesture of friendship, trust or recognition, coped? How to reduce the anguish when one is alone, and abandoned to strangers? How does one hold on? Georges Malbrunot's tale lets us read between the lines of the tortuous struggle between the strength of hope and the ordeal of lucidity. How can one prepare oneself for this sort of ordeal? A contrario, history and current events show that a group, in order to "win", can keep up their morale while perverting traditional moral standards on a daily basis. Just how far are human beings prepared to go to gain strength from the unspeakable and the denial of the other, in order to exist in the eyes of others and to be recognised, even to submerge themselves in immoral acts in order to keep up morale? Patrick Clervoy attempts to zero in on this

detachment from moral sense, using the sad story of Abu Ghraib. However, in counterpoint, Lieutenant Colonel Goya describes the malaise experienced by the coalition soldiers in Iraq fighting a Herculean war, with all of its consequences on morale. Whether it is clear to see or is buried in what is left unsaid, its absence and/or the difficulty of keeping it up are felt to be a lack, a fault of the group.

Subjective, sensitive, fluctuating and even volatile, morale is not a capacity that we acquire once and for all. An alien concept for some, and an ideology for others, it is nevertheless the driving force of existence. If a piece goes missing, a breakdown occurs. Could I repair it on my own? A subjective construction, morale is built upon events, gestures, words, and influences, even a smile. It is a form of protection, a shield, suggests Véronique Nahoum-Grappe, who also highlights the role of a physical presence in the construction of the collective being. Indeed, isn't being in good spirits another way of having faith, or at least having faith in oneself, in others, in the role we have given ourselves and to ward off anxiety? A multifaceted and deceptive word, a word that provides a response to fear, morale, or rather "being in good spirits", is an operational obligation for soldiers. In the 21st century, it would be incomprehensible to disassociate it from moral standards, with both these concepts being interlinked in this difficult profession. Indeed, do we not find this central theme, this aspiration to a standard ideal in training and the many teambuilding exercises? In the reality of daily life, this tension is sometimes hard to live through, a challenge which sometimes gets lost but which always endures and remains present as a backdrop.

A result of military culture, its images and values, connected to the way in which, ideally, authority should be exercised and cohesion and solidarity developed, morale in the military is not an empty word.

As usual, the contributors to this second edition on the theme of morale and the dynamic of action are civilians and military personnel. This constitutes an opportunity to soak up the experience of others, so distant yet almost similar, on such an important subject. Sharing views, experiences and knowledge is first and foremost a way of giving us the resources to better understand and maybe change our behaviour. This is the challenge put forward by this publication. And if some military personnel and civilians who have embarked on the same adventure manage to draw something to "feed their morale" from the accounts and thoughts of each other, that in itself will be a success for Inflections, civils et militaires: pouvoir dire ▶

L ARTICLES

F

S'il est une situation où la problématique du moral n'est pas théorique, c'est bien celle d'otage, d'une brûlante actualité. Le témoignage de Georges Malbrunot le rappelle.

GEORGES MALBRUNOT

COMMENT FAIT-ON POUR TENIR QUAND ON EST OTAGE ?

ON NE TIENT QU'EN ESPÉRANT ÊTRE LIBÉRÉ UN JOUR. PREMIER CONSEIL : NE PAS REGARDER DERRIÈRE SOI, AU DÉBUT DU MOINS. C'EST LA RAISON POUR LAQUELLE NOUS NOUS SOMMES RAPIDEMENT JURÉS DE NE PAS REGRETTÉR D'AVOIR PRIS LE CHEMIN DE NAJAF LE MATIN DU 20 AOÛT 2004. LA VEILLE, J'AVAIS CONVAINCU CHRISTIAN CHESNOT DE NOUS RENDRE DANS LA VILLE SAINTE CHIITE COUVRIR LE SIÈGE PAR L'ARMÉE AMÉRICaine DU MAUSOLÉE D'ALI, OÙ S'ÉTAIENT RETRANCHÉS LES PARTISANS DU LEADER RADICAL CHIITE MOQTADA SADR. QUELQUES HEURES APRÈS NOTRE CAPTURE, J'AI ÉVOqué MA RESPONSABilité DEVANT CHRISTIAN, QUI IMMÉDIATEMENT ME RASSURA : « LE PASSÉ EST LE PASSÉ, REGARDONS DEVANT NOUS, PENSONS PLUTÔT À NOTRE LIBÉRATION ».

En effet, il ne sert à rien de ressasser des regrets. cela ne peut qu'affecter un moral, qui n'en a pas besoin. L'espoir de recouvrer la liberté, d'en finir avec le silence de l'emprisonnement ou le noir du cachot, on l'entretient d'une multitude de manières. Le plus souvent, comme on peut.

Il est assez facile d'espérer, lorsque la situation vous y incline. Par exemple, lorsqu'on nous annonçait une bonne nouvelle. Cela pouvait être un geste de la main, un mot lâché en arabe « votre situation est simple, inch'Allah, (si Dieu le veut), tout va bien se passer ». Cela pouvait être aussi des explications sur le mode de fonctionnement de l'organisation qui nous détenait, l'armée islamique en Irak, une faction sunnite islamo-nationaliste. Un jour, après deux mois de détention, un garde est venu nous raconter comment son groupe opérait : « nous capturons, nous jugeons les otages au sein d'un tribunal islamique, et ensuite nous les répartissons dans deux cases, la case exécution et la case négociations ». Et il ajouta cette phrase quasi salvatrice : « vous, vous êtes dans la bonne case, la patience est belle, comme le dit le proverbe arabe, vous serez libérés un jour ».

Soudainement, j'avais l'impression de m'alléger de dix kilos. Si, à ce moment-là, nous étions plutôt bien traités, le stress nous avait déjà « plombés ». La détention durait depuis deux longs mois. Nos têtes étaient lourdes. Nos esprits paralysés par la peur qu'à une bonne nouvelle succède une mauvaise. Bref, ce genre d'annonces agissait sur nous comme une bouteille d'eau jetée à un cycliste assoiffé, sur les pentes du Galibier. Nous reprenions des forces. Nous pouvions tenir encore des jours, des semaines, des mois s'il le faut, comme nous avions coutume de répéter pour nous en convaincre.

Nous nous étions rendus compte qu'avec le temps, nos capacités de résistance ne s'étaient pas trop émoussées. Libres, nous n'éprouvons que très rarement nos résistances, surtout mentales. Mais elles existent, l'homme est capable d'affronter des épreuves très difficiles. Ainsi sommes-nous restés les quinze premiers jours sans nous brosser les dents, et nous doucher. Nous avons tenu. Confusément, nous avions franchi un cap dans la résistance. Ensuite, nous avons cohabité quelques jours avec des otages, dont nous savions qu'ils allaient être exécutés. Nous avons supporté aussi les transferts allongés dans une sorte de cercueil en carton, dissimulés sous des couvertures, les yeux bandés, les mains liées dans le dos, à l'arrière d'un 4×4, avançant sur des routes incertaines. Nous avons dû également affronter des combats entre la guérilla et les soldats américains autour de la maison, où nous étions détenus. Suivant les ordres qui nous étaient donnés, nous nous sommes allongés sur nos couvertures, évitant de nous mettre sous les fenêtres, obstrués pour ne pas être repérés. Et puis, après une grosse peur, une autre, l'orage s'est arrêté. Nous supportions les épreuves. On se sentait presque forts. Capables en tout cas d'affronter les mauvaises nouvelles, qui peuvent surgir à tout instant – car c'est le lot de tout otage.

Lorsque nous pensions être dans une logique de libération, l'espoir que « la porte s'ouvrirait un jour », selon une de nos expressions favorites, nous faisait tenir. D'autres otages ont tenu plus longtemps que nous. Des prisonniers ont enduré l'épreuve du cachot bien plus longtemps que nous. Si d'autres étaient donc parvenus à surmonter l'épreuve de la séquestration, nous aussi nous pouvions le faire.

Là où l'exercice d'autopersuasion devient plus difficile, c'est lorsque nous redoutions de ne plus être dans une logique de libération, mais hélas d'exécution. Il est évident que dans ces moments-là, espérer devient beaucoup plus ardu. Et pourtant, il n'y a pas d'autre solution. « Tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir », nous sommes nous dit, un peu benoîtement, en novembre, lorsqu'un matin, un responsable est venu nous annoncer que « notre situation était grave, que nous pouvions être tués à tout moment ». Nous allions connaître la semaine la plus dure de notre détention, et aussi de notre vie. Le lendemain, des affrontements opposèrent guérilla et Américains, autour de notre geôle. Le surlendemain, nous étions déplacés. En nous ligotant, un de nos gardiens nous glissa à l'oreille : « les Français n'ont pas pris au sérieux la menace que nous leur avons transmise ». J'avais l'impression que le coup de grâce nous était asséné. La douleur commença alors à m'envahir. La peur d'une mort proche est montée en moi. D'autant qu'une heure après, en nous sortant de la voiture dans laquelle ils nous avaient transférés, ce même responsable, qui nous avait lancé la terrible remarque de l'avant-veille, s'exclama alors en anglais : « qui est vivant qui est mort ? ». Nous étions, dès lors, convaincus que l'un d'entre nous serait exécuté, pour que les Français prennent vraiment « la situation au sérieux », selon leur expression.

Pendant quatre jours, nous avons vécu avec la mort face à nos yeux. Chaque bruit métallique, qui nous parvenait de la pièce d'à côté, nous donnait à penser que nos ravisseurs s'activaient pour préparer le billot. Ils nous parlaient pratiquement plus en apportant à manger. L'espoir avait disparu. Nos visages étaient figés. La pression était si forte, que j'entendais le battement de mon cœur. Nous avions rapproché nos paillasses pour se sentir moins seuls. Je fixais le mur à trois mètres de moi. Nos corps s'ankylosaient. Bizarrement, ce n'est pas la tête, qui me faisait mal. C'était le ventre. J'avais l'estomac noué. J'étais saisi d'angoisse. Une angoisse à glacer le sang. Mon ventre était dur comme de l'acier, je ressentais des nœuds à l'intérieur. Je n'avais plus faim. J'imaginais ma mort, le chagrin de mes proches aux funérailles, la douleur immense ressentie par mes parents qui avaient déjà perdu un enfant, il y a quarante ans. J'avais l'impression d'être sur le toboggan de

la mort, lentement, la fin de la vie approchait. Pourtant, consentir à mourir affrontait mon souci de lutter contre un destin funeste.

Et puis même dans ces moments de peur morbide, on cherche à se persuader que finalement tout cela est *maktoub*, comme disent les Arabes, que c'est le destin, ce devait être écrit. Et pour atténuer la douleur de ne plus vivre, au moins se dit-on qu'on a bien vécu. De Jérusalem, à Amman en passant par Beyrouth, Téhéran jusqu'à l'enfer de Bagdad, j'avais vécu mes rêves. Ne vaut-il pas mieux « s'éclater », et partir à 42 ans, après une vie riche en événements, plutôt qu'à 60, après s'être morfondu derrière un bureau ! Même face à la mort, on finit par voir le verre à moitié plein plutôt que celui à moitié vide. Ou espérer toujours et encore en l'au-delà, à une autre vie après la mort.

Quand on est privé d'espoir, on doit absolument s'en créer. Sinon, c'est l'effondrement. Or dès le début, j'avais ce principe en tête : « je suis dans une situation difficile, mais je suis Français, la France n'a pas approuvé l'invasion américaine de l'Irak, gardons espoir, restons zen, imagine que tu es parti pour un voyage difficile de deux ou trois jours ». Pourquoi deux ou quatre jours ? C'était la durée de la détention du dernier journaliste français, enlevé quelques mois plus tôt en Irak.

Tenir, c'est aussi adopter quelques recettes pratiques. Respirer calmement, par exemple. Je me suis souvenu de mes cours de théâtre, quinze ans plus tôt, lorsque le prof nous faisait marcher sur un fil, un balancier à la main. Il s'agissait de recréer cet état, tendu-calme, qui est celui du comédien sur scène. Otage, c'est un peu la même chose. Tendus, nous l'étions pour d'évidentes raisons. Mais, nous devions aussi nous efforcer de rester calmes, pour parer à toutes les situations, surtout les plus cruelles. Lorsque je me retrouvais allongé, pendant nos transferts en voiture, je tâchais donc de respirer calmement, en écoutant le souffle de ma respiration. Une certaine quiétude m'envahissait alors. Respirer profondément allège le fardeau de l'angoisse.

Tenir, c'est aussi être physiquement en assez bonne forme. C'est pourquoi dès que nous le pouvions, nous faisions du sport. Oh le mot est fort ! Nous multiplions plutôt les étirements des jambes, du torse, nous faisions de la musculation,

des pompes, nous secouions nos mains, nos têtes. Une heure chaque jour sur une paillasse d'un mètre carré. Finalement, on se rend compte que l'on peut se maintenir en forme, avec pas grand-chose. Ensuite, quand nous le pouvions, prendre une douche nous procurait une sensation de renaissance. Bouger, tournoier dans un cageot de dix mètres carrés, c'est se fatiguer, et retrouver la même sensation qu'après le footing, que je pratiquais dans les escaliers de mon hôtel de Bagdad, pour fuir le stress dû à la tension, qui régnait dehors. Le sport nous reliait à la vie normale.

Tenir, c'est aussi prier. Nous l'avons fait lorsqu'en novembre nous sentions que le pire pouvait arriver. J'étais gêné. Je pratique peu. Je me suis retourné auprès de Dieu, en lui confessant ce caractère, je dirais, presque utilitaire de mes prières. J'ai besoin de vous, aidez-moi, lui ai-je dit, avec franchise. Chacune de nos prières était une intention de prière. Nous prions pour que les négociateurs irakiens et français parviennent à s'entendre. Nous prions pour nos familles et nos proches. Nous prions pour écarter la mauvaise nouvelle. Toujours cette mauvaise nouvelle, tant redoutée. Nous étions devenus des automates de la prière.

Mais en priant à voix basse, nous nous réunissions. Nous ne formions qu'un. La prière de l'un renvoyait à la supplique de l'autre. Nous retrouvions une cohésion, que le désespoir n'avait certes pas entamée, même si l'angoisse de mourir nous avait rendus quasiment silencieux l'un et l'autre. Christian n'est d'ordinaire pas très bavard. Jusqu'en novembre, il s'était montré optimiste. J'étais moi aussi plutôt optimiste, tout en jouant l'avocat du diable. Et si cela durait ?, disais-je au début de notre détention. Et s'ils soulevaient la question du voile ? J'étais, je suis encore, un optimiste anxieux. Christian m'apparaissait alors comme un optimiste quasi désinvolte, jusqu'à ce 8 novembre, où il flancha face à la lourde menace, qui allait désormais planer au-dessus de nos têtes. Bizarrement, c'est moi qui ai joué alors les assistantes sociales. Je lui répétais qu'un otage mort est un otage qui n'a pas de valeur, qu'après plus de deux mois de négociations, nos ravisseurs n'allaien pas intérêt à jeter le bébé avec l'eau du bain, que nous devions affronter la dernière crise, le dernier coup de bluff, la dernière tentative de passer en force de la part de nos geôliers,

avant un dénouement heureux. Une fois de plus, je cherchais des motifs d'espérer, histoire de ne pas perdre complètement pied.

Parler l'arabe, pouvoir échanger un peu avec nos ravisseurs, percer leurs motivations, deviner où nous en étions, tout cela nous a bien sûr beaucoup aidés. Les deux aussi. Surtout deux amis, soudés dans l'épreuve, qui se sont mutuellement soutenus. À deux, les mauvaises nouvelles font mal, mais elles peuvent être partagées. Seul, vous l'êtes cruellement aussi face au désespoir, qu'un codétenus ne peut apaiser.

Finalement, nous avons vécu notre détention comme un défi. Nous ne pouvions, nous ne devions pas baisser les bras. Une telle épreuve est très difficile à supporter. Mais chacun d'entre nous dispose, au tréfonds de lui-même, de ressources insoupçonnées, pour vaincre des écueils, même très périlleux. ↗



Eine Situation, in der die Fragestellung der Moral alles andere als theoretisch ist, ist diejenige der Geiselnahme. Sie ist wieder hochaktuell, wie uns der Erfahrungsbericht von Georges Malbrunot vor Augen führt.

GEORGES MALBRUNOT

WIE ÜBERSTEHT MAN EINE GEISELNAHME?

Deutsche Übersetzung

MAN KLAMMERT SICH AN DEM GEDANKEN FEST, EINES TAGES BEFREIT ZU WERDEN. ERSTER RATSCHLAG: SCHAU NICHT ZURÜCK, ZUMINDEST NICHT AM ANFANG. AUS DIESEM GRUND HABEN WIR UNS SCHNELL GESCHWOREN, NICHT ZU BEREUEN, AN DIESEM 20. AUGUST 2004 MORGENS IN DIE STRAßE NACH NAJAF EINGEBOGEN ZU SEIN. AM VORABEND HATTE ICH CHRISTIAN CHESNOT DAZU ÜBERREDET, UNS IN DIE HEILIGE SCHIITISCHE STADT ZU BRINGEN, UM ÜBER DIE BELAGERUNG DER IMAM-ALI-MOSCHEE DURCH DIE AMERIKANISCHEN TRUPPEN ZU BERICHTEN. DARIN HATTEN SICH ANHÄNGER DES RADIKALEN SCHIITEN-FÜHRERS MUKTADA AS-SADR VERSCHANZT. EINIGE STUNDEN NACH UNSERER GEFANGENNAHME HABE ICH CHRISTIAN AUF MEINE SCHULDGEFÜHLE ANGESPРОCHEN, DOCH ER BERUHIGTE MICH SOGLEICH: „WAS GESCHEHEN IST IST GESCHEHEN, LASS UNS NACH VORNE SCHAUEN, UND VIELMEHR AN UNSERE BEFREIUNG DENKEN“. ES BRINGT TATSÄCHLICH NICHTS, IN BEDAUERN ZU VERSINKEN. DAS BELASTET BLOß DIE OHNEHIN SCHON STRAPAZIERTE STIMMUNG.

Die Hoffnung die Freiheit wiederzuerlangen, aus der Stille der Gefangenschaft auszubrechen, das Dunkel der Zellen hinter sich zu lassen, wird auf viele Arten wach gehalten. Man denkt so oft wie möglich daran, so gut es nur irgendwie geht.

Es ist nicht schwer zu hoffen, wenn einen die Umgebung dazu ermuntert. Wenn uns zum Beispiel eine gute Nachricht angekündigt wurde. Das konnte eine Geste sein, ein arabischer Ausspruch „eure Situation ist einfach, insch Allah (so Gott will), wird alles gut gehen“. Das konnte auch eine Erklärung darüber sein, wie die Organisation, die uns gefangen hielt, funktionierte. Die Islamische Armee im Irak ist eine sunnitische islamistische Untergrundorganisation. Eines Tages, nach

zwei Monaten Haft, erzählte uns eine Wache, wie seine Organisation funktionierte: „Wir nehmen Gefangene, verurteilen sie in einem islamischen Gericht und teilen sie in zwei Gruppen ein: Hinrichtung und Verhandlung.“ Dann fügte er diesen rettenden Satz an: „Ihr seid in der guten Gruppe, die Geduld ist der Schlüssel zur Freude, wie ein arabisches Sprichwort sagt, eines Tages werdet ihr wieder frei sein“.

Ich fühlte mich auf einmal um zehn Kilo leichter. Auch wenn wir bis dahin eher gut behandelt worden waren, so hatte der Stress doch wie ein schwerer Stein auf uns gelastet. Die Gefangenschaft dauerte seit über zwei langen Monaten an. Unsere Köpfe fühlten sich schwer wie Blei an. Unsere Gedanken waren vor lauter Angst, dass auf die gute Nachricht eine schlechte folgen könnte, wie gelähmt. Kurz gesagt hatte diese Art von Ankündigungen dieselbe Wirkung auf uns wie eine Flasche voll Wasser im Gesicht eines Radspotters an den Hängen des Galibier. Wir stärkten uns daran. Wir konnten noch Tage, Wochen, gar Monate aushalten, wenn es sein musste, wie wir uns unerlässlich einredeten, um daran zu glauben.

Wir stellten fest, dass unsere Widerstandsfähigkeiten auch über längere Zeit nicht zu sehr abgestumpft waren. In der Freiheit nehmen wir unsere geistige Widerstandskraft nur selten wahr. Trotzdem ist sie vorhanden, ein Mensch kann sehr schwierige Zerreißproben überstehen. So haben wir die ersten beiden Wochen ohne Zahneputzen und Duschen überlebt. Wir hielten stand. Wir haben in unserer Widerstandskraft eine Hürde überwunden. Anschließend lebten wir einige Zeit mit anderen Gefangenen zusammen, von denen wir wussten, dass sie hingerichtet würden. Ebenso haben wir auch Verlegungen ertragen, bei denen wir in einer Art Kartonsarg mit verbundenen Augen und im Rücken gefesselten Händen auf einem Jeep unter Decken versteckt durch unsicheres Gelände transportiert wurden. Auch die Kämpfe zwischen der Guerilla und den amerikanischen Soldaten rund um das Haus, in dem wir gefangen gehalten wurden, haben wir über uns ergehen lassen. Den uns gegebenen Anweisungen entsprechend, legten wir uns auf unseren Decken auf den Boden, hielten uns von den verdunkelten Fenstern fern, damit man uns nicht entdeckte. Und dann, nach der unbändigen Angst war der Sturm vorüber. Wir ertrugen die Belastungsproben. Wir fühlten uns fast stark. Stark

genug den schlechten Nachrichten zu trotzen, die jederzeit über uns einbrechen konnten – das Schicksal jeder Geisel.

Wenn wir uns in diesem Befreiungsglauben befanden, ließ uns die Hoffnung, dass die "Tür eines Tages aufgeht", wie wir es gerne nannten, am Leben. Andere Geiseln hatten länger ausgeharrt, als wir. Gefangene hatten die Belastungsprobe des Eingesperrtseins viel länger als wir ausgehalten. Wenn andere vor uns die Freiheitsberaubung überlebt hatten, so konnten wir das auch.

Die Selbstüberzeugung wurde viel schwieriger, wenn wir uns nicht mehr in einem Befreiungsglauben, sondern leider einem Hinrichtungsglauben befanden. Es versteht sich von selbst, dass es in solchen Momenten viel schwieriger ist, zu hoffen. Und trotzdem gab es keine andere Lösung. „Solange es Leben gibt, gibt es Hoffnung“ sagten wir uns als uns ein Verantwortlicher an einem Novembermorgen vermeldete, dass „unsere Lage schlimm sei, dass wir jederzeit getötet werden könnten“. Es folgte die schwierigste Woche unserer Gefangenschaft, und unseres Lebens. Am nächsten Morgen standen sich Guerillakämpfer und Amerikaner rund um unser Gefängnis gegenüber. Am Tag darauf wurden wir verlegt. Während uns ein Wächter die Hände fesselte, hisste er uns zu „die Franzosen haben unsere Drohungen nicht ernst genommen“. Ich hatte das Gefühl, dass uns der Todesstoß versetzt worden war. Der Schmerz fiel über mich ein. Die Angst meines nahenden Todes stieg in mir auf. Umso deutlicher, als derselbe Verantwortliche der uns zwei Tage zuvor die schreckliche Bemerkung gemacht hatte, als wir aus dem Transportauto stiegen, auf Englisch rief „wer lebt und wer stirbt?“. Von da an waren wir überzeugt, dass einer von uns hingerichtet würde, damit Frankreich "die Situation ernst nehmen werde", wie sie es ausdrückten.

Vier Tage lebten wir mit dem Tod im Nacken. Jedes dumpfe Geräusch, das wir aus dem Nebenraum hörten, verkündete in unseren Gedanken, dass unsere Entführer den Richtblock aufstellten. Sie sprachen kaum mehr mit uns, als sie uns das Essen brachten. Die Hoffnung war verflogen. Unsere Gesichter waren erstarrt. Der Druck war so groß, dass ich meinen Herzschlag hörte. Wir hatten unsere Matten zusammengerückt, um uns weniger einsam zu fühlen. Ich starnte in drei Meter Entfernung an die Wand. Unsere Körper versteiften sich.

Komischerweise schmerzte nicht mein Kopf, sondern der Bauch. Mein Magen war wie zugeschnürt. Ein Angstgefühl überkam mich. Eine Angst, die das Blut zu gefrieren schien. Mein Bauch war hart wie Stahl, innendrin konnte ich Knoten fühlen. Ich war nicht mehr hungrig. Ich stellte mir meinen Tod vor, die Trauer der Angehörigen bei der Beerdigung, den unbändigen Schmerz meiner Eltern, die vor vierzig Jahren bereits ein Kind verloren hatten. Ich hatte das Gefühl, auf einer Todesrutsche zu sein, auf der ich langsam aber sicher dem Ende meines Lebens entgegenglitt. Und dennoch, meinen Tod zu akzeptieren stand meinem Willen gegenüber, gegen ein unheilbares Schicksal anzukämpfen.

Doch auch in diesen von Todesängsten erfüllten Momenten versuchte ich mich davon zu überzeugen, dass alles schlussendlich maktoub ist, wie die Araber sagen, dass dies das Schicksal ist und so geschehen musste. Und um den Schmerz über den Tod zu lindern sagte man sich, dass man gut gelebt hat. Von Jerusalem bis Amman, über Beirut, Teheran bis in die Hölle Bagdads, habe ich meine Träume ausgelebt. Ist es nicht besser, das Leben in vollen Zügen genossen zu haben und mit 42 Jahren zu sterben, als sich bis 60 hinter einem Schreibtisch zu langweilen? Selbst im Antlitz des Todes hat man schließlich das Gefühl, das Glas ist halb voll und nicht halb leer. Und man hofft immer und immer wieder auf ein Jenseits, auf ein Leben nach dem Tod.

Wenn man jeglicher Hoffnung beraubt wird, muss man sich unbedingt selbst Hoffnung schaffen. Sonst hält man nicht durch. Ich sagte mir gleich zu Beginn: „Ich bin in einer schwierigen Situation, aber ich bin französischer Staatsbürger, Frankreich ist gegen die amerikanische Invasion des Irak. Gib die Hoffnung nicht auf, bleib ruhig, denk' einfach du bist während zwei, drei Tagen auf einer schwierigen Reise“. Weshalb zwei, drei Tage? So lange hatte einige Monate zuvor die Entführung des letzten französischen Journalisten gedauert.

Durchhalten heißt auch, sich gewisse praktische Angewohnheiten anzueignen. Ruhig atmen, beispielsweise. Ich erinnerte mich an meine Theaterkurse, die ich fünfzehn Jahre zuvor belegt hatte, in denen unser Lehrer uns mit einer Balancierstange auf einem Seil laufen ließ. Es galt, diesen angespannten und ruhigen Zustand wiederherzustellen, den ein

Schauspieler auf einer Bühne verspürt. Geisel zu sein ist dem sehr ähnlich. Angespannt waren wir aus offensichtlichen Gründen. Wir mussten uns jedoch auch darum bemühen, gelassen zu bleiben, um allen Situationen gegenüber gewappnet zu sein, vor allem den grausamsten. Während ich bei Verlegungen im Auto am Boden lag, versuchte ich, ruhig zu atmen und mich auf meinen Atem und meine Atmung zu konzentrieren. Dadurch befand ich mich in einem Zustand der Ruhe. Tief einzuatmen hilft, die Last des Angstgefühls zu erleichtern.

Durchhalten heißt ebenfalls, fit zu sein. Deshalb trieben wir so oft wir konnten Sport. Sport ist vielleicht etwas übertrieben, wir dehnten unsere Beine ausgiebig, den Oberkörper, wir trainierten unsere Muskeln, machten Liegestützen, und schüttelten unsere Hände und Füße. Eine Stunde pro Tag, jeweils auf einer 10m großen Matratze. Man kommt zum Schluss, dass man sich fit halten kann, auch wenn man nicht gut ausgerüstet ist. Wenn wir duschen konnten, so fühlte es sich jedes mal wie eine Wiedergeburt an. Sich bewegen, in einem 10m großen Käfig umherwandern, ist ebenso ermüdend wie ein Jogging im Treppenhaus meines Hotels in Bagdad, wo ich dem Stress der dauernden Anspannung draußen zu entfliehen versuchte. Sport zu machen verband uns mit dem normalen Leben.

Zum Durchhalten gehört auch das Beten. Wir beteten im November, als wir das Schlimmste erwarteten. Ich war verlegen. Ich gehe nur selten in die Kirche. Ich habe mich Gott zugewandt und ihm die Eigennützigkeit meiner Gebete gebeichtet. Ich brauche Dich, hilf mir, sagte ich ihm in aller Ehrlichkeit. Jedes unserer Gebete war eine Bitte. Wir baten darum, dass die irakischen und französischen Unterhändler eine Übereinkunft treffen würden. Wir beteten für unsere Familien und Angehörigen. Wir beteten, um die schlechte Nachricht abzuwenden. Immer und immer wieder diese allseits gefürchtete schlechte Nachricht. Wir wurden zu Gebetsautomaten.

Doch das leise Beten brachte uns zusammen. Wir waren eins. Das Gebet des einen verwies auf die Bitte des anderen. Wir fühlten einen Zusammenhalt, den die Verzweiflung nicht angreifen konnte, auch wenn die Angst eines bevorstehenden Todes uns verstummen ließ. Christian ist von Natur aus nicht

sehr gesprächig. Bis im November war er optimistisch. Ich selbst war auch eher optimistisch, auch wenn ich dabei den Anwalt des Teufels spielte. Was wenn die Situation andauert? fragte ich zu Beginn unserer Haft. Ich war ein ängstlicher Optimist – und bin es heute noch. Christian schien mir ein fast lockerer Optimist, bis an diesem 8. November, als er angesichts der belastenden Bedrohung, die uns von da an im Nacken saß, schwächer wurde. Seltsamerweise habe ich die Rolle des Sozialhelfers übernommen. Ich wiederholte immer und immer wieder, dass eine tote Geisel wertlos war, dass unsere Entführer nach zweimonatigen Verhandlungen nicht plötzlich alles aufgeben wollten, dass wir dieser letzten Krise trotzen mussten, diesem letzten Bluff, dem letzten Versuch unserer Entführer, gewaltsam einen Sieg zu erringen, und dass danach alles gut würde. Einmal mehr suchte ich Anlässe, die mir Hoffnung verliehen, um nicht den Boden unter den Füßen zu verlieren.

Selbstverständlich hat uns dabei die Tatsache, dass wir arabisch sprachen, sehr geholfen. Wir konnten uns ein wenig mit unseren Entführern unterhalten, ihre Beweggründe ergründen, und unseren Standort erraten. Es tat auch gut, nicht allein zu sein. Speziell zwei Freunde, die durch die Erfahrung zusammengeschweißt wurden und sich gegenseitig unterstützten. Schlechte Nachrichten schmerzen auch zu zweit, doch können sie geteilt werden. Alleine steht man ohmächtig der Verzweiflung gegenüber, die kein Mitgefänger beruhigen kann.

Schlussendlich erlebten wir unsere Gefangenschaft wie eine Herausforderung. Wir konnten, nein durften nicht aufgeben. Eine solche Erfahrung ist nicht leicht zu ertragen. Aber jeder besitzt tief in seinem Innern ungeante Kräfte, um auch äußerst gefährliche Situationen zu meistern. ■



If there is one situation in which morale is not a theoretical question, it is the situation of a hostage, which is all too often in the news. Georges Malbrunot tells us about his experience

GEORGES MALBRUNOT

HOW DO YOU SURVIVE WHEN BEING HELD HOSTAGE?

English translation

YOU CAN ONLY SURVIVE IF YOU CAN MAINTAIN THE HOPE OF BEING FREED ONE DAY. MY FIRST WORD OF ADVICE IS: DON'T LOOK BACK, AT LEAST NOT AT FIRST. THAT IS WHY WE QUICKLY VOWED NOT TO REGRET HAVING TAKEN THE ROAD TO NAJAF ON THE MORNING OF 20 AUGUST 2004. THE NIGHT BEFORE, I HAD CONVINCED CHRISTIAN CHESNOT THAT WE SHOULD GO THE SHIITE HOLY CITY TO COVER THE AMERICAN ARMY'S SIEGE OF THE MAUSOLEUM OF IMAM ALI, WHERE THE PARTISANS OF THE RADICAL SHIITE LEADER, MOQTADA AL-SADR, WERE HOLED UP. A FEW HOURS AFTER WE WERE CAPTURED, I BROUGHT UP MY RESPONSIBILITY WITH CHRISTIAN, WHO IMMEDIATELY REASSURED ME, "THE PAST IS THE PAST, WE SHOULD LOOK FORWARD, WE SHOULD THINK ABOUT OUR LIBERATION". INDEED, THERE IS NO POINT IN MULLING OVER REGRETS. THAT COULD JUST AFFECT YOUR MORALE, WHICH IS THE LAST THING YOU NEED.

The hope of being set free, of ending the silence of imprisonment or the darkness of the dungeon, is kept alive in many ways. Usually any way you can.

It is quite easy to have hope when the situation inclines you to. For example, when you are given good news. It could be a hand gesture or a word that slips out in Arabic – "your situation is simple, insha'Allah (God willing), everything is going to be alright." It could also be an explanation of the operations of the organization that was holding us, the Islamic Army in Iraq, an Islamo-nationalist Sunnite faction. One day, after two months of captivity, a guard came to tell us how his group operated: "We capture, we judge the hostages before an Islamic tribunal, and then we divide them up into two compartments, the execution compartment and the negotiation compartment."

And he added this sentence with nearly saving grace: "You are in the right compartment, patience is beautiful, as the Arabic proverb says, you will be set free one of these day."

Suddenly I felt like I was ten kilos lighter. Although we were being treated fairly well at that point, the stress had already got us "down". We had been held for two long months already. Our heads were heavy. Our minds were paralyzed by the fear that good news would be followed by bad. In a word, this kind of information affected us like a bottle of water thrown to a thirsty cyclist climbing to the Galibier Pass in the Alps. We got stronger. We could hold on for days, weeks or months more if we had to, as we used to say to each other over and over again to convince ourselves of it.

We realized that, over time, our resistance capacities had not been worn down too much. When we are free, we very rarely test our resistance capacities, especially our mental capacities. But they exist; man is capable of confronting terrible ordeals. We spent the first two weeks without brushing our teeth or taking a shower. We survived. Confusedly, we had gotten over one resistance hurdle. Then, we lived with some other hostages for a few days, knowing that they were going to be executed. We also dealt with being transferred lying down in a sort of cardboard coffin, hidden under blankets, blindfolded with our hands tied behind our backs, in the back of a 4x4 driving along unsafe roads. We were also confronted with combat between the guerillas and American soldiers around the house where we were being held. We followed the orders we were given and laid down on our blankets, keeping away from the windows, which were obstructed to keep us from being located. And then, after one big scare and another big scare, the storm subsided. We could handle the ordeals. We almost felt strong. Or at least capable of taking the bad news that we could receive at any time – because that is the fate of all hostages.

When we thought that things were working toward our liberation, the hope that "the door would open one day", which was one of our favourite expressions, kept us going. Other hostages had held out longer than us. Prisoners had endured their dungeons much longer than us. If other people could survive the ordeal of sequestration, we could do it, too.

Self-persuasion became more difficult when we feared that things were no longer working toward our liberation, but unfortunately toward our execution. Obviously, at those times, it is much harder to have hope. And yet, there is no other solution. "As long as we're alive, there's hope", we said to ourselves, a bit blandly, one morning in November when one of the leaders came to tell us that our situation was serious, that we could be killed at any time. We were about to live the hardest week of our captivity, and of our lives. The next day, there was a battle between the guerillas and the Americans around our jail. The day after that, we were moved. As he tied us up, one of our guards whispered to us, "The French didn't take our threats seriously." I felt like we had just been dealt the coup de grâce. I started to become overwhelmed with pain. The fear of imminent death grew inside me. Especially when, one hour later, we got out of the car that had transferred us and the same guard who had made that terrible comment cried out, in English, "Who is alive and who is dead?" We were sure that one of us was going to be executed so that the French would truly take "the situation seriously", as they said.

For four days, we lived face to face with death. Every metallic noise that we heard coming from the room next to us had us thinking that our captors were getting the block ready. They barely spoke to us anymore when they brought us our meals. Hope was gone. Our faces were frozen. The pressure was so strong that I could hear my heartbeat. We moved our mattresses together to feel less alone. I stared at the wall three meters in front of me. Our bodies grew numb. Strangely, not my head, which hurt. It was my stomach. I had knots in my stomach. I was filled with anguish. Bloodcurdling anguish. My stomach was hard as steel; I could feel the knots inside. I lost my appetite. I imagined my own death, the sorrow of my loved ones at my funeral, the immense pain felt by my parents who had already lost a child forty years earlier. I felt like I was on a death ride, slowly, the end of my life was coming. And yet, accepting to die was an affront to my need to fight against a tragic fate.

And then, even in those moments of morbid fear, we sought to convince ourselves that it was all maktub, as the Arabs say, it was our destiny, it was all written. And to attenuate the pain of living no longer, we said that at least we had had good lives.

From Jerusalem to Amman, from Beirut to Teheran to the hell of Baghdad, I had lived my dreams. Isn't it better to have "lived it up" and to go at 42 after an eventful life, rather than at 60 after the drudgery of life at a desk! Even faced with death, you end up seeing the glass as being half full rather than half empty. Or hoping for the beyond, for life after death.

When hope is taken away from you, you absolutely must create hope. Otherwise, you collapse. Right from the start, I kept this principle in mind: I am in a difficult situation, but I am French, France did not approve of the American invasion of Iraq, you have to keep hoping, keep cool, imagine that you are on a rough trip for two or three days." Why two or four days? That was how long the last French journalist was held, who had been taken hostage a few months earlier in Iraq.

Survival also means adopting a certain number of practical formulas. Breathing calmly, for example. I remembered my theatre classes from fifteen years earlier, when the teacher had us walk a tightrope with a balancing pole in hand. I needed to recreate that state of calm tension, that of the actor on stage. Being a hostage is sort of the same thing. We were in a state of tension for obvious reasons. But we also had to force ourselves to remain calm to be able to deal with all situations, especially the cruellest of situations. When I found myself lying there during our transfers in their cars, I tried to breathe calmly, listening to the whisper of my own breathing. A certain peace of mind came over me in those cases. Breathing deeply lightens the yoke of anguish.

Survival also entails being in fairly good shape physically. That is why, as soon as we could, we got some exercise. Oh was it good! We stretched as much as we could, our legs, our torsos, we lifted weights, did pushups, we shook out our hands, our heads. One hour every day on a one-square-meter mat. In the end, we realized we could keep in shape without many accessories. Then, when we could, taking a shower gave us a feeling of rebirth. Moving, running around a ten-square-meter cell would wear us out, giving us the same sensations as after jogging, which I used to do in the stairs of my hotel in Baghdad to get rid of the stress built up due to the tension outside. Exercise gave us a link to normal life.

Survival also means prayer. We prayed in November when we felt that the worst might happen. I was embarrassed. I'm not

very religious. I turned to God, confessing to Him what I would call the somewhat utilitarian nature of my prayers. I need You, please help me, I said, quite frankly. Each one of our prayers was a prayer of intention. We prayed for the Iraqi and French negotiators to reach an agreement. We prayed for our families and our loved ones. We prayed for there not to be any bad news. The bad news that we feared so much. We had become robots in prayer.

But while whispering our prayers, we grew closer. We were one. One person's prayer joined the supplication of the other. We found cohesion that despair had not taken away from us, even though the anguish of death had made us nearly silent toward one and other. Christian is not very talkative in general. Until November, he had been optimistic. I was also fairly optimistic, while playing the devil's advocate. "What if this drags on?" I said at the beginning of our captivity. "And what if they bring up the subject of Muslim girls' wearing the veil in French schools?" I was, and still am, an anxious optimist. Christian seemed to me to be almost casually optimistic, until the 8th of November, when he flinched when confronted with the serious threat that was now hanging over us. Strangely, I was the one who played the role of social worker at this point. I kept telling him that a dead hostage is of no value, that after two months of negotiations, our captors had no reason to throw the baby out with the bathwater, that we had to handle the latest crisis, the latest bluff, the latest attempt by our jailers to force the negotiators' hands before a happy ending. Once again, I was looking for reasons to hope, so as not to lose it completely.

Speaking Arabic, being able to talk a little bit with our captors, trying to understand their motivations, guessing how things were going, all of this of course helped us greatly. As did the fact that there were two of us. Especially two friends, together in their ordeal, being able to give each other mutual support. When there are two of you, the bad news hurts but you can share it. Alone, you are cruelly so in the face of the despair that a cell-mate can help you to handle.

Lastly, we lived our captivity as a challenge. There was no way we could give up. This sort of ordeal is very hard to bear. But deep within, each of us has unimaginable resources to overcome the most dangerous situations. ■



La capture de soldats anglais en Irak a récemment défrayé la chronique. Comment les militaires peuvent-ils être préparés à cette épreuve ?

HUBERT COTTEREAU

QUE FAIRE SI L'ON EST PRISONNIER ?

LA PRÉPONDÉRANCE DES « FORCES MORALES » DANS LES GUERRES NATIONALES DES SIÈCLES PRÉCÉDENTS ET AU COURS DES BATAILLES QUI S'Y SONT DÉROULÉES A ÉTÉ MAINTES FOIS DÉBAT-TUE PAR LES PENSEURS ET LES CHEFS MILITAIRES.

« L'homme reste l'instrument premier du combat¹ » et cet instrument premier tient une place primordiale puisque, selon Napoléon, « à la guerre, le moral est au matériel ce que trois est à un² ». Pour reprendre l'acception de l'École de guerre de 1922³, la force morale est la cause qui a pour effet d'inhiber la peur ou les réactions que celle-ci doit normalement produire⁴. Le combat est le temps et le lieu de la peur. Le vaincu est celui chez lequel la peur l'emporte en premier, celui que l'émotion domine et dont la peur inhibe les capacités de défense, de réflexion et anéantit le potentiel de réaction.

Aujourd'hui, même si la friction et le primat du psychologique sur le matériel restent deux vérités irréductibles au combat⁵, la grammaire de la guerre change⁶. Trois évolutions imposent de maintenir l'affermissement des forces morales au centre de la formation des chefs militaires, et de l'entraînement des forces. Les progrès de la technique permettent et favorisent l'autonomie des petits détachements. La réversibilité des situations, dans le temps et dans l'espace, demande une force d'âme supérieure. Le risque de capture prend un relief particulier.

En effet, le renforcement de la menace asymétrique ces dernières années pose la question des prisonniers de guerre avec une acuité nouvelle. L'imbrication des détachements au sein de la population, ou l'engagement d'unités spécialisées au plus près de centres déterminants adverses, augmentent le risque de cette

1. Colonel Ardant du Picq, *Études sur le combat*, Édition Champ Libre, Paris, 1978, p. 3.

2. Peter G. Tsuras, *Warriors Words : A Dictionary of Military Quotations*, Cassel, London, 1994, p. 226.

3. Cours tactique sur les forces morales, réédité par le Centre de doctrine et d'emploi des forces (CDEF) sous le titre *Les Forces morales*.

4. *Les Forces morales*, CDEF, p. 6.

5. « À la guerre tout est simple, mais la plus simple des choses est difficile. Les difficultés s'amontencent et produisent une friction dont quiconque n'a pas fait la guerre ne peut se faire une idée exacte [...] À la différence de la mécanique, cette épouvantable friction n'est pas concentrée en quelques points, mais au contraire, elle est partout en contact avec le hasard ». Clausewitz, *De la guerre*, Perrin, 1999, I, 7, p. 85. Et le maréchal Foch en déduit : « La réalité du champ de bataille est qu'on n'y étudie pas ; simplement, on fait ce que l'on peut pour appliquer ce que l'on sait. Dès lors, pour y pouvoir un peu, il faut savoir beaucoup et bien ». Maréchal Foch, *Des principes de la guerre*, Imprimerie nationale, Paris, 1996, p. 92.

6. Le but de l'action militaire a changé : celle-ci redevient une ligne d'opération parmi d'autres, comme elle l'a longtemps été dans nos campagnes coloniales. La capacité d'influence prend le pas sur la capacité de destruction, car l'objectif d'un engagement militaire est d'appuyer la reconstruction sécuritaire et politique d'un pays : la population s'impose en acteur et en enjeu majeurs. Pour reprendre l'assertion de Carl von Clausewitz, la guerre est de moins en moins « le jugement de la force » et de plus en plus « l'affrontement des volontés ». Lire à ce sujet « Forces terrestres 01 (FT01), l'armée de terre dans les combats d'aujourd'hui et demain », du Centre de doctrine et d'emploi des forces.

nature. L'actualité nous le démontre. Nombreux sont les groupes armés en Irak, en Afghanistan et dans toutes les « zones grises », qui n'hésitent plus, au mépris des Conventions internationales, à maltraiter, voire décaperiter leurs prisonniers pour frapper l'opinion. Si la sécurité des opérations ne se trouve plus systématiquement affectée par ce que peuvent avouer des prisonniers sous la contrainte, et même si l'on ne pourra jamais protéger ceux-ci de la souffrance, il reste capital de leur donner une chance d'affronter cette épreuve dans les « meilleures » conditions possibles. Il est difficilement envisageable d'ignorer le problème en attendant de subir l'épreuve douloureuse de sa réalité. Il y a donc un réel besoin en matière de formation à la résistance aux interrogatoires (R2⁷) vis-à-vis du personnel militaire pouvant être amené à connaître l'expérience de la captivité. Un véritable programme d'entraînement adapté, soigneusement codifié et contrôlé, mis en œuvre en toute transparence par des spécialistes, se fait jour peu à peu dans des unités spécialisées.

La capture est sans doute une des situations qui demande le plus de ressources car la situation du prisonnier se résume en trois mots : **la solitude, l'incertitude et l'échec**. Il est seul face à son ennemi et à lui-même. Il est seul avec le secret de sa mission. Il ne sait rien de son avenir à court et à moyen terme : ce qui l'attend, combien de temps sa détention va durer. Il est dénué de tout ce que la cohésion d'un groupe apporte : la dynamique, le soutien, le moral. Il est inactif. Il n'a plus l'initiative. Cette solitude et cette incertitude l'amèneront à se replier d'autant plus douloureusement sur lui-même qu'il est en situation d'échec, quelle que puisse être sa part de responsabilité. Il peut facilement s'enfermer dans une introspection redoutable qui altère vite ses propres forces morales. Bref, il est intégralement « dénudé ».

■ Le but et les risques d'un entraînement

L'entraînement des militaires vise à les préparer à un moment particulier de la capture, à savoir les quarante-huit premières heures, réputées les plus traumatisantes pour un prisonnier en état de choc. Ce délai est exploité par l'ennemi dans une course contre la montre. Il s'agit de tirer le meilleur parti des rensei-

7. Pour Resistance To (two) Interrogation : résistance aux interrogatoires.

gnements dont la validité va décroissante au fur et à mesure que le temps passe, et que les parades élaborées pour diminuer au mieux les risques d'éventuelles divulgations du prisonnier sont mises en œuvre.

L'entraînement est risqué car, pour apprendre à développer ses capacités de réaction, le soldat suit un stage très éprouvant et dont le corollaire, le face-à-face avec ses propres limites peut, si l'exercice est mal dosé, avoir un effet diamétralement opposé au but recherché : savoir réagir, savoir vouloir, savoir se fixer une ligne de conduite réaliste à partir d'une analyse froide de la situation, de l'état d'endurance physique et mentale. Le stagiaire doit ressortir plus fort qu'il n'est rentré dans ce stage. Cette ligne de conduite doit être constamment gardée à l'esprit et invariablement respectée.

Afin de parer ces risques, de nombreuses précautions s'imposent, bien avant l'intégration au sein des unités pratiquant ce type d'entraînement, pendant et après le stage. La première consiste à faire connaître, en amont de la mutation au sein du régiment, les tenants et les aboutissants de cet entraînement difficile. Cette information vise à éprouver une motivation encore vacillante chez des soldats peu au fait des risques inhérents à ce type de métier. Une réclame calculée est néanmoins nécessaire pour écarter les mythomanes de tout poil. Le stage débute par une présentation précise des méthodes, des effets recherchés par des unités spécialisées dans l'interrogatoire de prisonniers, voire par des témoignages de soldats français ayant vécu des situations de stress intense ou qui ont été faits prisonniers. Cette étude minutieuse vise à préparer mentalement le stagiaire et à lui donner les clés pour surmonter l'épreuve qu'il s'apprête à vivre. Le contrôle médical, s'agissant de l'aptitude et du suivi pendant et après l'exercice, est indispensable. Il peut arrêter l'entraînement d'un stagiaire à tout moment. Le comportement des stagiaires n'est connu que du chef de corps, du chef de stage, du médecin et de l'équipe d'interrogateurs. Une analyse individuelle et collective permet à chacun de comprendre la stratégie mise en œuvre par l'adversaire et de mesurer l'étendue des connaissances que l'interrogatoire a permis de rassembler. Évaluer ce que sa ligne de défense a permis de cacher, de préserver ou non, est essentiel pour en saisir l'efficacité.

■ Le réalisme de l'épreuve

Une mission est préparée avec rigueur et dans des conditions totalement analogues à la réalité en termes de tempo et de procédures. La préparation de la mission se fait selon le règlement d'emploi : vérification individuelle des connaissances, des consignes, des itinéraires, des points de coordination, contrôle exhaustif du matériel, briefing... Les outils garantissant la préparation sont livrés de la même façon : photos aériennes, fiches signalétiques, conditions et mesures de coordination nécessaires à une destruction par la troisième dimension, dépouillement de tout objet pouvant être utilisé à leur encontre en cas de capture (alliance, photo, portable...). Au temps de la préparation succède celui de la mission : infiltration et approche selon les procédures. La capture a lieu pendant celle-ci ou après quelques jours de mission au plus près de l'objectif. La stratégie adoptée par l'adversaire est alors triple. Elle vise à isoler les différents équipiers et à les mettre artificiellement en situation de stress et de fatigue : ils ne voient rien, ils baignent en permanence dans un environnement sonore « agressif » et dans une position qui accélère la fatigue. Leur horloge interne est perturbée car il leur est impossible de se situer dans le temps (notamment l'alternance du jour et de la nuit) et les repas, toujours frugaux, sont décalés dans le temps et servis à intervalles irréguliers. Hormis les interrogatoires, ils ne peuvent parler à personne ni se situer dans l'espace.

■ Les stratégies de défense

Avant d'exposer les stratégies de défense, un commentaire s'impose. Il peut paraître tout à fait hors de propos de donner des lignes de conduite dans une situation que peu de soldats ont récemment connue. Que l'on ne s'y méprenne pas : il ne s'agit pas de dire aux stagiaires ce qui est mal ou bien mais, à partir du descriptif des stratégies d'interrogatoires, de leur donner des repères pour leur permettre d'organiser mentalement une défense.

La ligne de conduite enseignée est de « savoir vouloir ». Sa simplicité apparente peut paraître provocante au regard du

drame de la capture. « Vouloir, c'est pouvoir » nous dit l'adage. Cela n'est exact qu'à deux conditions. La première est de ne vouloir que ce qui est possible ; la seconde est de « savoir vouloir ». Le réalisme et la méthode sont donc ici essentiels. Le ressort de la volonté s'enracine dans l'endurance, la réflexion éthique et morale⁸. L'endurance physique et mentale, si elle joue un rôle absolument déterminant, s'acquiert en amont et en aval de ce type de stage. Celui-ci les développe, à condition d'être bien dosé comme indiqué précédemment, mais leur acquisition doit faire l'objet d'un long processus, permanent et réfléchi. S'agissant de la réflexion morale et éthique, la préparation du stagiaire porte sur une question : que doit-il faire ? À partir de quand perd-il son honneur et sa dignité de soldat ?

Il est difficile de définir l'honneur, car cette notion relative met en jeu des valeurs qui ne sont pas reconnues ou hiérarchisées de la même façon par tous. Le dictionnaire définit l'honneur comme le sentiment personnel de sa dignité morale. Si la dignité peut être comprise comme le respect que mérite quelqu'un, et la morale, le corpus d'obligations et d'interdits à portées universelles, bordées par une notion de sanction⁹, l'honneur consiste à correspondre au mieux et au quotidien, aux obligations de son état et de ses valeurs (religieuses, philosophiques, professionnelles...). L'honneur est donc une force d'action, et une force qui s'affirme dans l'action. Il est tension, vigilance et action vers le bien. Il constitue un des ressorts de la force morale puisqu'il est à la fois le moteur et le but de l'action. **L'honneur, c'est l'ardeur avec laquelle on lie son comportement dans l'instant et dans la durée, à son devoir d'état.** D'une façon générale, l'honneur est toujours héroïque, car son application quotidienne implique une vigilance constante et parfois un courage moral et physique. L'honneur est parfois tragique quand il oppose deux valeurs : réussir sa mission quel qu'en soit le coût ; son âme, sa vie, ses hommes, l'intérêt collectif avant son intérêt personnel. **S'agissant d'un soldat fait prisonnier, son devoir d'état est de lutter dans la mesure de ses moyens.** Chaque mot a ici son importance. Il ne s'agit pas tant de dire jusqu'où lutter, mais de donner la consigne de lutter. Cette lutte peut être visible ou intérieuriée et s'organise selon les moyens et les ressources dont on dispose. Elle peut être orientée contre

^{8.} Selon Paul Ricœur, la morale répond à la question pourquoi, l'éthique répond à la question comment.

^{9.} Paul Ricœur. *Lectures 1*.

l'ennemi. Elle doit toujours viser l'intégrité de son sanctuaire intérieur, de sa dignité même. Elle peut varier selon la durée de la captivité, selon son état de santé, selon l'importance des renseignements que l'on connaît, de la pression exercée par l'ennemi.

La première ligne de conduite est de recueillir le maximum d'éléments permettant de garder ses repères espace-temps. À titre d'exemple, le capitaine Chiffot, fait prisonnier en 1995, après s'être éjecté de son Mirage 2000 au-dessus du territoire bosniaque, décrit l'indicateur mis au point pour garder une notion de temps : jeûner et prendre ses repas lorsque la faim le tenaillait. Ce signal physiologique passé, il considérait que douze heures s'étaient écoulées depuis son dernier repas.

La deuxième consigne est, dans la mesure du possible, de respecter le délai de silence prévu par les procédures régimentaires et permettant de conclure, après avoir constaté une absence de contact radio ou le non-respect des procédures (faux code par exemple), à la capture d'un détachement. Ce délai est nécessaire pour permettre au PC régimentaire d'extraire les autres unités opérant éventuellement dans le secteur¹⁰.

La troisième ligne de conduite est à ne pas laisser l'ennemi connaître sa situation personnelle : est-on marié ? A-t-on des enfants ?... Autant de points de vulnérabilité facilement exploitables.

La quatrième ligne de conduite consiste à « varianter » ses réponses selon deux « modes d'action ». Le premier est défensif et vise à échanger du temps contre des bribes d'information. Le deuxième est offensif et consiste à délivrer de faux renseignements (nature de l'objectif, nature de la mission – renseignement, destruction...) afin de retarder la reconstitution des éléments dont l'adversaire a besoin. Un scénario fictif appris pendant la préparation de la mission sert de support à ce mode d'action.

Enfin, conserver l'estime de soi et préserver sa dignité intérieure sont vitaux. Cela presuppose une réflexion juste sur les notions de courage, de lâcheté, l'exercice fréquent du discernement et beaucoup de réalisme. À ce titre, les réflexions éthiques enseignées dans les organismes de formation sont essentielles.

10. Aucun d'entre eux ne connaît les missions des autres capteurs, la préparation mission se faisant de façon strictement séparée des autres groupes. Cependant, l'engagement de deux détachements sur un même objectif est envisageable en fonction de la configuration du terrain, de son étendue, etc.

■ Les enseignements

S’agissant du soldat fait prisonnier, un enseignement s’impose. « Les facultés les premières troublées à la guerre sont l’initiative et l’invention, puis la volonté. Les plus résistantes sont les habitudes automatiques¹¹. » La force morale du prisonnier est proportionnelle à sa capacité de réaction et d’analyse. Celle-ci est le produit de l’endurance physique, de la stabilité affective, de l’intelligence de situation et du savoir vouloir. Chacune de ces composantes doit faire l’objet d’un entraînement spécifique dont la fréquence et la pertinence augmentent la confiance en soi, et aiguisent la volonté.

Le deuxième constat est que la durée moyenne de résistance est inférieure à 36 heures. Beaucoup tiennent au-delà de six heures. Le « savoir vouloir » renforce donc la force morale dans la mesure où il permet de sortir de l’impasse traumatisante mission-échec, à l’organisation du sursaut capture-lutte.

L’assimilation juste et pragmatique des notions d’honneur est essentielle. Ces notions bien comprises forment le rempart mental à l’abri duquel se préserve le « sanctuaire intérieur », s’organise et se structure la préservation de sa dignité.

Concernant le rôle du commandement, des règles de bon sens permettent d’augmenter la force morale. Elles peuvent paraître évidentes, mais méritent d’être rappelées. La première est d’ordre moral. Elle consiste à évaluer le risque que l’on fait prendre à ses hommes, le rendement et la prise d’initiative que l’on peut attendre¹². Plus le soldat est convaincu du rapport risque-efficacité, plus grande sera sa motivation, surtout dans le cadre d’une capture. La deuxième a trait à la solidarité. Celle-ci doit se manifester sans faille vis-à-vis des soldats faits prisonniers et de leur famille, pendant et après la capture. Nos expériences passées sont très variables : celui qui a connu ce genre d’épreuve doit pouvoir compter sur l’appui de ceux qui l’ont engagé et de ses pairs. Dans le cas contraire, la force morale de l’individu, de son unité d’appartenance, voire plus globalement, de tous les soldats concernés peut être ébranlée.

Qu’il soit permis de citer *Les Forces morales* en guise de conclusion. « La liberté effective de l’homme lui vient de sa force, qui est d’abord une capacité de modifier son propre état, sa

¹¹. *Les Forces morales*, CDEF, p. 6.

¹². « Le risque est faible ou limité s’il n’engage que les modalités d’exécution de la mission. Le risque significatif engage le succès même de la mission. Le risque critique engage la survie de l’unité. » *Tactique théorique*, colonel Yakovleff, Economica, 2006, p. 58.

propre direction, sa propre vitesse. L'individu sans maîtrise de lui-même n'est pas libre, il ne fait que dériver, au gré des courants, instincts et stimuli. [...] Ensuite, la liberté, condition de la moralité et de l'estime mutuelle, n'est pas qu'une indépendance, c'est une force. Une force s'accroît par l'exercice et l'exercice est productif dans la mesure où il est correctement dirigé. Ne pas diriger l'exercice, ne pas encourager à faire effort, à supporter, à se priver et à souffrir pour progresser, c'est condamner le sujet à végéter dans la faiblesse ou la nullité, c'est le vouer à une impuissance décorée du nom flatteur de liberté¹³. »

La force morale s'acquiert. Elle s'acquiert au prix fort dans la vigilance, dans l'humilité et dans la constance. En matière d'entraînement, se préparer au pire est pénible, mais nécessaire. Et dans le domaine de la résistance aux interrogatoires, le pire c'est l'impréparation.■

13. *Les Forces morales*, CDEF, p. 12 et 13.

■ SYNTHESE HUBERT COTTEREAU

Les forces morales sont au centre de la préparation opérationnelle des unités de l'armée de terre. La nature des engagements actuels combinée aux possibilités offertes par la technologie favorisent l'action autonome de petits détachements. Leur isolement relatif nécessite une aptitude particulière dans des opérations où la réversibilité dans le temps et l'espace est désormais un lieu commun. Dans ce contexte, le risque de capture s'accroît. Il doit faire l'objet d'un entraînement d'autant plus approprié que le prisonnier, privé de toute la force morale du groupe dans lequel il a l'habitude d'évoluer, est livré à lui-même. Dans ce face-à-face dur où se mêlent les notions d'honneur, d'échec et de dignité, le prisonnier doit apprendre à déterminer son comportement à partir d'une ligne de conduite réaliste. La force morale s'acquierte ici par un entraînement où se conjuguent l'endurance physique et la mise en œuvre réfléchie, adaptée dans le temps et selon l'ennemi, d'une stratégie d'action. En cas de capture, cet entraînement prépare le soldat à remplir son devoir de prisonnier : savoir et vouloir lutter, dans la mesure de ses moyens, contre l'ennemi. ■

Traduit en allemand et en anglais.



ÉDITH PERREAUT-PIERRE

MORAL ET BIEN-ÊTRE, QUE FAIT-ON DANS LES ARMÉES ?

LA NOTION DE « MORAL » RECOUVRE DIVERSES SIGNIFICATIONS. NOUS RETIENDRONS ICI L'EXPRESSION « AVOIR LE MORAL » QUI POUR BEAUCOUP EST EN LIEN DIRECT AVEC LE « BIEN-ÊTRE », BIEN-ÊTRE PHYSIQUE ET PSYCHOLOGIQUE.

Sur le plan physiologique le bien-être se développe notamment à travers une bonne hygiène de vie assurée par un sommeil et une récupération de bonne qualité et par une activité physique régulière et adaptée aux missions et activités exercées. Ce bien-être d'ordre physiologique participe également au bien-être psychologique (ou « mental ») qui revêt une importance capitale pour la dynamique de l'action¹. Cet aspect performance-bien-être est bien connu et scientifiquement validé notamment chez le sportif ; il est actuellement de plus en plus pris en compte dans nombre de milieux professionnels.

Dans les armées, de nombreuses actions sont menées pour développer, maintenir et renforcer le « moral des troupes ». L'une de celles-ci a été la mise en place à l'école interarmées des sports puis dans l'armée de l'air d'une formation aux « techniques d'optimisation du potentiel », objet de cet article. N'oublions pas que l'équilibre psychologique des personnels passe également par des formations professionnelles et militaires adéquates.

Après avoir défini les techniques d'optimisation du potentiel nous ferons un bref rappel historique permettant de situer le contexte dans lequel s'inscrit cette méthode. Puis nous verrons qu'elles en sont les indications et les contre-indications et nous présenterons les formations dispensées.



Qu'est-ce que les techniques d'optimisation du potentiel ?

Les techniques d'optimisation du potentiel représentent des moyens et des stratégies mentales permettant à chacun de mobiliser au mieux ses ressources en fonction des exigences de la

1. Se référer à l'article de Michel Nicolas dans le numéro précédent.

situation rencontrée pour y faire face et s'y adapter rapidement ainsi que pour atteindre ses objectifs.

La méthode regroupe un ensemble de techniques relevant d'une approche pédagogique et qui font appel aux procédés de base que sont la respiration, la relaxation et l'imagerie mentale (ou représentation mentale). Chaque technique proposée comporte un ou plusieurs de ces procédés, utilisés suivant différents protocoles en fonction de l'objectif recherché, les deux grands axes d'action étant la récupération et la dynamisation.

La méthode « techniques d'optimisation du potentiel » représente une « boîte à outils » que chacun devra personnaliser et adapter à ses besoins pour utiliser, en toute autonomie, la bonne technique au bon moment.

Cette méthode a été élaborée à partir des nombreux travaux réalisés sur la gestion du stress, la préparation mentale et les techniques de relaxation et d'imagerie mentale².

Le développement des techniques d'optimisation du potentiel a répondu à différents critères. Les techniques devaient être pratiques et applicables « en tous lieux et toutes circonstances », quand on en a besoin c'est-à-dire éventuellement sur le lieu de travail ou de la mission, en posture assise voire debout et dans la tenue de travail. Elles se devaient d'être applicables à un groupe de personnes (section, escadron, équipe, etc.) pour atteindre le plus grand nombre de personnels et indirectement pour développer la cohésion du groupe. Ces contraintes ont fait que la méthode ne pouvait s'inscrire que dans un champ pédagogique. Les techniques proposées s'adressent à des personnes souhaitant disposer de moyens psychologiques leur permettant de s'adapter rapidement aux diverses situations contraignantes qu'elles sont amenées à vivre. Il ne s'agissait en aucun cas de traiter des personnels ayant subi un traumatisme psychique ou développé des réactions pathologiques de stress qui relèvent d'une prise en charge psychothérapeutique assurée par les psychologues cliniciens et les psychiatres. La contrainte temporelle a également été une donnée prise en compte. Les protocoles ont été mis au point afin que les exercices techniques soient brefs : une à dix minutes. L'apprentissage se devait également d'être facile et accessible au plus grand nombre, ce sont donc des techniques simples qui ont

2. Se reporter à la bibliographie.

été choisies ; il n'en demeure pas moins que d'après les diverses enquêtes elles s'avèrent très efficaces et répondent aux principales attentes des militaires. Par ailleurs, en tenant compte du fait que ce qui convient aux uns ne convient pas aux autres, il fallait proposer des techniques personnalisables par chacun.

Pourquoi les techniques d'optimisation du potentiel ? Un aperçu historique

Dans les années 1980, l'état-major de l'armée de terre a participé à plusieurs groupes de travail sur le phénomène des pertes psychiques en opération. Les différentes études ont porté notamment sur le contrôle du stress par un soutien psychologique et la prise en compte du facteur humain en vue d'une meilleure efficacité opérationnelle. Un premier document a été publié en 1989 par le centre des relations humaines : « Force et calme des troupes » (TTA 121, N° 500/DEF/EMAT/MG/CRH) puis un deuxième en 1993 : « L'Action du commandement dans la maîtrise du stress » (TTA 122, N°39/DEF/EMAT/ORH/CRH). Suite à la première publication le commissariat aux sports militaires a mis en place en 1990, à l'école interarmées des sports, un module de formation aux « techniques de gestion du stress (TGS) » au profit des futurs moniteurs-chefs de sport des armées (IM 1300/DEF/EMA/EMP/13° MODIFICATIF DU 17 DÉCEMBRE 1990). Afin d'assurer la pérennité de cette formation, un stage d'instructeurs en TGS a été instauré en 1994 au profit des personnels volontaires des trois armées et de la gendarmerie nationale. Cette même année, l'armée de l'air a diffusé « le plan d'action facteurs humains » dans un cadre de prévention des accidents aériens (LETTRE N° 99/DEF/CPSA DU 31 MARS 1994). Ce plan d'action prévoit notamment la formation des personnels aux techniques de gestion du stress. Différentes démarches ont été ainsi progressivement mises en œuvre au sein de l'armée de l'air (entraînement des personnels des bases opérationnelles, formation et entraînement des personnels en opex et à partir de 2000, formations initiales au profit des élèves officiers à Salon-de-Provence, des élèves contrôleurs à Mont-de-Marsan et formation de pilotes en écoles et de contrôleurs aériens en unité). Il s'avère que la formation initiale a permis de répondre aux

recommandations établies pour obtenir les licences professionnelles chez les pilotes et les contrôleurs aériens. La formation TGS a évolué pour mieux répondre aux attentes des forces et a pris le nom de « techniques d’optimisation du potentiel professionnel » puis de « techniques d’optimisation du potentiel ».

À quoi servent les techniques d’optimisation du potentiel ?

Les indications des techniques d’optimisation du potentiel sont larges. Nous citerons l’optimisation de la récupération physique et mentale post-mission ou en fin de journée et la dynamisation physique et psychologique avant une activité ; ainsi, cette méthode apprend à gérer les temps d’activité et de repos. Elle apporte également des outils efficaces pour se motiver et lutter contre le découragement ainsi que pour s’adapter à son environnement (donc pour gérer le stress). Certaines techniques permettent de développer les aptitudes cognitives, motrices et techniques et sont connues pour faciliter les apprentissages. Par ailleurs, elles aident à la prise de décision. Enfin, l’entraînement et la pratique en collectif favorisent la communication au sein du groupe et la cohésion de ce dernier.

Ces techniques sont pertinentes non seulement dans le milieu professionnel mais elles sont également utiles à titre personnel pour gérer les événements de la vie quotidienne.

Nous constatons donc qu’elles sont tout à fait propices au bien-être des personnels.

Cette méthode ne représente pas une panacée universelle et il existe un certain nombre de contre-indications. Tout d’abord le refus du sujet, également l’absence d’objectif clairement défini et le traitement de troubles psychiatriques (rappelons que le champ d’application des techniques d’optimisation du potentiel est strictement pédagogique). La principale contre-indication est l’incompétence du moniteur par manque de formation et de pratique personnelle. À côté de ces contre-indications générales, il faudra bien entendu respecter les contre-indications propres à chaque technique (par exemple : pas de relaxation immédiatement avant une activité nécessitant un niveau de vigilance et un tonus musculaire élevés).

► Quelles formations ?

Plusieurs types d'actions doivent être menés afin que la démarche soit cohérente et réponde aux attentes des personnels et aux exigences professionnelles.

Il existe trois grands axes d'actions : l'information de tous les personnels, la formation initiale dispensée au profit des élèves et des personnels des unités et la formation de spécialistes en « techniques d'optimisation du potentiel ».

La première action est **d'informer** tous les personnels des unités sur les techniques d'optimisation du potentiel : leur existence, leur définition, leurs objectifs, leur mode d'emploi et la philosophie qui sous-tend cette méthode et que nous aborderons plus loin.

Suite à l'information, une **formation initiale** aux techniques d'optimisation du potentiel (FI-TOP) est proposée aux cadres volontaires des unités (généralement par les moniteurs de sport formés aux techniques d'optimisation du potentiel) et surtout dans les écoles (moniteurs de sport, élèves officiers de l'armée de l'air et élèves contrôleurs, etc.). La formation initiale comprend en moyenne dix heures de cours (cinq fois deux heures) théoriques et pratiques répartis sur environ quatre mois. Entre chaque cours, les élèves suivent un entraînement dirigé par un instructeur en techniques d'optimisation du potentiel, d'une durée de trente minutes environ (dix à vingt séances selon le cursus de formation) ainsi qu'un entraînement personnel à l'aide d'exercices d'une à dix minutes. Le programme actuel de la fi-top comprend des généralités sur les techniques d'optimisation du potentiel, l'apprentissage de la respiration contrôlée et des différentes techniques de relaxation et de dynamisation, des notions sur la motivation, le stress, le sommeil et la gestion du temps.

Afin d'assurer les séances d'information et de formation ainsi que les séances pratiques dans les unités sont organisés des stages de **formation d'instructeurs en techniques d'optimisation du potentiel**. Il existe à ce jour des formations au Centre natio-

nal des sports de la Défense à Fontainebleau et dans l'armée de l'air à Brétigny-sur-Orge, Salon-de-Provence, Mont-de-Marsan et Dijon. Ces stages sont ouverts à tous les militaires volontaires (moniteurs de sport, pilotes, contrôleurs, personnels de santé, gendarmes, fantassins, artilleurs, marins et autres) répondant à certains critères comme l'expérience professionnelle, le sens pédagogique, l'intérêt pour les facteurs humains, etc.

Le stage est organisé en quatre séminaires d'une semaine. Les trois premiers séminaires sont répartis sur huit ou neuf mois (exemple : octobre, janvier et juin), le quatrième a lieu environ un an après le troisième. Entre chaque séminaire, les stagiaires doivent suivre un entraînement dirigé et personnel et mettre en pratique les techniques enseignées. Des recyclages périodiques (tous les cinq ans) sont indispensables pour conserver la qualification de moniteur ou d'instructeur en techniques d'optimisation du potentiel.

On distingue trois niveaux de compétence :

- ↳ niveau 1 : moniteur. Il est atteint après avoir suivi et validé les trois premiers séminaires ; le moniteur est apte à dispenser des séances d'information et d'entraînement dirigé.
- ↳ niveau 2 : instructeur. Il est atteint après avoir suivi et validé le quatrième séminaire ; l'instructeur participe aux informations, entraînements et diverses formations. Les validations reposent sur des contrôles théoriques et pratiques continus et la soutenance de mémoires.
- ↳ niveau 3 : expert. Il est atteint après une période de quatre à cinq ans de pratique en tant qu'instructeur complétée par des supervisions.

Le programme comprend un certain nombre de chapitres théoriques dont : généralités sur les techniques d'optimisation du potentiel, la méthode, les modalités de mise en œuvre, le mode d'action des techniques, l'art et la manière de procéder, l'écoute, le champ de compétence, des notions sur la personnalité, le stress (aspects physiologiques et psychologiques), le sommeil et la gestion du rythme activité – repos, la motivation, l'application spécifique des techniques aux contraintes professionnelles et aux missions opérationnelles. Sur le plan pratique,

complétant des notions théoriques sont abordés la respiration contrôlée, les diverses méthodes de relaxation, l'imagerie mentale et les représentations mentales, des techniques de dynamisation et des techniques plus spécifiques à la gestion du stress³.

■ Philosophie des techniques d'optimisation du potentiel

Il est important d'évoquer la « philosophie » qui sous-tend la méthode. La pratique des techniques d'optimisation du potentiel repose sur le volontariat c'est-à-dire sur le choix qu'a un sujet d'utiliser ou non la méthode, en partie ou en totalité. Cependant, ce choix doit reposer sur des éléments fondés et véridiques et non sur des croyances ou des a priori erronés. La formation initiale dispensée dans certaines écoles de l'armée de l'air permet d'illustrer ce propos. Cette formation initiale comprend une partie théorique et une partie pratique. La partie théorique est obligatoire afin que l'élève puisse faire un choix objectif. Le moniteur en techniques d'optimisation du potentiel doit apporter un soin tout particulier à ses explications afin que l'élève puisse d'une part faire rapidement le choix d'adopter ou non les techniques et d'autre part, être capable d'adapter les outils à ses propres besoins afin de pouvoir utiliser la bonne technique au bon moment et ce de manière autonome. La partie pratique se fait en revanche sur la base du volontariat. Les élèves sont libres de ne pas faire la séance s'ils pensent, suite aux explications données, que cela ne leur convient pas. De toute façon, on ne peut pas obliger quelqu'un à se détendre ni à suivre l'imagerie mentale suggérée. S'il est possible de constater si quelqu'un est détendu ou non, on peut difficilement déterminer son degré de relaxation et obliger un sujet à se détendre relève de l'injonction paradoxale et il est impossible de contrôler son travail en imagerie mentale. Le fait de proposer aux sujets de ne pas faire les séances pratiques montre bien qu'on ne cherche pas à les manipuler comme certains le craignent. C'est ce même esprit qui se retrouve dans l'entraînement dirigé et a fortiori l'entraînement personnel. Précisons que cet enseignement n'est pas noté. En unité, les séances proposées s'adresseront uniquement à des volontaires, seule la séance d'information pourrait être rendue obligatoire au même titre que la théorie dispensée aux élèves.

3. Les cours font l'objet d'un CD.

En conclusion

Les techniques d'optimisation du potentiel relèvent d'un travail d'équipe, équipe constituée par le sujet lui-même qui doit adhérer à la démarche pour se former, s'entraîner et utiliser la méthode, par les moniteurs et instructeurs en techniques d'optimisation du potentiel chargés de la formation et des entraînements dirigés et aussi du médecin d'unité qui ayant reçu une information exhaustive ('est le cas dans l'armée de l'air) pourra soutenir l'action des moniteurs, les conseiller et orienter éventuellement les sujets ; enfin, ce trio sera complété par un quatrième intervenant : en unité opérationnelle, cela peut être les officiers environnement humain de l'armée de terre, les officiers sécurité des vols, les facilitateurs facteurs humains et les formateurs CRM (PRM, TRM⁴, etc.) de l'armée de l'air qui auront un rôle similaire à celui du médecin (ils ont pratiquement tous eu une information) voire pourront, s'ils suivent la formation, être instructeur en techniques d'optimisation du potentiel.

Quelques mots-clés peuvent illustrer cette méthode. L'instructeur (ou moniteur) doit avoir en tête les mots-clés suivants : disponibilité, dialogue et adaptation (il devra consacrer un temps suffisant aux briefings et debriefings⁵ afin d'obtenir les informations nécessaires à l'adaptation des techniques en fonction de la personnalité et des objectifs des sujets), autonomie (l'instructeur doit garder en mémoire les mots « liberté » et « autonomie » lorsqu'il réalise ses séances pour ne pas être trop dirigiste et respecter le sujet) et compétence (elle passe par la formation et le vécu personnel de l'instructeur ainsi que par la rigueur avec laquelle il utilisera les différentes techniques). Des mots-clés concernent également le sujet utilisant les techniques : motivation, volontariat, entraînement (les techniques d'optimisation du potentiel nécessitent, comme la préparation physique et la formation professionnelle, un entraînement régulier, elles ne représentent pas des « trucs magiques ») et autonomie (le sujet doit apprendre à se prendre en charge complètement afin de faire face à n'importe quelle situation, sans une aide extérieure qu'il n'aura pas toujours et il doit savoir utiliser, à bon escient, les techniques adaptées).

Nous terminerons en précisant que les techniques d'optimisation du potentiel s'intègrent dans une approche globale de

4. CRM : Cockpit Resources Management, PRM : Patrol Resources Management, TRM : Team Resources Management.

5. Briefing et debriefing : temps d'écoute et d'échange avant et après la pratique d'une technique.

l'individu. Elles optimisent les compétences et savoir-faire acquis lors des formations professionnelles et militaires permettant au militaire de mener à bien ses missions dans un état de bien-être psychologique. ▶

■ SYNTHESE ÉDITH PERREAUT-PIERRE

Pour le docteur Perreaut, médecin militaire, le « bien-être », physique et psychologique, est une composante importante du « moral ».

Or, il existe des moyens, techniques, procédés et méthodes qui peuvent concourir à ce bien-être et qui permettent ainsi à chacun de mobiliser au mieux ses ressources : ce sont « les techniques d'optimisation du potentiel » (TOP).

Développées à l'Ecole interarmées des sports (EIS) de Fontainebleau au début des années 1990 à partir de la problématique de « gestion du stress », elles ne constituent en aucun cas un traitement de traumatisme psychique, mais se présentent comme une « boîte à outils » pédagogique à base de techniques de relaxation et de préparation mentale.

Les TOP, telles qu'elles sont aujourd'hui enseignées à l'EIS et pratiquées dans l'armée de terre et dans l'armée de l'air, visent ainsi à favoriser la récupération physique et mentale post mission, à motiver et à aider à lutter contre le découragement, à constituer une aide pour la prise de décision et à faciliter la communication au sein du groupe tout en contribuant à sa cohésion.

Les instructeurs sont formés à trois niveaux : moniteur, instructeur et expert.

Ils délivrent leur enseignement, d'abord sous une forme théorique dispensée à tous, puis de façon pratique, sur la base du volontariat ; chacun, en effet, doit avoir le choix d'utiliser ou non la méthode, dans un cadre qui est toujours celui d'un travail d'équipe. ■

Traduit en allemand et en anglais.



Le regard critique de l'anthropologue qui éclaire le thème du moral souvent marqué de subjectivité.

VÉRONIQUE NAHOUM-GRAPPE

LE BOUCLIER DE L'INTÉRIEUR

LORS D'UN MATCH SPORTIF RETRANSMIS SUR LES ONDES, J'AI ENTENDU L'EXPRESSION SUIVANTE AU SEIN D'UNE PHRASE ENTOURLOUPÉE, DE LA PART D'UN COMMENTATEUR QUI TENTAIT DE RENDRE COMPTE D'UNE MANŒUVRE PEU ÉVIDENTE SUR LE TERRAIN : « ... ET L'ÉQUIPE, MALGRÉ UN MORAL EFFRITÉ... » ETC. ; S'ENSUIVAIT UN DIAGNOSTIC « MORAL » SUR L'ÉTAT INTÉRIEUR PRÉSUMÉ DES JOUEURS.

Le commentaire qui accompagne une épreuve sportive est rapide, efficace, il doit donc utiliser un langage immédiatement compréhensible puisqu'il est supposé rendre mieux visible, et donc mieux comprise, l'action en cours. La notion de « moral de l'équipe » désigne quelque chose de familier pour un téléspectateur contemporain : il s'agit du stéréotype le plus banal pour désigner ce qui dans une performance collective dépasse le physique. Le « moral » de ce groupe n'est pas une profession de foi, ni un choix culturel ou religieux explicite, mais un état intérieur commun plus ou moins positif ou bien « fêlé », « effrité ». Il s'agit presque d'une image matérielle : un matériau s'effrite, se fêle, se désagrège, et donc le « moral » d'une collectivité doit être une substance assez consistante pour subir ce type d'érosion. L'auditeur comprend immédiatement cette information sur la moindre confiance en soi des joueurs comme causalité probable de leurs défaillances potentielles. Le lien entre l'état d'une humeur collective présumée et la possibilité d'une prouesse va donc de soi. Le lien que produit cette notion entre l'action, ses chances de réussite, et l'état plus ou moins « fort » du moral des acteurs est presque magique : avec un bon moral, ou un bon « mental » comme le disent les sportifs, on peut soulever des montagnes et battre des adversaires en principe plus forts ; avec un moral « effrité » on accroît les chances de gâcher « sa chance », si l'on ose dire.

La notion de « moral » unifie dans l'action l'identité d'un groupe en articulant l'état de l'humeur intérieure de chacun

avec la scène concrète des choix possibles de leur performance à venir ou en cours. Les questions du hasard et de la chance sont au cœur de la séduction de cette notion de « moral » : un « bon moral » accroît les chances de victoire, tel est l'énoncé culturel qui est au cœur de la séduction de cette notion. Il s'offre comme une possibilité en sus des autres atouts plus travaillés et prédictifs (les qualifications, compétences, et autres intelligences bien identifiées d'une équipe) d'agir sur cette terrible source d'anxiété, la chance, le hasard imprévisible du jeu, en faisant appel à une force non physique. L'efficacité de la notion de « moral » ne prend son sens que sur le terrain de l'action en temps réel, celle d'une épreuve difficile et toujours aléatoire tant qu'elle n'est pas achevée. Le succès de ce terme est donc lié à sa valeur de promesse, il est le signe de la maintenance dans notre culture contemporaine d'une croyance dans l'idée qu'une force, un pouvoir non physique peuvent marquer une personnalité individuelle ou collective pour mieux expliquer ses prouesses parfois extraordinaires.

Mais qu'est-ce que ce « moral » commun à une collectivité pour qu'il puisse « s'effriter » ? Quelle est sa matière ? Jusqu'où chacun de ses membres est-il conscient dans son intime subjectivité de cet « effritement » ? Comment un seul « moral » est-il collectif ? Est-il la somme des « moraux » – et le pluriel étrange parce qu'inusité de ce terme est un signe de sa substance profondément unitaire – individuels des membres de ce groupe ? Les recouvre-t-il comme une carapace invisible, parfois unie, lisse et étincelante, parfois ébréchée, « effritée », presque à leur insu ? Est-ce que la problématique de ce mot est la même sur les deux échelles, celle du sujet et celle du collectif ?

F Le meilleur conseil à l'ami : « garder le moral malgré tout »

Dans l'espace civil ordinaire, le « moral » est une forme positive ou négative de manière d'être à l'échelle de la personne : voir les choses « du bon côté », ou bien le « verre à moitié plein », ou bien « garder l'espérance » dans l'épreuve etc., sont autant d'expressions familières dans les discussions de psychologie ordinaire. Comment penser l'usage contemporain si

fréquent de ce mot, dans les conseils des journaux féminins, des associations caritatives d'entraide, les injonctions amicales en cas d'épreuve... ? Combien de fois l'adolescent en pleine tourmente intime, l'adulte contemporain dans la douleur a-t-il entendu (et aussi conseillé) autour de lui en signe d'amitié et de solidarité au détour d'une phrase qu'il fallait « garder le moral » malgré tout ? Que signifie cette injonction dont la totale positivité n'a d'égale que l'incertitude sémiologique ? De quoi est-il question ? En fait chacun sent que ce conseil d'époque a une valeur au regard de l'action : il s'agit bien de « ne pas se laisser aller », mais de « se redresser » – quand l'heure est grave et que le désarroi avant la peur pourrait ôter ses moyens au sujet de l'action, où inversement, quand l'heure est trop creuse un sombre dimanche pour un adolescent traînant sans but. Il faut, et ce « il faut » a une valeur non pas seulement spirituelle, mais presque énergétique, comme dans une tape dans le dos « allons debout ! », « réveille-toi » : il « faut » « aller de l'avant » afin de mieux « faire face », ne pas s'effriter, s'effondrer. C'est un appel à une force intérieure que la volonté pourrait stimuler, et qui tout à coup, unifierait le sujet en le rendant plus fort. C'est le « je » qui est ici en jeu, et savoir « garder le moral » est une vertu qui concerne l'existence dans son sens de lutte permanente et aléatoire, qui rend plus fort en face des périls extérieurs et de sa propre anxiété intime, justement. C'est un appel à une action sur soi. Mais ce « moral » potentiellement si fort en face du risque extrême est aussi pensé comme incroyablement fragile : un rien porte ombrage à son rayonnement éclatant, le plus léger signe oblique – un souvenir pénible ici réveillé ? Une injure idiote dont la méchanceté exacte déchire la surface lisse du « moral » ? Un doute inexplicable à cause d'un temps trop gris ? L'idée abrupte d'un risque physique ? etc. – La fêlure alors peut se muer en vaste brèche, en un gouffre dans lequel chutent le moral et les chances de succès.

Le succès auprès des adolescents de la phrase surgie des films de science-fiction de grande consommation « que la force soit en toi ! »¹, phrase reprise sur tous les tons jusqu'à l'emphase comique dans les jeux enfantins est une des versions de l'idée de force possible un peu magique, ou ici franchement magique, de la personnalité. Quelle est cette qualité individuelle et/ou

1. Tous les films de science-fiction à succès créés sur le modèle de l'emblématique *2001 L'Odyssée de l'espace* (Stanley Kubrick 1968 d'après plusieurs nouvelles de Arthur C. Clark) ont usé de cette métaphore de la force intérieure sous la forme d'une violente commotion électrique qui, après avoir inondé le corps du héros de lumière, lui donne par la suite des pouvoirs surhumains dans les combats contre les monstres moraux ou physiques... Mais la phrase citée ici est tirée de la série culte des *Star Wars*, George Lucas, dont le premier est sorti en 1977.

collective, intérieure mais qui enveloppe le corps physique d'une aura de protection, morale avant d'être physique, et qui permet de mieux « se battre » dans toutes les versions possibles du combat humain ? Combats contre des ennemis plus forts comme le temps et la maladie, la sourde tristesse de la vie, les accidents et les calamités imprévus, les tragédies personnelles et parfois historiques... il s'agit ici de réfléchir à certains aspects de son utilisation dans le monde des militaires, qui accentue son usage banalisé dans le langage usuel des civils.

« Le moral » est-il un adjectif ou un nom de chose, une chose non matérielle ? Le dictionnaire d'Alain Rey² le cite comme apparu en 1752 en tant que substantif, un substantif qu'il mentionne comme « vieilli », contrairement à l'adjectif bien plus ancien. Il le définit comme suit : « l'ensemble des facultés mentales morales le caractère l'esprit l'âme ou ce qui s'y rapporte par opposition au physique ». Il ne s'agit donc pas du masculin de l'adjectif « moral », qui désigne de façon plus ancienne et classique un ordre de valeur positive, « morale », au regard d'un système éthique. Alain Rey mentionne le titre d'un ouvrage de Cabanis, *Rapport du physique et du moral de l'homme*, paru en 1802, dans lequel le sens non éthique du terme « moral » est manifeste : dans cet usage qui semble substantivé, il désigne la partie non physique d'une présence humaine vivante. C'est donc un ensemble qui globalise et unifie l'unité individuelle du sujet, pour en dessiner une sorte de consistance positive, quasi physique donc son effet de force « morale ». On retrouve ici l'ambiguïté du terme classique de « vertu » lorsqu'il fut employé par les auteurs tragiques classiques français au XVII^e siècle : la vertu est une force morale, éthique et physique du héros. Il se bat jusqu'à la mort, sa bravoure est sans limites, comme sa générosité, sa capacité de se sacrifier pour sa cause. Comme dans les romans ou films d'aventures contemporains, plus ce héros est désaffilié, perdu, solitaire en face de plus puissants que lui, et plus cette « force en lui » est à la fois morale (il est du côté du bien) et à cause d'une logique identitaire qui va de soi, physique aussi : il sera victorieux dans le dernier combat terrible grâce à d'elle. Cette logique identitaire qui fait basculer la puissance morale en force de détermination spirituelle puis en capacité physique agonistique semble naturelle.

2. *Dictionnaire culturel en langue française*, sous la direction d'Alain Rey, Le Robert, (t. III), Paris, 2005.

Il s'agit d'un levier aussi puissant dans notre culture que celui qui articule le beau corps et la belle âme dans notre philosophie classique, ou bien la lumière et la valeur, le prestige du haut, de ce qui est élevé, le succès, et donc a contrario l'assombrissement, la chute et le malheur... Il y a donc des logiques de proximité entre pôles de significations au sein de notre culture. Elles fabriquent la séduction de certains mots, de certaines croyances : il me semble que la figure du héros est liée à cette idée de force morale qui devient force « du moral » sur le physique d'un rapport de force matériellement défavorable, ou d'une douleur contre laquelle le héros doit résister.

Au plan de l'identité, la logique des liens entre, par exemple, couardise, laideur physique, et inconsistance de la personnalité qui explique la lâcheté de celui qui recule, trahit, qui ne tient pas, qui ne résiste pas, qui collabore lâchement au pire, qui succombe à la peur de la peur..., l'absence de vertu personnelle, qui lie rapport de générosité au monde et à autrui, au courage physique est à la base de cette image du non héros, du lâche, du médiocre, du déserteur de lui-même et de ses propres valeurs...

Cette absence de force morale peut être constatée dans le dessin de la figure du « méchant » secondaire. En effet, le méchant principal, l'ennemi premier se devant d'être à la hauteur du sublime héros est souvent lui aussi d'une force et d'une beauté diabolique, dans une opposition figurative qui trop souvent dans notre iconographie contemporaine de dessins animés pour enfants, oppose encore trop le blond gentil au méchant brun. Mais le second couteau du côté des mauvais, le traître de bas étage, le vil flagorneur, le gluant suborneur..., bref les « ignobles » en tout genre n'ont ni morale, ni « moral », d'où leur lâcheté constitutive. La valeur de la vertu classique comme force identitaire positive du héros, prince orphelin vengeur de ses pères, est d'emblée une valeur aristocratique, parfois au sens quasi héréditaire des tragédies classiques : portée par « le sang », cette substance héritée de la filiation de père en fils, qui en circulant dans les artères du héros, « parle » dans sa chair le « langage » de « ses ancêtres » et en fabrique la valeur en tant qu'individu. Il est intéressant de noter que cette vertu du héros classique n'est pas le fruit d'un choix éthique conscient et libre, mais relève de son être quasi

organique : le bon « sang » ne saurait mentir, la chair ne trahit pas, la valeur de cette vertu dépasse ici toute décision ou construction délibérée de soi par soi. Elle est un donné, comme la couleur des cheveux ou la naissance.

La notion contemporaine de « moral » comme valeur individuelle, ce « moral » qu'il faut savoir garder pour affronter « la vie » comme champ possible de négativités destructrices me semble avoir en commun avec l'ancienne vertu cette dimension de profondeur dans le non conscient, qui touche au corps et à la « chair », c'est-à-dire à la substance même de l'identité, que le mot de « force » implique aussi. Ce qu'il y a de paradoxal et de fascinant dans l'expression « force morale » ou « force spirituelle » est contenu dans l'efficacité du sens premier de contrainte matérielle du mot « force ». En traversant tous les étages de la personnalité, la « force morale » unifie le sujet et lui donne une consistance lisse et brillante, comme un bouclier intérieur étincelant. La valeur agonistique de cette arme « du moral » se retrouve investie d'un effet puissant sur le terrain : les chances de victoire en sont accrues singulièrement, semble-t-il. Comme dans ces récits extraordinaires, entre faits divers et rumeurs, qui circulent et traversent les conversations, où l'on raconte, par exemple, qu'une maman fragile et toute petite a soulevé un camion-citerne de plusieurs tonnes pour sauver son nourrisson : au-delà du vrai et du faux, ces récits offrent une version quasi merveilleuse du dépassagement humain, au-delà de la volonté et du courage, même extrême, comme celui de l'enfant spartiate qui se laisse ronger le ventre sans rien dire...

La prouesse extrême que la force morale rend possible peut être imaginée dans notre culture occidentale comme « fantastique », c'est-à-dire située au-delà des possibilités normales de l'être humain. Le « moral », au sens d'une force intérieure positive du sujet, s'inscrit donc dans la famille des qualités humaines globalisantes et extraordinaires que l'on rencontre dans l'histoire de la fabrication du héros. La vertu classique pétrie de morale et de valeurs sacrificielles, qui circule dans son sang avant de concerner son âme, en est une version possible, comme ces « pouvoirs » magiques postmodernes des héros contemporains des récits de science-fiction contemporains. Il y a au cœur de cette instance identitaire globale qui définit la

valeur d'ensemble d'un sujet, la séduction de l'idée d'une « force » non physique – spirituelle ?, « morale ? », psychique ? – qui trouve son origine dans quelque chose de plus fondamental qu'une simple (bonne) volonté ou qu'un simple choix « moral » fondé sur le « il faut » de l'application d'une norme extérieure, et dont la valeur et l'effet sur le terrain, quand l'heure est grave, serait aussi, en plus, de déculper les forces physiques du héros qui préfère sauver l'humanité ou ses propres valeurs que son intérêt personnel, ou sa vie.

En fait, il semble qu'il y ait télescopage entre le vieil adjectif « moral » – que l'on trouve depuis le XV^e siècle en français et qui voit son sens glisser entre le neutre « qui concerne les mœurs » et « qui est conforme à la morale », par opposition à immoral – et cet usage substantivé du « moral » comme substance identitaire qui désigne la part non physique de la présence humaine. On le rencontre dans ce sens surtout au XIX^e siècle, et l'expression « remonter le moral » s'adresse à Emma Bovary, l'héroïne fameuse de Flaubert, comme elle s'adresserait à une jeune fille rêveuse et dépressive de notre temps.

Dans ce deuxième sens il est curieux de constater que cet espace moral ainsi totalisé dans ce mot est susceptible d'être perçu comme « bon » ou « mauvais », sur une échelle qui va du « top » « au plus bas ». Le « moral » d'un même individu est donc susceptible de varier de l'exaltation à l'effondrement : quand on « l'a », il ne faut pas « le perdre ».

Il ressemble à un beau fruit, (« avoir la pêche »), ou à une forme emblématique de substance de base : « la frite », « la patate ». Le moral peut être « bon » comme le temps est beau, comme par hasard. Et toute une psychologie altruiste, celle que l'on rencontre dans les magazines de grande consommation, conseille de le garder quoiqu'il arrive malgré les tempêtes et les écueils de la vie...

Les contes pour enfants, les films à succès comme *Harry Potter* offrent de nombreux exemples de cette extension possible de la personnalité grâce à une force intérieure située au-delà du physique vers des possibilités d'actions quasi surnaturelles, ou magiques avec l'idée de pouvoirs. Cette extension qui semble relever d'un rêve enfantin, l'enfance, ce grand passé simple

commun à toute l'humanité selon Zoé Oldenbourg, cette séquence cruciale de la vie, fabrique sans doute au sein d'une culture donnée et au fond des yeux de l'adulte des possibilités de fascination et de séduction en amont de toute réflexion. La notion banale et très familière de moral dans notre culture contemporaine s'est comme démocratisée : tout le monde peut avoir un « bon moral », il suffit de « le vouloir », de « faire un peu de sport » ou toute autre activité qui aiderait à « positiver » le monde, à le recolorer « en rose », à se sentir « mieux dans ses pompes », « dans sa tête », « dans son corps » etc. – les adolescents traînards et de mauvaise humeur connaissent la kyrielle des conseils d'activités censées les aider à retrouver le moral. Il ne s'agit plus de l'aura du saint ou du rayonnement solaire du héros, ou bien de la valeur transmise par la filiation du « sang » d'un prince, mais de la possibilité intérieure de tous et chacun à travailler sur soi et en soi contre les effritements du moral. Le « moral » est une croyance en la croyance justement : le fait d'accepter de croire encore, en « y mettant du sien » en la valeur positive de « la vie », du monde, aussi de soi-même, est comme une clef magique qui finit par ouvrir la porte d'une vie belle... Même banalisée, la valeur actuelle de cette notion de « moral » reste incantatoire...

De l'individu au groupe

Sans doute, la fortune contemporaine de cette notion est liée à la menace sourde que le découragement, le doute, et la tristesse font peser sur l'humeur. Si le risque de dépression s'accroît dans nos sociétés avec l'individualisation croissante³, logiquement l'enjeu de « garder le moral » accroît aussi son importance en terme d'injonction culturelle d'époque. Comme si le doute, la non confiance en soi et dans le monde – ou dans l'avenir, voire dans l'humanité, car tous ces doutes qui « cassent le moral » sont liés entre eux –, le banal « cafard » et son obscurcissement de tout étaient plus qu'une simple (et mauvaise) humeur, mais aussi une faute, une abdication, un risque de gâchis, une désertion. Comme si il y avait un choix possible, à situation égale par ailleurs, de son propre « moral », comme on choisit une musique de fond, bonne ou mauvaise.

^{3.} Il faut renvoyer ici aux ouvrages du sociologue Alain Erhnenberg : *Le Culte de la performance*, Calmann-Lévy, Paris, 1991, *L'Individu incertain*, Calmann-Lévy, Paris 1995, *La fatigue d'être soi – dépression et société*, Odile Jacob, Paris, 1998 (rééd. Poches Odile Jacob).

Comme si un « mauvais moral » relevait d'une faiblesse, d'un choix de défaite, comme une démission, une acceptation du négatif qui en accroîtrait la destructivité. On voit qu'alors « le moral » du sujet n'est pas extérieur à l'action mais en fait partie et retentit avec ce qui peut s'y passer : de même que les porteurs de mauvaises nouvelles appellent le malheur en l'énonçant, de même le malheureux qui a perdu le moral scelle sa défaite dans sa plainte.

En dehors du monde du sport ou de celui de l'armée, au sein desquels ce mot a trouvé son usage le plus significatif, nous y venons, il semble que la valeur centrale de garder un (bon) moral quoiqu'il arrive soit évidente au plan de la psychologie individuelle quotidienne, comme aussi celui de la survie dans des cas exceptionnels. Mais il ne s'agit pas ici d'une qualité exactement morale, au sens éthique du terme : et même, rester « positif » et plein d'entrain malgré certaines tragédies suppose une certaine insensibilité, voire un manque d'imagination certain, sources de l'égocentrisme enfantin du joyeux drille qui « a toujours assez de force pour supporter les maux d'autrui », vieille maxime de La Rochefoucauld.

Il s'agit en fait de garder d'une sorte de garde intérieure, comme un bouclier levé, de « se tenir », de ne pas « sombrer » (abdiquer, démissionner) etc., et la valeur morale de cette bonne garde n'est pas au premier plan. Par contre cette posture « positive » rassure et conforte l'entourage. « Retrouver le moral » suppose la fin des imprécations, des pleurs hurlants, des invectives de haine adressées aux cieux et à tous. L'enjeu de pacification de la situation est important.

Au plan individuel, la question de la conscience physique d'être soi est une des grandes énigmes de la subjectivité humaine : la plupart des disciplines des sciences sociales en constatent le fait sans pouvoir vraiment l'expliquer. Même si d'autres espèces partagent le sentiment d'être un « je »⁴, seule l'espèce humaine a fait du sujet de l'action une véritable personne individualisée par son visage et son prénom, son âge et son sexe, la forme de ses traits et de sa silhouette etc. Sans doute, les neurosciences en pleine expansion peuvent dévoiler le scintillement cérébral de celui qui, tout à coup, pense qu'il **est lui**. Mais l'évidence d'être soi, avec ce corps, ce visage — qui sont miens et aussi moi, dans une relation d'identité et de

4. Un travail récent fait le point sur l'avancée des recherches en primatologie, éthologie et neuro-cognitisme concernant l'idée d'une « subjectivité animale », cf : *Les Origines animales de la culture* — Dominique Lestel, Flammarion, 2001- 368 pages.

possession en même temps – est une aventure encore énigmatique au plan de la phylogénèse. Dans la proposition cartésienne classique « Je pense donc je suis », c'est le « je » qui permet d'ancker dans son étonnante performance toujours un peu corporelle l'articulation entre « acte de penser » et « sentiment d'exister » – si l'on ose ainsi reconfigurer en termes ethnologiques un des énoncés philosophiques les plus lus et commentés. Pour l'ethnologue en effet, l'évidence d'être un sujet ne peut être seulement théorique : c'est bien en situation d'être vivant et réveillé, et libre de toute contrainte obsédante comme Descartes l'avait si bien analysé, que s'effectue un lien entre l'exercice de la conscience et le fait d'être en vie ici.

Le « je » humain reste scientifiquement opaque en tant que mécanisme d'appropriation de l'ensemble des composantes physiques et psychologiques de soi : ce processus qui s'achève à la fin de l'enfance est sans doute très hétérogène en fonction des cultures, des situations, et aussi des physiologies. La question du « moral » prend alors tout son sens si l'on en reste à l'échelle de l'individu : avoir « la frite » « la patate » « la pêche », continuer à chantonner, à voir le « bon côté », parachève le « je pense donc je suis » c'est-à-dire le sentiment d'être soi dans un état positif de l'humeur, et non pas dans le doute et l'anxiété. Au plan du sujet, garder un « bon moral » est une façon de se redresser, et de poser un « je » dans l'acceptation de « faire face ». Pour l'ethnologue de sa propre contemporanéité, la pertinence de cette expression banale et évidente, de devoir « garder le moral », vaut pour une personne, un sujet, et elle s'inscrit dans une problématique d'histoire culturelle particulière, celle de l'individualisation de la personne dans notre monde social.

Par contre lorsque cette notion est censée définir un groupe, une équipe, une troupe, comme dans le domaine sportif ou militaire, la question de ce qu'elle désigne doit être reposée : l'importance de la référence au « moral » comme bouclier intérieur, voire comme arme, en fait déjà au plan du sujet une valeur utile pour le combat. Et la figure du héros, souvent un chef, peut aider à faire le pont entre l'échelle du sujet et celle d'une collectivité : sa force morale à lui, faite de conviction et d'allant, d'énergie, peut entraîner le gros des troupes. Mais est-ce que le moral d'une collectivité, au sens d'état de son

humour, de sa confiance, de son espoir de victoire de la valeur de la cause défendue, est d'une même nature que celle d'un individu ? La lecture d'un texte ancien nous a ici aidée :

« La guerre est une science couverte de ténèbres dans l'obscurité desquelles on ne marche pas d'un pas assuré : la routine et les préjugés en sont la base, suite naturelle de l'ignorance ; [...] la valeur des troupes est journalière, rien n'est si variable, et la vraie habileté d'un général consiste à savoir s'en garantir, par les dispositions, par les positions et par ces traits de lumières qui caractérisent les grands capitaines⁵. »

Dans *Les Rêveries ou mémoires sur l'art de la guerre*, de Maurice comte de Saxe, duc de Courlande et de Semigalle, maréchal-général des armées, ouvrage dédié à « Messieurs les officiers généraux », par M. de Bonneville, capitaine ingénieur de campagne de sa Majesté le roi de Prusse, publié à La Haye, Chez Pierre Cosse Junior, en 1756, l'auteur dans son avant-propos explique ainsi son but : étudier la « valeur des troupes », cette donnée collective purement morale, qui varie « journalièrement », qui dépend parfois des « traits de lumières » d'un grand capitaine, et qui fait la victoire : cette « valeur des troupes » constitue alors « de toutes les parties de la guerre la plus nécessaire d'étudier ». C'est exactement la question posée ici, celle d'une valeur non pas technique ou établie de façon mécanique ou purement théorique, mais celle qui au combat reste aléatoire, variable, imprévisible à coup sûr, mais décisive :

« Telles troupes seront infailliblement battues dans des retranchements, qui en attaquant auraient été victorieuses : peu de gens en donnent de bonne raison ; elle est dans le cœur humain et on doit l'y chercher. Personne n'a traité cette matière qui est la plus considérable dans le métier de la guerre, la plus savante, la plus profonde et sans laquelle on ne peut se flatter que des faveurs de la fortune qui quelquefois est bien inconstante. » suit un exemple, « un fait, entre mille autres » :

« À la bataille de Frindlingen, l'infanterie française, après avoir repoussé celle des impériaux avec une valeur incomparable, après l'avoir enfoncée plusieurs fois et l'avoir poursuivie à travers d'un bois jusque dans une plaine qui était au-delà, quelqu'un s'visa de dire qu'on était coupé : il parut deux escadrons (français peut-être) ; toute cette infanterie victorieuse s'enfuit dans un désordre affreux sans que personne ne l'atta-

5. *Les Rêveries ou mémoires sur l'art de la guerre*, de Maurice Comte de Saxe, duc de Courlande et de Semigalle, maréchal-général des armées, ouvrage dédié à « Messieurs les officiers généraux », par M. de Bonneville, capitaine ingénieur de campagne de sa Majesté le roi de Prusse, publié à La Haye, Chez Pierre Cosse Junior, 1756, p. 3. Je me permets de « franciser » un peu en citant le texte original.

quât ni ne la suivit, repassa le bois et ne s'arrêta que par-delà le champ de bataille »... « C'était pourtant les mêmes hommes qui venaient de vaincre dont une terreur panique avait troublé les sens et qui avaient perdu contenance au point de ne la pouvoir reprendre⁶. »

Cette valeur des « troupes » qui constitue le plus profond, le plus savant des problèmes pour l'auteur, désigne la qualité de l'élan collectif qui, en situation de combat⁷ reste un paramètre décisif et versatile.

Les termes de « bravoure », « courage » sont à la fois psychologiques et moraux : à l'échelle de l'individu, la bravoure est une grande vertu, indiscutablement, qui est censée le caractériser d'une façon stable sauf accident, à ses risques et périls. Mais à l'échelle de « la troupe », du bataillon, de l'escouade, du contingent, de la milice, du groupe de soldats qui monte au front, cette vertu alors collective devient une énigme imprévisible, difficile à cerner et à reproduire à coup sûr. C'est la question de ce « moral » des troupes, dont la première caractéristique est d'être un état collectif aussi crucial⁸ dans les conditions de la victoire sur le terrain que l'intelligence tactique d'un génial stratège, ou encore l'heureux hasard d'une conjoncture imprévisible dans son détail qui tue ou sauve...

La valeur d'une troupe, qui se démontre dans un élan sans faille dans le combat, est un fait aussi puissant qu'il est fragile, et dépend-elle de l'état du moral de tous et chacun ? C'est dans cette articulation entre l'humeur intérieure du sujet et le contexte extérieur du combat que s'installe l'énigme de cette force collective décuplée, ou d'une débandade irraisonnée.

On ne peut plus ici penser calmement la définition de soi de la personne, dans l'accélération de la situation de combat : en fait on ne sait pas ce qui s'y passe ; tout ce que l'on sait c'est que la situation de risque vital, de mort, de blessure, s'accompagne d'une puissante métamorphose des paysages sonores — le vacarme d'un bombardement est une intrusion violente et douloureuse de la subjectivité — et visuels habituels. Quelles que soient les situations de combat, la forme du risque et les figures de la peur peuvent varier mais la violence de la situation reste impossible à imaginer en temps de paix. Même dans un sous-marin tapis au fond des eaux, le silence et le sentiment de solitude jusqu'à la perdition du groupe peuvent être une

6. Id p. 3-4

7. Dans un ouvrage à paraître fin 2007, *Combattre. Anthropologie historique de la violence de guerre, XVI-XXI^e siècles*, à paraître au Seuil 2008, l'historien Stéphane Audouin-Rouzeau prend pour objet la situation de combat lui-même et montre à quel point cette situation reste peu étudiée : sa relecture d'Ardent du Picq par exemple offre des perspectives tout à fait originales et passionnantes sur cette question du « moral des troupes » en situation de combat.

8. Comme le numéro précédent de la revue *Inflexions* le montre : tous les grands textes de théorie tactique ou stratégique citent comme allant de soi ce facteur du « moral » de la troupe au combat.

torture. Dans une manœuvre en principe sans risque, de maintien de la paix en pleine guerre d'autrui, le risque de la rencontre des yeux avec la mort et la souffrance du corps de civils de tous âges et sexes est majeur et change toute la donne de la subjectivité pendant l'action. Nul ne peut garantir de ses réactions en situation.

L'enjeu de l'injonction « garder le moral » est alors crucial pour le groupe. Il ressemble plus au conseil en temps de paix de « garder son calme » en cas de panique possible lors d'une catastrophe imprévue. En situation de danger, « garder son calme » (et donc ses moyens d'action intellectuels et physiques) constitue une des conditions de possibilités de tenter de sauver ce qui peut être sauvé. Car la peur violente est un puissant psychotrope, c'est une transe à l'envers, qui change le corps, détruit ses fonctions d'excrétion, de maintenance, et invalide le sujet. La bravoure est la vertu individuelle qui contredit la panique. Mais au plan du groupe, elle ne suffit pas, il y a autre chose, qui touche à la façon dont ils sont liés les uns aux autres, dont ils font corps. La question du corps physique organique et du corps collectif, métaphore puissante à interroger est en jeu : l'exemple pris par l'auteur pour agir sur ces corps pris ensemble est alors passionnant dans sa trivialité : dans la suite de son ouvrage, l'auteur va en effet prendre pour objet les aspects très concrets de la vie militaire, pour proposer des réformes elles-mêmes très pragmatiques mais dont le sens est d'accroître la « valeur », ce fameux « moral » collectif d'une troupe en situation de combat.

Ainsi on peut lire page 23 sa première proposition :

« je commencerai par la marche : cela me met dans la nécessité de dire une chose qui paraîtra bien extravagante aux ignorants : personne ne sait ce qu'est la tactique des anciens pourtant beaucoup de militaires ont souvent ce mot à la bouche et croient que c'est l'exercice ou l'ordonnance des troupes pour les mettre en bataille. Tout le monde fait battre la marche sans en savoir l'usage. Et tout le monde croit que ce bruit est un ornement militaire. Il faut avoir meilleure opinion des anciens et des Romains qui sont nos maîtres ou qui devraient l'être. Il est absurde de croire que les bruits de guerre ne servent uniquement que pour s'étourdir les uns les autres. Mais revenons à la marche sur laquelle je vois que tout le monde s'étourdit se tour-

mente et se tue, et dont on ne viendra jamais à bout si je n'en découvre le secret. Les uns veulent marcher lentement les autres veulent marcher vite ; mais qu'est-ce que des troupes que l'on ne saurait faire marcher vite et lentement comme l'on veut et selon qu'on en a besoin, auxquelles il faut à chaque coin un officier pour les faire tourner, les uns comme des limaçons les autres en courant, pour faire avancer cette queue qui traîne toujours ? Car c'est un opéra que de voir seulement un bataillon se mettre en mouvement, on dirait que c'est une machine mal agencée qui va rompre à tout moment et qui ne s'ébranle qu'avec une peine infinie. Veut-on avancer promptement ? Avant que la queue sache que la tête marche vite il se fera des intervalles, et pour les regagner il faudra que la queue courre à toutes jambes ; une autre tête qui suit cette queue fera la même chose, ce qui bientôt mettra tout en désordre et vous met dans la nécessité de ne pouvoir jamais faire marcher vos troupes avec célérité. Le moyen de remédier à tous ces inconvénients et à d'autres qui en résultent et qui sont d'une bien plus grande conséquence est cependant bien simple puisque la nature le dicte. Le dirais-je ce grand mot en quoi consiste tout le secret de l'art et qui va sans doute paraître ridicule ? Faites les marcher en cadence⁹. Voilà tout le secret et c'est le pas militaire des Romains. C'est pourquoi les marches sont instituées et pourquoi on bat la caisse¹⁰. »

Puis l'auteur explique tous les avantages quand « tous les soldats vont du même pied » :

« les conversions se feront ensemble avec célérité et grâce, les jambes de vos soldats ne se brouilleront pas. [...] et vos soldats ne se fatigueront pas le quart de ce qu'ils font à présent. Ceci va encore paraître extraordinaire. Il n'y a personne qui n'ait vu danser des gens toute une nuit en faisant des sauts et des hauts le corps continuels ; que l'on prenne un homme, qu'on le fasse danser pendant deux heures seulement sans musique et que l'on voit si il y résistera ; cela prouve que les tons ont une secrète puissance sur nous, ils disposent nos organes aux exercices du corps et les facilitent. »

Je laisse aux historiens de la chose militaire le soin de dater l'origine de la marche en rythme des soldats français : cet auteur

^{9.} Le pas cadencé ou mesuré était celui des troupes prussiennes.

^{10.} Maurice de Saxe id. p. 23-24.

cite l'exemple de la Prusse et dans cet ouvrage du milieu du XVIII^e siècle, la propose comme une nouveauté (historiquement ancienne, et oubliée). Ce qu'il y a de significatif ici, est cette proposition d'un usage du corps à des fins non seulement d'efficacité (moins de fatigue et de désordre), mais aussi pour améliorer en situation d'attaque la « valeur » des combattants : or cette valeur est bien signée dans le fait de ne pas tourner le dos et de s'enfuir, chose qui arrive de façon parfois irrationnellement si l'on perd « le moral ». La rapidité avec laquelle une troupe perd le moral ne peut être maîtrisée : la bascule des perceptions collectives s'effectue à la vitesse des regards et des cris, d'où les faux sens possibles, les effets radicaux de rumeurs sans fondements... Une troupe qui attaque en rangs serrés semble à l'auteur mieux préservée des facteurs de débandades immédiats. Mais faut-il avoir le moral pour monter en rangs serrés et en rythme à l'attaque, et c'est bien le problème. Les peintures de guerre, les uniformes rutilants, les cris de fureur les bruits du tambour, l'excitation du sens de tout cela, la force exaltante de certains mots comme celui de gloire pour l'officier du XIX^e siècle par exemple, tous ces facteurs entrent dans le jeu de la production du « moral collectif » d'une troupe en action de se battre. On rencontre ici finalement la question de la discipline et des rituels au sein d'une armée : plus qu'un facteur d'ordre et de rationalité, il s'agit bien d'une tentative de fabriquer un corps collectif qui restera soudé, « cousu ensemble », belle expression d'Ardant du Pick relevée par Stéphane Audouin-Rouzeau dans son ouvrage cité précédemment, au pire moment d'épouvante.

Le moral d'une collectivité, d'un groupe, d'une troupe, d'une armée n'est pas la somme des bravoures individuelles, elle est le résultat aléatoire d'une saisie collective des corps en situation, qui dépend de la façon dont ils sont liés physiquement entre eux : en priant on devient religieux en marchant ensemble au même pas on finit par se penser ensemble. Une vertu collective n'est pas une vertu individuelle même si un même mot recouvre les deux usages. Pour le moment, il semblerait qu'agir sur le « moral » d'une troupe passe par l'emprise sur les corps de chacun, et que les chants, les marches, les douleurs partagées de l'entraînement aient en réalité cela comme but : « coudre » les uns aux autres des personnes différentes de façon

à ce que la débandade au pire moment ne soit pas possible physiquement.

Contrairement à l'idée que ce soit la morale de l'action, les valeurs défendues, le sens de la prouesse etc. qui soient à l'œuvre dans la production du moral des troupes, on peut faire l'hypothèse qu'en situation de combat, tout cela peut s'effacer (les bons sentiments, promesses à soi-même, le sens des valeurs etc.), parce que la situation collective très spécifique du combat dépasse les capacités individuelles de faire face à temps. Le risque d'un dérapage de son propre corps, de sa propre panique est immense et le problème n'est plus le recours à la bravoure individuelle. D'où l'imprédictibilité de cette situation de risque extrême autour de laquelle tourne finalement toute l'institution militaire. Même si actuellement les situations d'attaque sont différentes, la question de l'anxiété, du doute, de la peur, enfin de tout ce qui peut « casser » le moral des troupes se pose néanmoins entièrement, même sous des formes inédites. Ce qui fait tenir sur le front et dans le présent de l'action, peut-être avant tout, c'est cette création en amont d'un être collectif, d'un corps commun, qui reçoit ensemble une même pensée, un même énoncé, qui le traverse comme une lueur sur la crête d'une vague comme « tout est perdu » ou bien « tenir encore ».

Ce qui ne veut pas dire que les individus ont perdu leur autonomie interne, leur « je » personnel, mais plutôt qu'ils sont intensément liés, « branchés » quasi électriquement entre eux, dans un système de communication physique pratiquement immédiat de groupe, une sorte d'empathie extrême les uns aux autres. Le corps est ici premier, d'où l'intuition majeure de l'auteur du XVIII^e siècle sur la marche et ses propositions très concrètes, triviales pour accroître la « valeur » des troupes au combat. Plutôt que ce mot de « corps » qui suppose un dualisme, il vaudrait mieux parler de présence physique entière, avec son fonctionnement énigmatique qui fait que si on se met à genoux, on finit par croire, et si on court serrés tous ensemble, et non pas avec plein de vide autour de son corps sur la colline, on rencontre son propre moral d'acier comme intime bouclier, et ce bouclier, c'est la version physique de soi-même, avec les autres « soi-même », plus qu'à leurs côtés, en eux aussi.

¶ De la soudure à la transe

L'hypothèse ici proposée est la suivante : la familiarité de la notion de « moral » dans nos conversations ordinaires est le dernier avatar de la croyance collective en l'idée d'une force purement spirituelle venue du sujet sur la matérialité même de l'action, force qui dépasse la volonté et qui permet de définir la source d'une valeur identitaire unifiante et globale, rayonnante spirituellement, et, en un second temps, pouvant produire des effets extraordinaires au plan physique. Cette valeur identitaire est une vertu en partie volontaire, d'où les conseils d'amis, mais aussi sans cause, comme un don puissant à certains moments de dangers : un trait imperceptible peut fêler sa carapace étincelante, et la force parfois étonnante de ce bouclier intime n'a d'égale que sa fragilité au regard d'une simple nuance, muée en abîme.

À partir du moment où cette notion de « moral » de « mental », terme qui achève l'éloignement sémantique entre ce « moral » et l'éthique, est utilisé comme un cliché usuel dans les commentaires pédagogiques ou psychologiques ou simplement descriptifs de collectivités, comme dans les domaines sportifs ou militaires, elle change de nature et pose la question du lien entre les membres, de leur nécessaire « soudure » dans l'action, une des conditions de la victoire. Au fond, toute l'instruction militaire tend à cerner ce moment aveugle de l'engagement réel de chacun dans l'action collective quelle qu'elle soit : il s'agit bien de former un corps collectif, c'est-à-dire un « esprit de corps » : c'est l'identité individuelle et son cercle d'individualisation tout autour du corps propre qui doivent être réorganisés. L'exemple de la marche « du même pied » et en rythme, grâce au son du tambour et d'une musique entraînante est caractéristique. Pour construire la soudure profonde du groupe, celle qui en face du risque déploie son bouclier intérieur, cet esprit de corps affectif moral et spirituel à la fois, il faut toucher et encercler la présence physique de chacun. Tout se passe comme si les mots ne suffisaient pas, il faut des messages sonores, une discipline qui au-delà du verbal touche la peau, le rythme cardiaque accordé à celui du tambour, la création de situation symphonique où le corps individuel n'est qu'un des instruments de la partition d'ensemble. On

rencontre ici la problématique anthropologique classique et documentée de la transe, que l'on ne va pas développer ici.

L'ambiguïté de l'adjectif « moral » opposé à l'immoral, et du substantif « moral » opposé au physique, permet de colorer la problématique du « moral » des troupes avec une nuance de sacré : comme si un bel esprit de corps, un bon moral des troupes, était une garantie éthique sur la valeur de leurs actions. Il me semble qu'il s'agit d'une utopie propre à la culture militaire interne : hélas l'esprit de corps et le moral des troupes n'entrent pas en contradiction avec des pratiques moralement répréhensibles. Et même, parfois, ce bon moral collectif est une des conditions de réalisations des pires atrocités de la troupe : chacun des membres est un brave type, mais tous ensemble ils acceptent d'obéir à des ordres qui sont autant de crimes contre l'humanité. Depuis les travaux classiques de Christopher Browning analysant la manière dont de braves réservistes allemands, ces « hommes ordinaires », policiers du 101^e bataillon de réserve de la police allemande, non inscrits dans les partis nazis, et finalement responsables du massacre de dizaines de milliers de juifs polonais en 1942-1943¹¹, les enquêtes sur les guerres contemporaines n'ont fait qu'étayer ce fait : l'esprit de corps est une condition de l'action collective quelle qu'elle soit. Plus elle est criminelle, plus il est intense, entre soudure et transe au moment de l'action : les soirées arrosées, les chants, les danses, le style des blagues, la gestion du rire, l'esthétique des postures, tout cela joue autant que l'instruction « au pas » du petit matin. D'où l'importance de la redéfinition ethnologique de ce que l'on appelle la mise en condition. Un exemple contemporain rencontré dans une thèse de doctorat en cours me semble caractéristique.

Dans « Culture politique de la violence chez la jeunesse du Congo-Brazzaville » 2007 (non encore soutenue), l'auteur, Ibéa Atondi, cite un article de Florence Bernault (p. 37)¹².

« Dans un dancing de Baongo en 1995, j'ai été témoin d'une "danse Sarajevo" effectuée par un groupe de vétérans ninjas. Aucun d'eux ne portait d'uniformes, mais tous avaient des accessoires qui témoignaient de leur statut : bandanas, boucles d'oreilles, casquettes de base-ball et coiffures rastas (Nganda la Pinasse, Baongo, 24 août 1995).

11. Christopher R. Browning, *Des Hommes ordinaires. Le 101^e bataillon de réserve de la police allemande et la solution finale en Pologne*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.

12. Florence Bernault, « Archéisme colonial, modernité sorcière et territorialisation du politique à Brazzaville, 1959-1995 » in *Politique Africaine*, n° 72 p. 45.

Sur une musique de rumba et soukouss, la danse glorifiait l'action collective et individuelle des milices, gardienne de la mémoire vivante de la bataille de Baongo.

Les ninjas ont dansé tout d'abord en ligne sous les ordres d'un chef, effectuant des mouvements complexes imitant l'avancée des troupes – marcher, saluer, tirer, présenter les armes, faire des exercices, se cacher et ramper par terre. Lors d'un signal du sifflet de leur chef, chaque danseur a ensuite imité les vibrations produites par une mitrailleuse en bougeant les bras, les épaules et le haut du corps en rythme. Un autre s'est jeté à terre et a rampé, esquivant des balles imaginaires. Il s'est ensuite remis sur ses pieds, a salué et a rejoint la ligne des danseurs. Le danseur suivant s'est alors avancé en imitant les mouvements compliqués et détaillés pour prendre une grenade, l'amorcer, la lancer, et s'abriter de l'explosion. L'énergie spirituelle dégagée par la danse était électrisante et une foule de spectateurs attirés par la musique et les annonces du DJ criait et applaudissait. »

Ces jeunes miliciens africains habitent leur propre contemporanéité, en 1995, le 30 août 1995, Srebrenica est tombée et les massacres se déroulent encore en Europe. Ils sont entre deux guerres où les civils seront les principales victimes. Ils doivent habiter aussi cet espace de cruauté historique et politique. Ils entendent les nouvelles d'un monde où, en Europe, des massacres de civils ont lieu. En 1995, leur avenir est incertain : les risques de guerre sont à venir encore. La nuit est une séquence cruciale dans la formation et la maintenance « moral » des troupes : parfois c'est la morale intime de chacun qu'il faut y souler.

Ici, ils s'inventent une pratique esthétique « électrisante » pour étayer l'esprit de corps, ce moral collectif du groupe : la danse n'est pas la marche, mais peut être joue-t-elle le même rôle dans la soudure du moral collectif dans une situation de déstabilisation extrême. Il n'est pas possible ici de restituer une analyse trop longue du contexte historique mais de juste souligner un trait ethnologique, sans induire la moindre hypothèse implicite sur l'incertitude des acteurs. Je pense que dans cette danse inventée par des jeunes miliciens qui veulent être « dans le coup » des modes et des faits de leur époque, il y a un travail sur leur bouclier intérieur et collectif, peut être effrité. ■

SYNTHESE VÉRONIQUE NAHOUUM-GRAPPE

Qu'est-ce que la notion de moral ? Quelle est cette « matière » du moral commune à une collectivité ? Comment un seul moral peut-il être collectif ? Le moral est-il une chose non matérielle ? L'expression banale de devoir « garder le moral » est-elle de même nature pour un individu et un groupe ?

À ces nombreuses questions auxquelles les réponses données pourraient aider à cerner et à définir la notion du « moral », l'auteur, Véronique Nahoum-Grappe, propose l'image du bouclier intérieur. ■

Traduit en allemand et en anglais.

F

Avec le texte du général de corps d'armée Irastorza, major général de l'armée de terre, acteur principal du commandement comme adjoint direct du chef d'état-major de l'armée de terre, nous faisons place à une réflexion sur le sujet du moral, nourrie de l'expérience de terrain et vécue à travers une approche personnelle au plus haut niveau. Cette contribution clôture sans l'épuiser ce vaste sujet.

ELRICK IRASTORZA

QUATRE PRINCIPES POUR FONDER LE MORAL

AU MOMENT OÙ LE THÈME DU MORAL FAIT L'OBJET D'UNE RÉFLEXION COMMUNE, NOS TROUPES EN AFGHANISTAN SONT CONFRONTÉES À UN ADVERSAIRE QUI MULTIPLIE LES ATTAQUES SUICIDAIRES, BRUTALES, DIFFICILES À PRÉVOIR OU À DÉCELER, USANTES POUR LE MORAL DES UNITÉS DÉPLOYÉES SUR LE TERRAIN. CE PHÉNOMÈNE D'USURE N'EST PAS NOUVEAU ET LES SOLDATS N'EN SONT À L'ABRI NULLE PART, PUISQUE LA GUERRE, QUELLES QU'EN SOIENT LES CAUSES ET LES FORMES, RESTE CE QU'ELLE A TOUJOURS ÉTÉ, L'AFFRONTEMENT VIOLENT DE VOLONTÉS ANTAGONISTES. COMME LE SOULIGNAIT DÉJÀ NAPOLÉON, LES RESSORTS PSYCHOLOGIQUES, ET NOTAMMENT LE MORAL, OCCUPENT, AUX CÔTÉS DES CONSIDÉRATIONS D'ORDRE TECHNIQUE ET TACTIQUE, UNE PLACE ESSENTIELLE : « À LA GUERRE, LE MORAL ET L'OPINION SONT PLUS DE LA MOITIÉ DE LA RÉALITÉ. » C'EST DONC BIEN SUR LE TERRAIN DE LA DÉTERMINATION ET PLUS PARTICULIÈREMENT SUR CELUI DU MORAL QU'IL NOUS FAUDRA CONSTAMMENT FAIRE EFFORT.

Pour le soldat, faire preuve de détermination, c'est être capable d'endurer des conditions de vie extrêmes, côtoyer sans faiblir la mort, supporter les privations, les souffrances physiques et psychologiques, pour finalement surmonter les difficultés et remplir la mission reçue. Mais à mieux y regarder, ce comportement n'est pas l'apanage des seuls militaires et la vie quotidienne en fournit d'abondants exemples. De celui qui a atteint tous ses objectifs en surmontant les obstacles les plus difficiles, on dira qu'il a su garder un moral de vainqueur. Au contraire, de celui qui n'y est pas parvenu, on dira le plus souvent qu'il avait un moral de vaincu. Dans l'action collective, pas de moral non plus chez une équipe qui perd ou qui accepte par avance sa défaite ! Plusieurs définitions du moral,

ce facteur déterminant de l'action guerrière comme des activités plus courantes, ont été données dans les pages d'*Inflexions*. Nul ne doute que l'aptitude à l'emporter contre l'adversité réside pour l'essentiel dans la façon dont on parvient à entretenir ce qui reste avant tout un état d'esprit, le moral, son moral, et celui de ses subordonnés.

Comment garder le moral ? Comment supporter l'insupportable, comment y préparer son unité, ou son équipe lorsqu'on est en situation de commandement ou de responsabilité ? La réponse à cette question est bien évidemment d'une très grande complexité car, en dépit de certaines constantes, elle ne se trouve pas dans la sphère des sciences exactes. Mais n'est-ce pas précisément l'absence de certitude qui fait le mérite de tous ceux qui éprouvent le besoin de se doter des moyens intellectuels et moraux d'affronter leur destin ? Je suis intimement convaincu que, si l'on peut parfois perdre par malchance, il est tout aussi rare de gagner complètement par hasard.

Il se dit « qu'un homme sans principes est d'ordinaire un homme sans caractère, car s'il avait du caractère, il aurait éprouvé le besoin de se doter de principes ». De mes premières expériences de la vie en collectivité, du commandement des hommes et de la vie tout court, j'ai retenu quatre principes dont j'ai fait quatre vertus, qui me paraissent conditionner ce moteur puissant qu'est le moral dans la conduite de l'action :

- ↳ la rigueur,
- ↳ l'enthousiasme,
- ↳ la volonté,
- ↳ la camaraderie.



Qu'un militaire place la rigueur en tête de ses préoccupations semblera naturellement conforme à tous ceux qui cultivent les poncifs éculés. Je ne parle pas ici de cette rigidité stérilisante qui a fait les gaietés de l'escadron, mais d'une construction bien charpentée qui peut se décliner, au plan individuel et collectif, en rigueur professionnelle, rigueur comportementale et rigueur des convictions.

Peut-on imaginer un seul instant que celui qui connaît mal son métier puisse partir au travail ou en opérations de gaieté de cœur ? Bien évidemment non, et Napoléon notait sans grand effort d'imagination « qu'il n'y a rien de pire que de faire un métier qu'on ne sait pas ». Des évaluations auxquelles nous procédons régulièrement, il ressort nettement que la qualité de la préparation opérationnelle est un puissant facteur de maintien du moral. Cela vaut naturellement pour les connaissances et les savoir-faire individuels, et tout autant pour les pratiques collectives : qu'une partie de l'équipage ou du groupe soit moins performante, et c'est la cohésion opérationnelle de l'ensemble qui s'en trouvera fragilisée. Un manque de confiance réciproque pourra s'installer insidieusement et le moral du groupe s'en trouvera irrémédiablement brisé.

Il y a de plus dans cette alchimie complexe qui fait qu'un groupe a le moral, ou ne l'a pas, une dimension grégiaire qui ne se limite pas au premier cercle, celui des équipiers immédiats, mais va bien au-delà. La confiance en celui qui commande et en ceux qui préparent ses décisions doit être totale. Cette confiance naîtra d'abord de leur compétence professionnelle, de leur rigueur dans la conduite de l'action, et bien sûr de l'exemplarité de leur comportement. Qu'à la guerre, dans l'entreprise ou dans le sport, tant d'états-majors n'aient pas survécu aux déboires de leurs vaillantes troupes n'est finalement que justice...

La rigueur de l'analyse, la rigueur dans la préparation puis dans la prise de décision aux niveaux stratégique ou tactique, la rigueur enfin dans l'exécution des tâches techniques, permettent toujours de limiter la part du hasard dans la conduite de l'action. L'exécutant, qu'il soit militaire ou civil, ne s'y trompe pas. Il préférera toujours servir dans l'unité qui tourne bien plutôt que dans celle qui va de guingois, et le moral sera toujours meilleur dans la première que dans la seconde.

Sans doute plus encore aujourd'hui que par le passé, évolutions de nos valeurs sociétales et omniprésence des médias obligent, la rigueur du comportement est un élément constitutif

essentiel du moral. Elle peut se révéler a contrario un élément de grande fragilité. Plongé dans le chaudron d'un monde déréglé ou placé en situation de grande violence, l'homme est potentiellement très vulnérable s'il ne se réfère pas constamment à un corpus de règles claires mille fois rappelées. Combien de fois avons-nous ressassé que nous partons en opérations avec, chevillés au cœur, nos principes de vie en société les plus élémentaires, nos lois et nos règlements, synthétisés dans ce code du soldat que nous gardons tous sur nous. Mais ce petit bout de papier plastifié, il nous faut le relire régulièrement pour éviter que ne se commette l'inacceptable et l'irréparable, surtout lorsque le doute s'installe ou que se dessine, insidieusement, une dérive comportementale. L'histoire fourmille hélas d'écart de conduite et d'exemples de barbaries, et je ne suis pas sûr que l'on prenne toujours bien la mesure des effets produits sur le moral de tous ceux qui, eux, respectent les règles. Ils sont pourtant dévastateurs, car la grande majorité des soldats se sent inévitablement trahie et salie par le comportement de quelques individus perdus. Il est alors très difficile de remonter la pente, et surtout de faire en sorte que la troupe ne s'en trouve pas momentanément inhibée, au point d'hésiter à user légitimement de ses armes. Quelques affaires récentes méritent, à cet égard, d'être disséquées dans nos écoles de formation.

Enfin, le moral procède beaucoup de la rigueur et de la constance des convictions professionnelles ou des engagements personnels. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait plus de place pour le doute et la réflexion, bien au contraire. Mais une fois les convictions forgées ou réaffirmées, il ne doit y avoir de place que pour l'action et pour cette énergie qui tire vers l'avant, vers le haut, l'enthousiasme.

■

L'enthousiasme, c'est un peu le courage du cœur, une émotion communicative puissante qui produit cette étonnante capacité à surmonter les obstacles les plus rudes. Il est le plus souvent le résultat d'un choix personnel inconscient, très dépendant des circonstances, de la place que l'on tient et du rôle que l'on joue dans le déroulement de l'action.

On sait que cette émotion transparaît, qu'elle pousse à l'action dans la joie et qu'elle a un grand effet d'entraînement, surtout lorsqu'elle vient du chef. Les soldats ne s'y trompent pas, qui savent parfaitement distinguer le chef « qui a la pêche » de celui qui ne l'a pas et qui préfèrent toujours servir, même à risques supérieurs, sous les ordres du premier plutôt que sous ceux du second. L'enthousiasme de Bonaparte à Arcole a traversé le temps mais c'est le moral retrouvé de ses soldats qui a traversé le pont d'un seul élan !

« La vie est belle ! » Devise étonnante pour une unité de combat. C'est pourtant celle d'un de nos escadrons de cavalerie depuis le jour où cette petite phrase fut prononcée par son capitaine lors du franchissement du Rhin en 1945.

Mais l'enthousiasme n'est peut-être pas seulement cet élan spontané venu du tréfonds de notre âme, de notre être, au gré des circonstances. C'est sans doute aussi une dynamique qui peut être créée, en pleine conscience, et cette vertu n'en a alors que plus de valeur.

Printemps 1992, entre Mékong et frontière vietnamienne, je me pose au milieu d'un village loin de tout et hors du temps, dans un chahut et une liesse populaire indescriptibles. Une vieille dame sans âge au visage fripé autant par les années que les rigueurs de la vie, quelques dents rougies par le bétel, me prend les mains et commence à me raconter le long martyr dont émerge ce petit coin perdu du Cambodge. L'interprète traduit d'une voix cassée tandis que la foule se tait progressivement en baissant les yeux. Elle roule soudain une seule larme, puis éclate de rire, suivie par la foule. Comme par enchantement la vie a repris le dessus. Quelques jours plus tard, je la retrouve trottinant sur une piste et après quelques mots convenus m'étonne de la voir aussi alerte. Elle me répond alors en souriant et mon interprète m'a toujours assuré avoir fidèlement retranscrit ses propos : « Tous les matins, je m'oblige à l'enthousiasme. » Je n'ai jamais oublié cette leçon que je souhaite voir partager, au moins par tous ceux que le destin n'a pas aussi durement frappés et qui, souvent, se font des drames d'un rien.

Il peut néanmoins arriver que dans l'adversité, l'enthousiasme s'émousse peu à peu et ne suffise plus. Il faut alors aller au bout de soi-même, au bout de sa volonté.



La volonté, c'est le courage de la tête, le courage de l'esprit. C'est le choix entre la poursuite de l'action ou le renoncement, entre la douleur ou le soulagement, entre les intempéries ou la douceur d'un abri, entre l'éveil dont dépend la sécurité du groupe et le sommeil facile. Cette vertu, c'est celle qui finalement conduit dans le combat, pas à pas, effort après effort, heure après heure, « à l'acceptation pure et simple de la mort » comme le souligne Saint-Exupéry. Tenir, un instant de plus que l'adversaire, un instant de plus que ne dure le vent contraire.

Cette vertu de volonté, c'est celle de nos soldats de la Grande Guerre dont l'exemple a imprégné des générations. « La guerre a pris cette forme lente, guerre d'usure, comme on l'a appelée, guerre de patience et de constance surtout, dans laquelle toutes les forces, toutes les ressources nationales des belligérants ont été exploitées à outrance jusqu'au jour où l'équilibre sera rompu au profit du groupe des combattants les plus résistants et les plus obstinés. Cette résistance et cette obstination, dont dépend la victoire, marquent bien l'état d'âme actuel de nos soldats et de leurs alliés. Ils ont su donner à la guerre sa véritable caractéristique : la volonté de vaincre. La volonté de vaincre ! En cette superbe expression se résument et se condensent toutes les forces morales individuelles et collectives ! »

Dans la littérature abondante de cette époque, d'autres citations pourraient montrer que ces soldats et leurs officiers avaient su créer et entretenir, à force d'épreuves partagées, ce liant indispensable à la préservation du moral, la camaraderie.



Notion aujourd'hui un peu galvaudée, trop souvent réduite à quelques activités de cohésion aux finalités approximatives, est en fait une vertu bien plus profonde, essentielle à la solidité du groupe.

Elle doit être cultivée avec soin d'abord parce qu'elle est l'an-

tidote absolu à l'isolement du soldat, que ce soit au quotidien, dans sa vie professionnelle, ou plus exceptionnellement en opérations. L'individualisme qui caractérise aujourd'hui nos relations sociales est souvent le résultat d'une vie facile dans laquelle, faute de besoin, nos solidarités traditionnelles se sont peu à peu estompées. Pour les jeunes engagés qui se retrouvent du jour au lendemain plongé dans un univers plus exigeant, le choc est brutal et l'isolement dans l'épreuve peut être insupportable jusqu'à entraîner ce qu'ils appellent eux-mêmes « une fracture de moral ». C'est vrai au quartier mais plus encore en opérations.

L'isolement, que les conditions du combat actuel et la configuration de certains matériels modernes renforcent terriblement, enlève au soldat le ressort qu'apporte le simple regard de l'autre dans les moments difficiles. Or la camaraderie, ce sentiment d'appartenance à un groupe soudé, permettra de maintenir vivant le « lien tactique » que décrit le général Hubin¹ : « Une force militaire se meut, agit et réagit de manière organisée tant que chacun des éléments qui la composent reste en relation, ou a le sentiment de rester en relation, avec les autres. »

Mais la cohésion ne se décrète pas. Elle est le résultat d'un long processus d'adhésion individuel qu'il faut susciter puis entretenir tous les jours. Il faut fédérer les énergies autour d'un objectif commun qui reste pour nous, militaires, l'engagement opérationnel au profit de la défense de nos concitoyens et de leurs intérêts, où qu'ils soient menacés. Il faut partager dans l'épreuve des ressources parfois comptées, l'appréhension du risque et le goût de l'effort, les émotions collectives, mais aussi les joies et les peines personnelles, qu'elles soient grandes ou petites. Partager entre pairs de même rang, mais aussi partager entre chefs et subordonnés, tout ce qui fait la grandeur et les servitudes de notre bien étrange métier.

N'en déplaise aux optimistes les plus convaincus, le monde est ainsi fait que nous n'avons pas que de beaux jours devant nous. La mondialisation produit des effets économiques dont nous ne mesurons pas encore toutes les conséquences, et les exemples d'inhumanité de l'homme pour l'homme auxquels

1. In *Perspectives tactiques*.

finissent par nous habituer nos médias, ne peuvent que nous inciter à penser que, décidément, la guerre est bien consubstantielle à la nature humaine.

Dans ce monde incertain, l'avenir appartiendra à ceux qui sauront conserver, dans l'adversité, un moral à toute épreuve. Mais cette qualité à l'alchimie complexe n'est pas un don du ciel. Le moral, cela se construit, puis cela s'entretient au fil du temps et des épreuves traversées. La rigueur, l'enthousiasme, la volonté, la camaraderie, peuvent y aider, en se rappelant qu'une vertu n'a de sens que si elle est partagée.

Il serait néanmoins trop simple de croire que ces vertus peuvent se pratiquer et s'entretenir indépendamment. Le lien entre elles est fort, sans qu'il soit possible de distinguer un ordre de primauté. Difficile dans l'adversité de conserver le moral sans un minimum de volonté, difficile de faire preuve de volonté sans un minimum de camaraderie, où se mêleront rigueur et enthousiasme. C'est un peu l'histoire de l'œuf et de la poule dont on peut déduire, sans trop se tromper, que ce binôme est décidément indissociable. « Là où il y a une volonté, il y a un chemin » se plaît-on à répéter ; c'est sans doute plus vrai encore si cette volonté se nourrit d'un moral d'acier et vice versa !

Mais, si dans l'urgence du combat et sous la contrainte du feu, il fallait choisir de privilégier l'une de ces quatre vertus, l'occasion est donnée de rappeler aux plus jeunes d'entre nous leur premier devoir dans la conduite de l'action : faire preuve d'une volonté sans faille lorsque le moral commence à s'émousser et d'un moral à toute épreuve lorsque la volonté commence à flétrir... Leurs hommes leur en seront reconnaissants. ▶

■ SYNTHÈSE ELRICK IRASTORZA

D'une très riche expérience du commandement ou d'épreuves plus personnelles, le général Irastorza a retenu quatre principes, quatre vertus, qui sont pour lui les composantes essentielles du moral : la rigueur, l'enthousiasme, la volonté, la camaraderie. Il propose d'examiner comment le développement de ces qualités permet au soldat, d'une façon plus générale à l'individu, de tenir *bon* face à l'adversaire ■

Traduit en allemand et en anglais.



MICHEL GOYA

LES VAINQUEURS IMPUISSANTS L'ÉVOLUTION DU MORAL DANS LES FORCES DE LA COALITION EN IRAK

LE 1^{ER} MAI 2003, SUR FOND D'UNE BANNIÈRE PROCLAMANT « MISSION ACCOMPLISHED » (« MISSION ACCOMPLIE »), LE PRÉSIDENT BUSH ANNONCE FIÈREMENT LA VICTOIRE DE LA COALITION SUR L'IRAK DE SADDAM HUSSEIN, APRÈS SEULEMENT 42 JOURS DE COMBAT ET LA PERTE DE 139 HOMMES, SUR PLUS DE 125 000 ENGAGÉS. LE MORAL DES FORCES AMÉRICAINES ET ALLIÉES EST ALORS À SON APOGÉE. QUOIQUE SOUVENT SCEPTIQUES SUR L'INTÉRÊT DE CETTE OPÉRATION ET SES MODALITÉS, LES MILITAIRES AMÉRICAIS NE PEUVENT QU'ÊTRE FIERS DU RÉSULTAT OBTENU. POURTANT, LES CHOSES NE SE POURSUIVENT PAS COMPLÈTEMENT COMME PRÉVU PUISQUE DANS LES VILLES SUNNITES QUELQUES IRAKIENS PERSISTENT À HARCELER LES VAINQUEURS. CES ACTIONS SONT IMMÉDIATEMENT INTERPRÉTÉES COMME UN SIMPLE COMBAT D'ARRIÈRE-GARDE DE NOSTALGIQUES DE L'ANCIEN RÉGIME SOUS LA DIRECTION DU RAÏS ALORS EN FUITE. RIEN DE VRAIMENT INQUIÉTANT MAIS QUI OBLIGE LE CONTINGENT AMÉRICAIN À RESTER PLUS LONGTEMPS QUE PRÉVU SUR LE SOL IRAKIEN, CE QUI RÉVÈLE RAPIDEMENT LES FAILLES PSYCHOLOGIQUES DE CET INSTRUMENT DE GUERRE EN APPARENCE SI PUISSANT.



De l'euphorie à l'illusion

En premier lieu, les opérations « au milieu des populations », violentes ou non, constituent vraiment l'antithèse d'une culture militaire américaine qui, dans une interprétation particulière de Clausewitz, conçoit la guerre comme une « substitution » à la politique, avec un mandat confié aux militaires pour écraser le plus vite possible l'armée adverse¹. Dans la terminologie officielle, ces opérations ont d'ailleurs longtemps été classées comme « autres que la guerre », avec l'espoir de les confier aux « sous-traitants » fournis par les Nations unies où, à défaut, aux forces spéciales qui regrou-

1. Au général belge Briquemont, lui décrivant toute la complexité du problème bosniaque au milieu des années 1990, un général américain répondit : « En Amérique, nous ne résolvons pas les problèmes. Nous les écrasons ! ».

pent tout ce qui ne relève pas de l'affrontement direct² ou encore, plus récemment, aux sociétés militaires privées (SMP). Mais la réticence de la plupart des nations à fournir des troupes d'occupation en Irak et la réorientation des forces spéciales dans la traque des anciens leaders bassistes, obligent les forces « conventionnelles » (au sens de « normales ») à opérer seules contre ces cellules de guérilla.

Mais ces forces conventionnelles elles-mêmes sont hétérogènes. Au nom de la rationalisation dans une situation de réduction de budget, on a réservé le « cœur du métier », le combat, à une force d'active relativement réduite, au regard de la puissance américaine, et les tâches d'appui et de soutien (logistique, renseignement, police militaire, etc..) à des réservistes. Ceux-ci et les gardes nationaux³ représentent ainsi un bon tiers du contingent américain en Irak. Pour ces hommes et ses femmes qui, pour la plupart, ont un emploi civil qui les attend aux États-Unis, la nécessité de rester jusqu'à un an en opérations pose de graves problèmes. De plus, dans un contexte de guérilla (ce mot qui fait peur n'est pas prononcé par un officiel avant le mois de juin), il n'y a plus ni d'« avant » ni d'« arrière ». Les conducteurs de camions logistiques par exemple, très souvent réservistes ou même employés civils, sont très exposés. Enfin, il s'avère que les conditions de vie locales ne sont pas au standard auquel les gis sont habitués. Or, comme les réservistes se sentent beaucoup moins tenus au devoir de réserve que leurs camarades d'active, ils n'hésitent pas à faire connaître leur mécontentement dans les médias.

Le haut commandement perçoit alors qu'avec aussi peu de troupes terrestres d'active et une telle proportion de réservistes dans ses rangs, son armée « manque de souffle ». Il faut donc résoudre le plus vite possible le problème de la guérilla, pour se désengager au plus tôt, sous peine de voir s'amplifier les mouvements d'humeur et s'effondrer le nombre de recrues dans l'active et surtout la réserve. Ce volontarisme, qui correspond parfaitement à la mentalité américaine, va s'avérer catastrophique. Les Américains se lancent dans de grandes opérations de bouclage et de chasse à l'homme dans les provinces sunnites. Ils s'y révèlent particulièrement maladroits et même souvent odieux envers la population, sans parler de

2. Encadrement des armées étrangères, opérations clandestines, opérations psychologiques, assistance à la population.

3. La garde nationale est constituée d'unités conventionnelles formées de réservistes mais aux ordres des États américains. Elle n'est qu'exceptionnellement engagée à l'étranger. Les réserves sont au service des forces armées nationales.

leur propension à surréagir à la moindre agression⁴ (il y a, pendant cette période, 100 000 fois plus de cartouches tirées que de rebelles tués).

De plus, comme la matière première de ces opérations est le renseignement et que la source la plus rapide est constituée par les interrogatoires, la tentation est grande de forcer les aveux. Et là, la boucle se referme puisque la plupart des unités de garde de prisonniers et de renseignement sont constituées de réservistes. La 372^e compagnie de police militaire, qui passe à la postérité le 28 avril 2004 dans l'émission « 60 Minutes » de la chaîne américaine CBS est finalement assez typique. Venus pour faire de la circulation routière ou surveiller des prisonniers de l'armée irakienne, ces jeunes Virginians se retrouvent pour quelques mois supplémentaires dans la sinistre prison d'Abou Ghraib. Cette unité est mal commandée et indisciplinée, et c'est à elle que l'on demande de « mettre en condition » les prisonniers tout en lui accordant, pour soutenir son moral, un large accès à Internet. On connaît la suite.

À la fin du mois d'août, le malaise commence à être aussi perceptible parmi les soldats d'active dont beaucoup ont moins de 20 ans. Les opérations de bouclage sont un échec et la guerre s'annonce longue et « sale ». Outre une certaine honte, se développe un sentiment d'isolement, non seulement vis-à-vis de cette population locale dont ils ne comprennent pas le ressentiment, mais aussi des fonctionnaires américains du Département d'État, chargés de la reconstruction et qui vivent dans la « zone verte » ultra-protégée de Bagdad⁵. Entre des « ingrats » et des « planqués », les militaires restent encore sûrs de leur cause et du soutien de la population américaine avec qui ils communiquent désormais directement par le biais de centaines de blogs sur Internet, court-circuitant des médias de plus en plus critiques et de moins en moins présents. Pour autant, cette armée ne cède pas au découragement et s'efforce de pallier ses défauts les plus criants.

À la fin de 2003, l'évolution est sensible et de nouvelles opérations apparemment plus efficaces sont montées. La capture de Saddam Hussein et de la plupart des dignitaires en fuite donne un nouvel espoir de victoire militaire, d'autant plus que tous les indicateurs chiffrés sont positifs. À la veille

⁴. Seule la 101^e division d'assaut aérien a mené une politique différente dans le Nord du pays et y a obtenu d'excellents résultats. Mais le général Petraeus, qui la commandait, a été obligé de peser de toute son autorité pour convaincre certains de ses officiers que le sort de la population était le vrai objectif.

⁵. Pour des séjours moyens de trois mois, là où les soldats de l'Army font un an et les Marines sept mois.

de la relève, le général Odierno, commandant la 4^e division d'infanterie peut annoncer fièrement : « les rebelles restants sont à genoux [...] les choses seront rentrées dans l'ordre dans six mois ». En réalité, ces chiffres positifs constituent une nouvelle illusion. Ils sont « américano-centrés » (pertes américaines, attaques contre les Américains, zones où les Américains peuvent circuler ou non, etc.) et s'intéressent assez peu au sort réel de la population. Aussi quand la guérilla sunnite adopte un « profil bas » ou quand les Américains réduisent leur activité dans le « territoire indien » à l'approche de la relève, la situation paraît s'améliorer. Personne ne veut être le « dernier mort », phénomène bien connu des fins de guerre, et les généraux peuvent ainsi présenter un bilan positif sinon la victoire complète.

¶ La reconquête des bastions

Les divisions américaines qui arrivent en mars-avril 2004 sont donc persuadées qu'elles vont parvenir à la normalisation de la situation. Avec une certaine répugnance mais beaucoup de professionnalisme, elles se sont surtout entraînées à pallier les déficiences du Département d'État pour gagner la bataille de la reconstruction. Le choc est alors rude lorsque ces unités découvrent que loin d'être anéantis, les groupes de la guérilla tiennent en réalité toutes les villes sunnites et qu'il faut s'engager dans de très violents combats de reconquête. Le pire survient à Falloujah.

Le 31 mars 2004, quatre mercenaires de la société militaire privée Blackwater ont décidé de prendre un raccourci par Falloujah, la cité la plus dangereuse d'Irak, à 50 km à l'ouest de Bagdad. Pris dans une embuscade à la sortie de la ville, ils sont assassinés et leurs corps sont mutilés, brûlés et pendus sous l'œil de caméras. Les images qui circulent très vite dans les médias horrifient le monde entier et en particulier l'opinion publique américaine, qui se remémore le fiasco de Mogadiscio en octobre 1993⁶. L'émotion est telle que l'administration Bush intervient directement dans la conduite des opérations pour exiger des représailles. Or, les Marines qui viennent juste d'arriver dans la province se sont préparés

6. Des cadavres de soldats américains avaient été traînés par la foule après une opération ratée.

pendant des mois à une politique totalement inverse, faite de reconquête progressive des « coeurs et des esprits ». Avant d'arriver en Irak, ils ont même tenu des propos assez virulents sur la brutalité de leurs prédécesseurs et même envisagé de porter une tenue d'une autre couleur pour bien marquer leur différence.

Au lieu de cela, par la faute d'une SMP⁷ et d'une intrusion politique, toujours mal vécue par les militaires américains, on leur demande de conduire un siège en bonne et due forme. Les Marines découvrent simultanément que les rebelles tiennent solidement la ville et que la nouvelle armée irakienne formée par les Américains ne vaut rien⁸. Seuls en première ligne, les Marines s'engagent de manière très méthodique afin de préserver la population locale mais, sans même qu'ils s'en aperçoivent, leur action est enrayée par les médias, pro-rebelles comme Al-Jazeera ou proche des conservateurs américains comme CNN, qui, pour des motifs différents, « surmultiplient » la violence des combats. L'« émulsion » médiatique est telle que l'administration Bush prend peur et ordonne la levée du siège à la fin du mois d'avril. Une dernière humiliation survient lorsque les Marines, qui ont eu 15 tués dans cette opération, sont relevés par une brigade *ad hoc* composée d'anciens soldats baïistes et qui peu de temps après le départ des Américains rejoint la rébellion.

Le désarroi est immense chez les Marines désavoués et humiliés, alors qu'inversement la levée du siège apparaît comme la première victoire militaire du monde arabe contre les Américains. La situation est sensiblement la même dans les autres villes sunnites et lorsque la situation devient trop critique à l'approche des élections présidentielles américaines, les trois divisions américaines sont engagées dans une reconquête méthodique le long du Tigre et de l'Euphrate au nord de Bagdad. Cela prend des mois et leur coûte deux mille tués ou blessés chacune. Point d'orgue de cette campagne, en novembre 2004, les Marines se lancent à nouveau à l'assaut de Falloujah, avec la rage au cœur et une obsession : prendre la ville au plus tôt pour éviter un nouveau « coup de poignard dans le dos », puis en éradiquer tout trace de la rébellion quitte à fouiller les 40 000 habitations une à une et à ficher toute la population.

7. Les accrochages, y compris armés, ne seront pas rares par la suite entre Marines et SMP.

8. Le premier bataillon, formé par une SMP et à qui personne n'a jamais dit qu'il serait engagé dans une opération de sécurité intérieure, déserte avant même d'arriver sur les lieux.

L'effondrement des alliés

Le mois d'avril 2004 est difficile aussi pour les alliés des Américains, tous concentrés dans la zone chiite, au sud du pays. Jusqu'au printemps 2004, ces provinces sont bien plus calmes que les provinces sunnites ou Bagdad. L'attaque la plus violente a frappé les Italiens (17 morts par un attentat suicide le 11 novembre 2003) mais le bataillon néerlandais, par exemple, n'a connu sa première agression qu'en décembre 2003. Tout bascule lorsqu'à partir de la fin mars 2004, les Américains entreprennent d'arrêter les responsables de l'armée du Mahdi, une puissante milice chiite. Le 4 avril, tout le sud chiite s'enflamme, en particulier les villes saintes comme Najaf et Kerbala ou l'immense quartier bagdadi de Sadr City. Tous les contingents de la coalition sont attaqués par des foules en colère et des bandes de miliciens.

Cette révolte est une surprise totale pour les alliés qui découvrent à cette occasion qu'il ne suffit pas, selon le mot d'un officier italien, d'inonder un secteur de barres de chocolat pour s'attacher la population. Il est vrai que pour la « vendre » à des opinions publiques rétives, l'intervention en Irak a été parée de toutes les vertus humanitaires et que pour être sûr qu'il n'y ait pas de bavures, les unités ont presque toutes reçu des règles d'engagement très restrictives et des moyens de combat puissants. Beaucoup de contingents n'ont pas le droit de mener des opérations offensives (c'est-à-dire faire autre chose que de la légitime défense) sans l'autorisation de leur Parlement. Certains, comme les Japonais, ne sont même pas autorisés à défendre leur périmètre de sécurité, ni même à venir en aide à une autre force attaquée. Les conditions de sécurité étant insuffisantes pour lui, le bataillon thaïlandais n'est jamais sorti de son camp malgré plusieurs mois de présence. Parmi les quelques contingents qui effectuent des patrouilles, seuls les Britanniques et les Néerlandais le font à pied. Les autres restent prudemment dans leurs véhicules blindés.

Cet ensemble hétéroclite éprouve les pires difficultés à faire face aux mouvements de foules organisés par l'armée du Mahdi et les multiples agressions de quelques milliers de miliciens, pour la plupart adolescents, armées de simples kalachnikovs. Le décalage est tel entre la mission imaginée et la situation réelle

que la surprise est un véritable choc pour beaucoup de ces contingents peu expérimentés. Les Américains sont alors obligés d'intervenir, en pleine relève, en prolongeant le séjour de leur 1^{re} division blindée. Les soldats « débarqués de l'avion » pour partir dans le sud irakien ne cachent pas leur dépit mais ils combattent pourtant avec une grande efficacité en jouant simultanément de la pression militaire et de la négociation. En octobre 2004, l'ayatollah Moqtada al-Sadr, le leader de l'armée du Mahdi, accepte finalement de déposer les armes en échange de la vie sauve et de la liberté. Cette victoire, seulement relative, représente une évolution majeure dans le comportement des Américains qui commencent à appréhender qu'il n'y aura pas de victoire uniquement militaire. Elle témoigne aussi des limites de leur puissance.

De leur côté, les soldats britanniques, endurcis par la longue expérience irlandaise, sont tactiquement excellents mais cela ne leur sert à rien car ils ne maîtrisent pas grand-chose dans cette guerre. Plus encore que les Américains, les militaires britanniques, anciens colonisateurs de l'Irak, avaient des doutes sur l'issue de cette aventure. Mais sur place, ils découvrent en plus que le Royaume-Uni ne veut pas s'impliquer financièrement et a décidé d'abandonner le commandement aux Américains. Les soldats de Sa Majesté, assistent donc, impuissants, aux tâtonnements catastrophiques de leur grand allié. Ils constatent aussi que leur zone d'action est remplie d'autres acteurs comme les contingents alliés, les organisations non-gouvernementales, les SMP, la police et les milices irakiennes ou encore les convois logistiques américains, qu'ils ne maîtrisent pas et dont le comportement vient souvent anéantir leurs efforts de bonnes relations avec la population. Avec le transfert d'autorité à un gouvernement irakien à partir de juin 2004 et le développement d'un pouvoir local très autonome à Bassorah, la sensation de perte de contrôle devient totale. Le sentiment de ne servir à rien alors que la situation se dégrade progressivement, associé à une discipline de tir très stricte qui fait que chaque ouverture du feu apparaît comme synonyme de mise en examen judiciaire, fait monter en flèche les taux de stress.

En octobre 2005, alors que des membres du Special Air Service ont été capturés à Bassorah par des policiers irakiens

proches de l'armée du Mahdi, le commandement, au lieu de négocier, décide de monter une opération de choc. Le but est de montrer aux soldats que l'on est encore capable de combattre pour les sauver. L'opération de libération est un succès mais les images de soldats sortant en flammes de leurs véhicules bombardés de cocktails molotovs par la foule font éclater la superficialité du contrôle britannique sur la ville. C'est la fin des patrouilles à pied dans la ville et le début d'un retrait dont la progressivité doit visiblement masquer le caractère honteux.

F Le repli caché

À la fin des combats de Falloujah, en décembre 2004, le sergent américain Hudnall de la 1^{re} division de cavalerie déclarait : « C'est la dernière grande bataille en Irak. » Il exprimait ainsi l'espoir que l'effort fourni par les Américains pendant huit mois pour reconquérir les villes tenues par les rebelles puisse marquer une évolution décisive dans cette lutte. Au printemps suivant, alors que se déroule la nouvelle relève américaine, on retrouve l'optimisme officiel de l'année précédente, en mettant l'accent cette fois sur l'apparente réussite du processus politique démocratique et sur la montée en puissance rapide de la nouvelle armée irakienne. C'est une nouvelle illusion. Mais comme l'opinion publique américaine ne soutient plus majoritairement cette guerre, on décide de limiter les pertes en organisant discrètement un repli dans d'énormes bases, laissant les villes chèrement reconquises à des unités irakiennes d'une grande fragilité.

Les soldats américains retrouvent ainsi des conditions de vie dignes du « pays » alors que le pays autour d'eux s'enfonce dans le chaos. À 70 km au nord de Bagdad, la seule base de Balad est aussi grande que la ville de Falloujah, avec un périmètre de défense long de vingt kilomètres. Plus de 25 000 hommes et femmes, civils et militaires, y vivent dans des conteneurs aménagés pour deux à quatre personnes où, avec un peu de chance, ils peuvent capter une centaine de chaînes télévisées grâce à leur antenne parabolique. Sinon, ils peuvent prendre le bus pour aller au cinéma, suivre des cours de salsa ou d'aérobic. Alors qu'ils perdaient en moyenne cinq kilos durant le premier tour

en Irak, les soldats ont, selon le diététicien de Balad, plutôt tendance à grossir à partir de 2005. Certains, surnommés les « Fobbits »⁹, par référence aux « Hobbits » du Seigneur des anneaux de Tolkien, passent leur séjour complet sans jamais sortir à l'extérieur. Leur tranquillité est seulement troublée par les vols d'hélicoptères et occasionnellement par quelques tirs de mortiers ou de roquettes. Quant aux attaques à l'arme légère, ils les apprennent dans le journal du lendemain. Après les avoir violemment critiqués, beaucoup de soldats américains ont ainsi adopté le mode de vie des fonctionnaires de la zone verte de Bagdad.

Plus grave que la prise de poids des soldats, cette rétractation progressive finit de couper la coalition de l'Irak. En visite dans une de ces bases à la fin de 2005, le journaliste George Packer raconte avoir mis plusieurs jours pour voir un Arabe et avoir rencontré, entre autres, un officier des actions civilo-militaires incapable de nommer les chefs des tribus environnantes ou un avocat travaillant sur le système judiciaire irakien et qui, au bout de plusieurs mois, n'avait toujours pas visité la cour de justice de la ville la plus proche. Tous les officiers lui parlent comme s'ils préparaient déjà le départ ; l'un d'entre-eux compare la coalition à un organe transplanté en cours de rejet.

Paradoxalement, alors que les mesures de protection sont maximales, les pertes américaines ne diminuent guère car parallèlement le nombre d'attaques anti-américaines augmente nettement. En valeurs relatives, avec une moyenne de deux soldats tués chaque jour, elles peuvent être considérées comme « modérées ». Elles sont dix fois moins importantes qu'au Viêtnam (vingt morts par jour) et même que pendant la guerre d'Algérie (dix soldats français tués par jour pendant sept ans pour une population française six fois inférieure à la population américaine actuelle). Il y a statistiquement moins de morts violentes dans l'armée américaine actuelle qu'au début des années 1980¹⁰, pourtant en paix. Mais ces pertes frappent toujours les mêmes : des hommes appartenant aux unités de combat de l'US Army et du Marine Corps. De plus, du fait des progrès de la médecine, beaucoup de soldats qui auraient été tués auparavant sont maintenant blessés mais avec de lourdes séquelles (on compte à peu près 500 amputations).

^{9.} De FOB Forward Operating Base, base opérationnelle avancée.

^{10.} De 1980 à 1983 par exemple, on compte, toutes causes confondues, une moyenne de 2 400 morts par an dans les forces armées américaines contre 1 900 de 2004 à 2006.

■ Le malaise des légions

Les pertes ne constituent cependant qu'un aspect du problème. Pendant leurs missions, les soldats sont soumis à de multiples facteurs de stress dans un milieu urbain étouffant et offrant de multiples dangers invisibles et surprenants (en particulier les engins explosifs). La situation, toujours complexe, peut connaître des variations de posture très brutales suivant le lieu et le moment. Les soldats doivent le plus souvent réagir très vite, tout en n'ayant pas droit à une erreur de jugement qui peut les amener devant un tribunal. Ajoutons à cela qu'ils travaillent en permanence avec des alliés irakiens qui pratiquent souvent un double jeu. Les niveaux de stress des troupes engagées en Irak sont ainsi aussi élevés que ceux de leurs anciens de la Seconde Guerre mondiale soumis à une violence bien supérieure mais à des contextes plus simples.

Cette usure n'affecte pas la conscience professionnelle des soldats. Le taux de désertion reste quatre fois inférieur à celui de l'armée de conscription d'avant 1973 et même plus de deux fois inférieur à ce qu'il était avant les attentats du 11 septembre 2001. Cela concerne néanmoins une cinquantaine d'individus chaque jour, soit beaucoup plus que les pertes en Irak. À l'exception d'un seul cas, aucune de ces désertions n'a eu lieu en Irak ou en Afghanistan. Plus significativement, le taux de divorce a doublé parmi les officiers depuis 2003, et surtout les symptômes de dépression, d'anxiété ou de stress post-traumatique ont explosé jusqu'à frapper un vétéran sur six. Un sur trois a déjà fait appel à un psychologue ou à un psychiatre. Plus de deux cents de ces professionnels sont d'ailleurs présents sur le théâtre des opérations, soit un pour moins de mille soldats. Depuis 2003, les rapatriements pour raisons psychologiques ont représenté l'équivalent de deux bataillons d'infanterie, et le taux de suicide des soldats américains en Irak et Afghanistan est supérieur de 50 % à la moyenne nationale. Le recrutement se maintient mais au prix de critères beaucoup moins restrictifs, ce qui introduit des soldats plus fragiles dans les unités.

Il y a plus grave. On l'a dit, les soldats professionnels américains sont peu nombreux, certains en sont donc à leur troisième séjour en Irak. Après la phase initiale où les craquements pouvaient survenir de visions horribles ou même du caractère

invisible de l'ennemi, on en est maintenant à une phase où c'est l'accumulation d'expériences stressantes qui peut provoquer d'un seul coup un phénomène d'« avalanche » de violence. Or, un soldat moderne porte sur lui de quoi tuer plusieurs centaines de personnes. Cela peut se traduire par des bavures, dont on constate la recrudescence en 2005 et 2006 comme lorsque l'agent italien Nicola Calipari est tué par des balles américaines le 4 mars 2005¹¹ (à une époque critique où un soldat américain est tué par voiture-suicide tous les trois jours) ou lorsque le général Ghaleb al-Jazairi, un des responsables irakiens des forces de sécurité, est abattu le 26 mars 2006, pour ne citer que quelques cas parmi les plus connus.

Ces déchaînements de violence peuvent être encore plus graves. Le 16 mars 1968, lors de la guerre du Viêtnam, une compagnie d'infanterie américaine massacrait plusieurs centaines de personnes dans le village de My Lai. L'Irak a connu son My Lai, de moindre ampleur, le 19 novembre 2005 près de la petite ville d'Haditha, à 250 km au nord-ouest de Bagdad. Ce jour-là un engin explosif a tué le caporal des Marines Miguel Terrazas et ses camarades ont aussitôt foncé dans les maisons voisines de l'attaque, à la recherche de celui qui avait déclenché l'explosif à distance. Pris d'une crise de folie collective, ils ont abattu tous les habitants, dont certains dans leur lit, puis criblé de balles un taxi passant à ce moment-là sur la route. Vingt-quatre civils de 4 à 77 ans ont péri. Un an plus tard, le 21 décembre 2006, huit marines sont inculpés, quatre pour meurtre et quatre autres pour avoir fait obstruction à l'enquête. À ce moment-là, quatorze autres soldats américains ont déjà été jugés pour la mort de civils. Deux d'entre eux ont été sanctionnés de vingt-cinq ans de prison et les autres ont été acquittés ou ont été punis de peines inférieures ou égales à trois ans, tandis que onze autres soldats attendent encore d'être jugés.

La guerre de Sisyphe

Au début de l'année 2006, alors que l'attentat contre la mosquée d'Or de Samarra marque l'accélération considérable des violences intercommunautaires, les troupes américaines ne peuvent plus rester dans les bases. Mais comme les villes sont à

11. En tentant de protéger l'otage libérée Giuliana Segrena.

nouveau passées sous le contrôle des rebelles, il faut encore une fois s'engager dans une reconquête. Un sondage réalisé alors révèle que 75 % des soldats déployés en Irak estiment qu'il faut partir au plus tôt. Une forte minorité (42 %) avoue ne plus comprendre clairement leur mission en Irak. Pour autant, on ne constate aucun des symptômes qui avaient marqué la déliquescence des forces américaines au Viêtnam à partir de 1968. La cohésion et l'esprit de corps ont remplacé la foi dans la cause ou même dans la victoire, et les unités américaines ont effectivement repris le contrôle des villes sunnites pour la quatrième fois avant de s'engager massivement à Bagdad en plein chaos. Ces soldats ressemblent à ceux du corps expéditionnaire français en Indochine, belle armée professionnelle, menant une guerre lointaine sans direction politique cohérente.

La différence est que si le peuple américain critique désormais cette guerre, il continue de s'intéresser au sort de ses boys (mais assez peu à celui des civils irakiens, les réfugiés par exemple qui n'ont pas de place sur le sol américain). Autre différence, si les soldats continuent à faire leur devoir, ils ne se gênent plus pour dire tout le mal qu'ils pensent de la manière dont cette guerre est menée. Ce fut d'abord la fronde de plusieurs généraux d'active de haut rang qui, en 2006, ont accablé le secrétaire à la Défense, Donald Rumsfeld, jusqu'à son départ à la fin de l'année. Maintenant, on voit apparaître y compris dans les revues professionnelles militaires (et donc avec l'accord de la hiérarchie) des articles cinglants écrits par de jeunes officiers ou sous-officiers. Ils y critiquent ouvertement non seulement la conduite de la guerre, mais aussi la formation initiale qu'ils ont reçue en complet décalage avec la situation qu'ils ont à affronter réellement. Dans la *Marine Corps Gazette*, un capitaine dénonce des colonels et généraux qui ont perdu tout espoir de victoire et qui montent des opérations sans efficacité tant les précautions pour éviter les pertes sont grandes. Ces opérations qui servent à maintenir l'illusion de l'action en attendant la relève sont d'autant plus imposantes qu'elles ont peu d'effets, hormis pour les barrettes de décorations.

En août 2007, des sergents et des soldats de la 82^e division parachutiste, déclarent dans le *New York Times* : « nous opérons dans un contexte ahurissant entre des ennemis déterminés et des alliés [irakiens] douteux, où l'équilibre des forces

en présence est on ne peut plus flou. Soyons clairs, nous avons la volonté et les moyens de combattre dans un tel contexte, mais nous sommes de facto paralysés parce que les réalités du terrain exigent des mesures auxquelles nous nous refuserons toujours : le recours de façon massive, brutale et meurtrière à la force. » À partir de là, « gagner à leur cause une population locale rétive et remporter la lutte contre l'insurrection est une vue de l'esprit ». Placés dans une situation impossible, ils concluent : « il ne nous semble pas utile de parler de notre moral. Nous sommes des soldats consciencieux et nous mèneront notre mission à bien¹² ». ■

12. Reproduit dans *Le Monde* du 28 août 2007.

F SYNTHÈSE MICHEL GOYA

La guerre actuelle en Irak est souvent présentée comme un nouveau « Viêtnam ». Mais si les deux conflits, du « fort aux faibles », présentent effectivement de nombreuses analogies, pour les soldats américains et alliés, les choses sont radicalement différentes. En 1968-1969, l'armée d'appelés s'était effondrée. Actuellement, les soldats professionnels « tiennent le coup » ; peu nombreux au sein de l'entropie croissante, ils sont soumis à une pression psychologique terrible. ■

Traduit en allemand et en anglais.



Plusieurs articles du précédent numéro ont souligné le lien entre le « moral » et « l'éthique ». Le docteur Patrick Clervoy, professeur agrégé de psychiatrie et de psychologie médicale et chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon appelle l'attention sur le risque de déviance des comportements, sur la base d'un cas d'école.

PATRICK CLERVOY

LE DÉCROCHAGE DU SENS MORAL

AVERTISSEMENT :

Les événements survenus à la prison d'Abu Ghraib ont été retenus pour ce travail parce qu'ils ont fait l'objet d'une investigation complète par les autorités militaires américaines et que les témoignages obtenus lors de cette enquête ont été largement diffusés par les médias américains, et donc peuvent servir dans l'analyse psychologique des phénomènes de décrochage du sens moral. C'est tout à l'honneur des États-Unis d'Amérique d'avoir, sur ces événements, su réagir aussi rapidement et avec une telle transparence. Il est évident que ce type de dérapage ne saurait être attribué à une nation plus qu'à une autre, à une culture plus qu'à une autre ; la polémologie et l'histoire de l'humanité montrent qu'il n'est malheureusement pas une époque où ces phénomènes ne se sont pas produits.

« Je cherche cette région cruciale de l'âme où le mal absolu s'oppose à la fraternité. »

André Malraux, *Lazare*

DURANT LA GUERRE D'INDÉPENDANCE AMÉRICaine, LES OFFICIERS GÉNÉRAUX S'INDIGNAIENT DEVANT GEORGE WASHINGTON DES TRAITEMENTS CRUELS ET DES CONDAMNATIONS EXPÉDITIVES AUXQUELS ÉTAIENT SOUMIS LEURS SOLDATS PRISONNIERS DES FORCES ANGLAISES. ILS LUI DEMANDÈRENT COMMENT FALLAIT-IL QU'EUX-MÊMES TRAITASSENT LES SOLDATS ANGLAIS PRISONNIERS. GEORGE WASHINGTON LEUR RÉPONDIT, SELON UNE FORMULE CONNUe AUJOURD'HUI DE TOUS LES ÉCOLIERS AMÉRICAINS : « TRAITEZ-LES AVEC RESPECT ET DIGNITÉ, PARCE QUE C'EST POUR CES VALEURS QUE NOUS NOUS BATTONS. SI NOUS NE LES TRAITIONS PAS AINSI, NOUS PERDRIONS LES VALEURS MORALES DE NOTRE COMBAT. »

■ Que s'est-il passé à Abu Ghraib ?

■ Un contexte géopolitique et stratégique

En septembre 2003 les militaires américains ont achevé la phase de conquête de l'Irak. Leur supériorité technologique leur a permis un rapide succès. Il leur faut profiter au plus vite des effets de leur victoire. À cette époque, ils croient toujours que des armes de destructions massives sont clandestinement entreposées dans le pays. Leur mission consiste à les trouver le plus vite possible et démanteler les supposés réseaux de soutien au terrorisme international.

C'est le moment le plus propice pour obtenir du renseignement. L'armée américaine arrête des civils chaque jour et en grand nombre, non seulement des miliciens armés mais aussi tous ceux qui refusent de collaborer avec eux. Ils sont dénommés « insurgés » et placés en détention dans les prisons irakiennes.

■ La prison et sa population

Le complexe d'Abu Ghraib est un vaste ensemble carcéral situé en périphérie de Bagdad. Cette prison a déjà une réputation sinistre, Saddam Hussein y faisait enfermer, torturer et parfois disparaître les opposants à sa politique.

Fin 2003, ce centre accueille deux types de détenus :

- ↳ des prisonniers de droit commun, majoritairement condamnés pour des crimes divers : vols, viols, meurtres. Ces personnes purgent des peines prononcées par les tribunaux réguliers du régime baasiste. Ils étaient déjà en prison avant l'arrivée des Américains. Ils se sont adaptés à la violence de leur milieu. Ils font une arme d'un bout de fer, d'une pierre ou d'un bâton. Ils sont particulièrement dangereux.
- ↳ les insurgés sont des adultes masculins de tous âges et de toutes origines sociales, pour certains arrachés arbitrairement à leurs maisons et à leurs familles sur le simple soupçon qu'ils pouvaient détenir un renseignement utile dans la guerre contre le terrorisme. Les enquêtes qui ont suivi le scandale médiatique ont objectivé que seuls 10 % de ces insurgés justifiaient d'une détention.

■ Les militaires chargés du camp

Un bataillon de police militaire est chargé de la garde des sites de détention. À leur tête une femme officier général, première femme générale américaine à avoir un commandement en opération. Ces militaires sont des réservistes. Dans leur majorité ils sont sans expérience de gestion d'une prison, à quoi il faut ajouter qu'ils ne connaissent pas les Conventions de Genève. De toute façon, selon une volonté du département d'État à la Défense, la dénomination d'« insurgés » permet de les soustraire au droit international. À partir du moment où les règles qui disent le statut et les droits de ces détenus sont flous, les consignes de service données aux militaires qui en assument la charge sont tout aussi floues. Ils sont censés sécuriser les bâtiments et les personnes contre les dangers de l'extérieur – les attaques des miliciens – et ceux de l'intérieur du camp – les rébellions et les tentatives d'évasion.

Ils ne sont pas formés à la collecte du renseignement et cela n'est pas leur charge. Celle-ci est l'affaire d'autres militaires spécialisés et de civils de la CIA. Ils vont et viennent dans la prison pour interroger les détenus. La police militaire ne les assiste que pour conduire les insurgés dans les salles d'interrogatoire et les ramener dans leur cellule ensuite. Les policiers militaires reçoivent cependant de ces personnels chargés du renseignement la consigne d'« assouplir » les détenus, c'est-à-dire de les préparer aux interrogatoires en diminuant leur résistance morale. Une note du département de la Défense explicite ce que peut être cette préparation : un régime alimentaire particulier, la privation de sommeil, l'exposition lumineuse permanente, l'exposition à des bruits intenses. On définit ainsi un genre, mais aucunement une mesure. À chacun d'apprécier selon ce qu'il estime régulier de faire. L'erreur a été de penser que chacun pouvait se référer à son jugement éthique.

■ Contraintes de la vie ordinaire

Les membres de la police militaire sont très vite en difficulté. Chaque jour s'entassent davantage de détenus, obligés de coucher sous des campements de fortune montés au sein du camp. Ils peuvent y séjournier plusieurs semaines sans avoir une idée du motif de leur détention. Aucun système de justice n'est mis en place. Dans ce lieu, les militaires sont contraints à mal

les recevoir : absence d'hygiène, mauvaise alimentation, la vermine et surtout les rats. Le système d'assistance médicale est dérisoire. De toute façon les consultations et les soins se font à heure fixe, au travers du grillage, par la médiation d'un interprète et sous la protection d'un garde, pas autrement.

De nombreux détenus meurent faute de soins appropriés. Mais ils ne meurent pas que de maladie. Presque chaque soir le camp est bombardé au mortier, faisant des morts et des blessés parmi les détenus et les militaires américains. À ces attaques extérieures s'ajoute la menace intérieure avec la violence des détenus : jets de pierre, rébellion, insoumission, cris, crachats, injures... Il n'y a ni répit ni sanctuaire. Le stress des militaires est permanent et partout.

■ Le « pousse à la cruauté »

Les services de renseignement sont pressés d'obtenir des résultats : les politiques demandent que des preuves de l'existence des armes de destruction massive soient fournies au plus tôt. Ils s'inspirent du camp de Guantánamo et décident d'appliquer à Abu Ghraib les techniques d'interrogatoire qui ont fait leurs preuves sur les détenus du champ de bataille afghan. Ils ordonnent aux membres de la police militaire de « Gitmoizer¹ » Abu Ghraib. Il leur est recommandé d'utiliser des méthodes plus efficaces pour éprouver la résistance morale des insurgés, celles qui affectent leur fierté : la nudité, la saleté, les humiliations sexuelles... et celles qui les font craquer en leur imposant un stress prolongé : l'isolement dans le noir, la tête capuchonnée, le maintien durant des heures suspendus par les menottes, la peur des chiens, les menaces de viol...

Alors l'enfer tombe sur le premier étage du site des interrogatoires. Durant quarante nuits, de 16 heures à 04 heures, les détenus sont livrés à l'imagination perverse du sergent Graner. Lorsque les militaires du renseignement ont fini leur journée et laissent les détenus aux mains de leurs geôliers, la cruauté du sergent s'emballe et entraîne ceux qui sont autour de lui. Il met en scène des empilements d'hommes nus, des écrasements, des postures imitant entre eux la sodomie ou la fellation. Il prend des photos par dizaines. Il fait poser les autres militaires, dont la soldate England qui est sa maîtresse. Elle se fait photographier cigarette aux lèvres tenant un homme nu en laisse.

1. Gitmo est le surnom de Guantánamo à partir de l'acronyme GTMO.

Le petit groupe de militaires colle au sergent Graner devenu en quelques jours leur leader. Les actes commis témoignent de leur régression. Les humiliations portent sur le sexe, l'urine, la défécation. Le sergent Graner photographie les détenus ensanglantés, recouverts de leurs excréments. Il tape aussi. Les coups de poing, de pieds, de bâton sont distribués systématiquement.

Au stade où en était arrivé ce petit groupe isolé et autonome, aucun des protagonistes ne pouvait mettre fin à cette escalade. Pas les détenus qui, plus ils suppliaient leurs bourreaux de leur donner la mort, plus ils leur donnaient la satisfaction de penser qu'ils faisaient bien leur travail. Pas les militaires non plus, pris dans des comportements d'imitation mutuelle, jouissant de voir les autres inventer ou répéter leurs actes sadiques. Ils étaient aveugles à leur propre monstruosité.

■ Fin de partie

C'est par un intervenant de l'extérieur que les conduites de cruauté vont prendre fin. Un soldat nouvellement affecté à Abu Ghraib vient rejoindre le groupe de la police militaire. Il est tout de suite choqué, mais il n'ose pas réagir immédiatement de peur de tourner contre lui la violence de ses camarades. Il fait clandestinement une copie des CD de photos de Graner, les met dans une enveloppe anonyme et glisse le tout de nuit sous la porte du bureau d'un officier chargé des investigations criminelles.

Rapidement une enquête interne est lancée. Quelques semaines plus tard les médias publient les photos et le scandale éclate. L'armée et la population américaine éprouvent ensemble une même honte. Ils vont réagir par une démonstration de rapidité et d'efficacité dans l'enquête et les sanctions infligées. En moins d'un an tout est bouclé. Plus de vingt militaires sont condamnés à des peines échelonnées selon leurs crimes et leurs responsabilités. Graner est condamné à dix années de réclusion en forteresse, la condamnation la plus lourde. Le plus haut gradé, la femme officier général qui commandait le bataillon de police militaire, est rétrogradée au rang de colonel et mise d'office à la retraite.

Mais au-delà du procès qui définit des coupables et leurs punitions, les gens veulent comprendre. Comment cela a-t-il été possible ? Comment ces jeunes Américains, élevés selon les stan-

dards éducatifs de leur nation autour des valeurs du respect de la liberté et de la dignité d'autrui, ont-ils pu se conduire ainsi ?

Des éléments de réponse avaient déjà été apportés dans les années soixante par deux professeurs de psychologie américains.

■ Deux leçons de psychologie expérimentale

■ « J'aimerais tant en savoir plus sur le mal². »

Au milieu des années 60, le concept qui intéresse les psychologues est celui de « la banalité du mal ». C'est une notion développée par Hannah Arendt après qu'elle eut assisté au procès du criminel nazi Eichmann, grand ouvrier de l'extermination des populations juives d'Europe. Elle avait constaté que cet homme n'était pas le monstre attendu. Elle avait face à elle une personne banale, moyennement intelligente, qui avait conduit son entreprise génocidaire sans haine, mais uniquement avec le souci et la méthode de celui qui veut donner satisfaction à l'autorité qui lui avait commandé son travail. Eichmann n'était finalement qu'un fonctionnaire sérieux et appliqué à sa tâche, concentré sur son travail, n'ayant jamais cherché à se poser des questions de fond, jamais encombré du moindre conflit éthique quant à la finalité du système qu'il mettait en place. Il n'était qu'un maillon de la chaîne, un simple élément d'une mécanique complexe. Il n'incarnait pas le mal ; on ne pouvait pas réduire sur lui seul la cruauté de l'extermination de millions de personnes. Le mal était dans la structure même du système qu'il avait servi avec zèle et soumission.

■ Tortionnaire sur ordre

Stanley Milgram étudie la soumission à l'autorité. Il publie une petite annonce dans le journal local : « cherche volontaire pour une expérience de psychologie ». La note précise que l'expérience doit durer environ trois heures et que le volontaire recevra à l'issue une petite rémunération.

Il est établi d'emblée que le volontaire est piégé. Milgram lui fait croire qu'ils sont deux : un testeur et un testé. Par un tirage au sort truqué, le rôle de testeur est systématiquement attribué au volontaire ; le faux testé est un acteur qui fait partie de l'équipe du laboratoire de psychologie.

2. Hannah Arendt, *Correspondance avec Karl Jaspers*.

Un scientifique en blouse blanche indique au volontaire qu'il s'agit d'évaluer si la mémoire peut être améliorée chez un sujet lorsque celui-ci sait que chaque erreur est sanctionnée par une punition. Le volontaire doit donc lire une association de mots que le faux cobaye doit faire semblant d'apprendre. Le volontaire interrogera ensuite ce faux cobaye et devra lui infliger des chocs électriques d'intensité croissante au fur et à mesure de ses erreurs. Il a devant lui un tableau fait de plusieurs manettes qu'il pousse les unes après les autres. Elles sont graduées des indications « choc léger » à « choc intense ». Le dernier tiers des manettes est signalé en rouge avec l'indication « danger – risque vital ». Le volontaire croit qu'il délivre réellement des chocs électriques, mais tout cela est factice. Le vrai cobaye de cette expérience, c'est le testeur.

L'objectif avéré de ce montage est de répondre à la question suivante : jusqu'où une personne peut-elle aller à infliger une souffrance à une personne qu'elle ne connaît pas et qui ne lui a rien fait ? Milgram reproduit cette expérience auprès de plusieurs dizaines de personnes. Il introduit des variantes de situation. Au final le constat est sans appel. La soumission à l'autorité peut conduire des personnes normales à des comportements cruels sur autrui. Près des deux tiers des volontaires sont allés jusqu'au bout, disciplinés, obéissant aux ordres, acceptant de délivrer les chocs électriques les plus intenses, sans s'opposer aux consignes des scientifiques. Milgram conclut qu'une personne ni spécialement bonne ni spécialement mauvaise, une personne « comme tout le monde », peut aller très loin dans la cruauté de son acte parce qu'elle n'est plus en mesure de voir cette cruauté, déplaçant la question du conflit éthique sur la personne à côté de lui qui commande de poursuivre l'expérience malgré les supplications du faux cobaye.

La démonstration est faite que dans des conditions particulières tout individu peut devenir le tortionnaire d'un autre sans que son sens moral ne provoque un conflit entre ce qu'il accomplit et les nobles valeurs auxquelles il croit.

■ En chaque homme se tient une victime ou un bourreau

Quelques années plus tard, un autre psychologue nommé Philip G. Zimbardo monte une nouvelle expérience. Il recrute par petite annonce une vingtaine d'étudiants volontaires au

sein du campus de l'université de Stanford. Il transforme le sous-sol de son service pour l'aménager comme une vraie prison. Par tirage au sort la moitié des volontaires est désignée pour être les condamnés, l'autre pour être les gardiens ; ils ne savent pas quand exactement débutera l'expérience. Il s'agit de reproduire dans les conditions les plus réalistes possibles les mouvements psychologiques individuels et collectifs au sein d'une prison. L'observation est prévue pour se dérouler sur quinze jours. Lorsqu'il choisit de faire démarrer l'expérience, il obtient du shérif local qu'il procède à l'arrestation *manu militari* des volontaires désignés pour être prisonniers. Ils sont arrêtés par surprise chez eux. Ils sont conduits à la prison où ils sont tondus, mis à nus, lavés et épouillés, puis enfermés dans leurs étroites cellules.

Zimbardo s'est entouré d'un ancien gardien et d'un ancien détenu qui le conseillent pour reproduire le climat d'une prison. Il met en place une série de manœuvres qui favorisent la suspicion et donc la division chez les prisonniers. L'énorme surprise de son expérience est qu'en l'espace de seulement trois jours, la personnalité des détenus s'est complètement effondrée. Ils se soumettent totalement à l'expérience comme si elle était maintenant devenue vraie. Ils présentent les signes physiques et psychiques d'un stress important. Ils acceptent passivement les contraintes, puis les frustrations, puis les brimades. Lorsqu'un prêtre les visite, ils confient toutes leurs fautes. Ils sont convaincus qu'ils ne pourront pas sortir de cette situation dans laquelle ils se sentent invinciblement piégés. Ils réclament et obtiennent l'assistance d'un avocat. Comme le prêtre et l'avocat jouent le jeu, les volontaires sont devenus dans leur psychisme de vrais détenus. Ils acceptent tout. Ils se soumettent à l'arbitraire de la situation dans laquelle ils ont été jetés. Ils croient tout ce qui leur est dit. L'un d'entre eux débute un épisode dépressif sévère.

Dans ce même mouvement, les gardiens sont devenus hostiles, suspectant les détenus de planifier une évasion ou une rébellion. Eux aussi se prennent à leur propre jeu. Chaque jour ils mettent plus de sévérité dans leur comportement. Au troisième jour ils appliquent systématiquement des brimades physiques. Dès la troisième nuit ils accomplissent les premiers sévices, d'humiliation sexuelle. La cruauté s'est installée et le mal s'est

banalisé sur le site. À aucun moment n'apparaît chez un gardien le moindre recul autocritique sur ses actes.

Zimbardo observe cela et enregistre tout. Lui-même n'est pas en état de s'opposer aux dérapages qui se produisent dans son service. Il est pris au jeu, à son propre jeu. C'est une étudiante de troisième année qui passait par là pour observer à son tour cette expérience qui tire le signal d'alarme. « C'est inacceptable ! » ose-t-elle déclarer à son professeur. Cette remarque dissonante sort Zimbardo de la situation de torpeur morale dans laquelle il était devenu incapable de raisonner. Il comprend que ces dérapages ne surviennent pas malgré lui mais à cause de lui. Son sens moral se « réveille » et il suspend immédiatement l'expérience. En quelques heures tout le système qu'il avait construit est démonté. Cela n'aura finalement duré que sept jours.

Il conclut qu'en situation extrême chaque personne peut rapidement se transformer : les uns étaient devenus les victimes soumises et les autres les bourreaux cruels qui infligeaient le mal...

■ Troisième partie : le décrochage du sens moral

Après coup, chacun put dire que les dérapages d'Abu Ghraib étaient prévisibles. Mais personnes n'a pu le dire avant. Il convient d'être inquiet de cette évidence : nul ne peut dire que cela ne se reproduira plus. Il est même certain que cela se reproduira, autrement, ailleurs. La bonne question est : saura-t-on le repérer assez vite ?

Cela passe par deux étapes : au préalable se convaincre de cet aspect voilé et effrayant de la nature de l'homme et ensuite identifier les conditions qui favorisent le développement de ces exactions.

■ La révolution freudienne

On a dit que trois hommes avaient, dans l'histoire, réduit les prétentions égocentriques et narcissiques des êtres humains. Galilée a proclamé que la terre tournait autour du soleil. Darwin a établi que l'homme descendait du singe. Freud a postulé que l'enfant était un pervers polymorphe, animé entre autre par des pulsions sadiques.

Dans son développement psychologique, l'enfant fait précoce-
ment l'expérience du mal. Cela se produit au moment de
l'apparition des premières dents et la découverte du phéno-
mène de morsure. Il peut faire mal quand il mord et il peut
aussi avoir mal lorsqu'il est mordu. Dans ses premiers espaces
de socialisation, en famille puis à l'école, il apprend à connaître
sa violence et celle des autres. Lorsque son développement se
déroule normalement, par son éducation et ses expériences, il
apprend à maîtriser ses pulsions agressives. Mais celles-ci ne
disparaissent pas pour autant et il faut finalement peu de chose
pour qu'elles réapparaissent. Les experts ont établi que Graner
n'avait rien d'un malade mental. Tout au plus était-il plus
violent que les autres, ou avait-il un rapport au mal moins
maîtrisé. Explicitement désigné pour « amollir » les détenus,
il a été dépassé par ses pulsions sadiques et il ne s'en est pas
rendu compte. Et aucun de ceux qui étaient avec lui dans le
même environnement ne s'en est rendu compte ; c'est de l'ex-
terior que le signal d'alarme a été tiré.

Dans des conditions définies, un système social peut forcer
une personne « bonne » à commettre les actes les plus cruels.
Penser à soi en se disant qu'on est à l'abri de tels dérapages est
une grave erreur. Finalement, parmi les personnes qui font
chuter nos illusions narcissiques, après Galilée, Darwin et
Freud, on peut ajouter Milgram et Zimbardo.

■ Les conditions favorisantes

Les facteurs d'environnement qui favorisent le décrochage
du sens moral sont multiples. Il n'existe pas d'inventaire fini
dans ce domaine. Chaque drame humain en apporte de
nouveaux. Voici ceux qui apparaissent à l'analyse de la situa-
tion à Abu Ghraib.

La perte des repères identifiant chaque individu

Dans la prison, il n'y a plus d'individus nommés et identifiés. Les noms et les fonctions de chacun ont été effacés. Pour les gardiens, les détenus n'ont plus de nom et sont désignés par des numéros. Ils doivent répondre à l'appel de leur numéro et se nommer par celui-ci. Leur fonction au sein de leur famille et de leur groupe social a été abolie. Ils sont détenus, prisonniers, voués à l'attente, à l'inaction et à l'interrogation. Pour

certains, cette perte de l'identité a été renforcée par l'emploi de surnoms comiques et dégradants.

Pour les détenus, les gardiens non plus n'ont pas de nom. Leur bande patronymique a été masquée avec un adhésif noir, pour qu'ils ne soient pas identifiables et éviter les risques de représailles. Leur rôle social aussi a été temporairement effacé : quels que soient leur métier et leur emploi dans la vie civile antérieure, pendant leur année de réserviste leur identité est escamotée derrière une fonction standardisée de policier militaire et un uniforme identique.

Lorsqu'une personne pense qu'elle ne sera pas identifiée, sa tendance à la transgression est renforcée. Laquelle d'entre elles pouvait penser que ses proches verraient un jour des images de ce qu'ils étaient là-bas et de ce qu'ils faisaient ? S'ils avaient pu à un moment ou à un autre se représenter que quelqu'un d'extérieur pouvait les voir, ils se seraient conduits autrement. C'est un peu le principe du carnaval où le port du masque permet toutes les licences. Celui qui pour un temps n'a pas à répondre de son identité perd le contact avec ses repères éthiques. Il y a un rapport étroit entre l'identité d'une personne et son comportement moral. Chacun se comporte comme il se reconnaît vis-à-vis des autres : qu'il masque son nom et ses pulsions se déchaînent.

La déshumanisation de la victime

C'est plus que l'identité qui est enlevée au prisonnier. Il perd aussi son humanité. Il est avili, nu comme un animal, voué à l'obéissance ou au châtiment. Sa raison d'être est de produire du renseignement comme d'autres produisent du lait ou de la laine. Son régime de vie est très dégradé. Il vit dans des conditions d'hygiène déplorables.

Il existe un mouvement psychologique commun appelé « l'identification à la victime ». D'une manière générale cela veut dire que celui qui apprend un malheur survenant à autrui essaye de se représenter comment il serait s'il se trouvait dans la même situation. À Abu Ghraib, les policiers militaires ont probablement eu ce premier mouvement d'identification à la victime, puis ça leur est devenu intolérable car cela a généré en eux un fort sentiment inconscient de culpabilité, de menace et d'angoisse. La seule solution devant cette contrainte psychique

a été de ne plus considérer les détenus comme des personnes mais comme des choses. Déchus de leur humanité, les prisonniers sont tombés dans le registre des objets. Ils peuvent être traités et comptés comme tels, ce qu'ils vivent n'est plus éprouvé par leurs gardiens. Ils peuvent les traiter de façon très dégradée sans que le sens moral ne soit heurté.

Il faut ajouter que la situation logistique les a contraints à exercer sur leurs prisonniers une maltraitance en matière de santé et de sécurité ; à savoir devoir vivre dans la promiscuité et sans hygiène, l'exposition aux intempéries, la non-protection contre les dangers extérieurs, une alimentation malsaine, etc. Dès lors, confrontés tous les jours à leurs propres interrogations éthiques devant ces maltraitances de base et le spectacle des détenus qui mourraient sans soins, les policiers militaires ont eu à éteindre en eux les questions morales que cette situation faisait surgir.

La justification des représailles

Au moment des faits, l'affaire « Jessica Lynch » avait été à son paroxysme médiatique. Aux premières heures de l'invasion de l'Irak cette jeune soldate avait été faite prisonnière par les forces irakiennes. Son convoi s'était engagé sur une mauvaise route pour finir dans un camp militaire ennemi. Après un court échange de coups de feu, elle avait été faite prisonnière puis emmenée dans un hôpital irakien pour des soins. Se conformant aux Conventions de Genève, le chirurgien qui l'avait opérée de sa fracture de jambe était lui-même entré en communication avec les autorités américaines pour les informer de la situation et proposer un rapatriement. Les militaires américains avaient alors monté une opération factice de sauvetage commando par hélicoptère. Les commandos avaient tiré avec des balles à blanc. Cela a été filmé et immédiatement diffusé dans les médias. Les journalistes dupés ont décrit Jessica Lynch comme une héroïne qui s'était battue avec courage jusqu'à l'épuisement de ses munitions. La rumeur courait qu'elle avait été violentée... Tout cela a été par la suite démenti par l'intéressée elle-même une fois qu'elle fut rendue à la vie civile. Mais entre-temps, sur le terrain, les policiers militaires ont pu penser qu'ils avaient, selon la loi du talion, une justice à rendre...

La falsification du rapport à la vérité

Ces faux-semblants ont été répétés. Un exemple qui a été largement reproduit et commenté dans les médias est celui de la mort d'un détenu irakien. Les militaires américains du renseignement ont battu à mort ce détenu, puis ont demandé à un auxiliaire sanitaire de poser une perfusion sur le cadavre pour faire croire que son décès était survenu suite à une cause médicale et malgré la réanimation mise en œuvre.

La falsification du rapport à la vérité est une dimension hautement favorisante du décrochage du sens moral. Fausses preuves de l'existence des armes de destruction massive, fausse affaire Jessica Lynch, faux soins, faux certificats, faux comptes rendus... Ces falsifications entraînent inévitablement une perte de la norme, un effacement des repères moraux qui donnent un cadre éthique aux comportements humains.

Même les mots ont été travestis. Il y a eu un usage systématisé des euphémismes. Par exemple formuler qu'un détenu avait été « préparé » signifiait qu'il avait été soumis à diverses cruautés avant la séance d'interrogatoire. En 2002, le conseiller pour la Justice avait rédigé un mémoire à l'intention du président américain dans lequel il définissait la limite conceptuelle de la torture : « ne peut être désigné comme torture qu'un acte causant une douleur équivalente à la perte définitive d'une fonction corporelle ou équivalente à celle d'une amputation³ ». Le mot « torture » n'a jamais été employé dans le procès des policiers militaires d'Abu Ghraib, uniquement celui de mauvais traitements⁴. En matière de dérapage éthique, la pratique des euphémismes peut constituer le premier signe du décrochage du sens moral.

L'anomie et l'impunité

L'anomie est, selon le *Larousse*, l'état de désorganisation, de destructuration d'un groupe, d'une société, dû à la disparition partielle ou totale des normes et des valeurs communes à ses membres. Au moment des faits, aucun policier militaire ne pouvait s'imaginer devoir un jour rendre compte de ses comportements. Ils étaient dans un autre monde, hors norme, hors cadre, sans loi. Dans les éléments qui ont causé cet état d'anomie, on peut repérer l'absence de connaissance des Conventions de Genève, l'absence de préparation des mili-

^{3.} Alberto R. Gonzales : « Standards of Conduct for Interrogation » under 18 U.S.C. §§ 2340-2340A.
U.S. Department of Justice Office of Legal Counsel Memorandum 1^{er} août 2002.

^{4.} Abuse.

taires aux tâches qu'ils ont eu à accomplir dans la prison, ainsi que l'absence d'une instance permanente de surveillance et de contrôle de proximité.

Un huis clos sous pression

Dans cette affaire il y a aussi le huis clos et le stress. La menace était dehors comme dedans. Les policiers militaires étaient eux aussi, d'une certaine manière, enfermés dans le système carcéral d'Abu Ghraib, sans pouvoir mentalement en sortir.

Fort probablement, s'ils avaient pu sortir, rencontrer d'autres personnes, échanger avec ceux de l'extérieur des conversations banales comme on peut en avoir régulièrement sur soi et sur sa vie, ils auraient pu réaliser l'horreur de la situation dans laquelle ils avaient progressivement glissé.

Un fonctionnement groupal archaïque

La bande des policiers militaires à Abu Ghraib n'était plus régie par les règles de fonctionnement classique de la vie militaire : ordre, discipline, frugalité et dévouement. En l'absence de la supervision d'un chef, le fonctionnement du groupe avait régressé au niveau de la meute. Ils étaient soumis à l'influence d'un chef de bande. Deux femmes présentes sur le site ont été ses maîtresses ; cela illustre bien cette dégradation de l'organisation du groupe, tombé sous la seule influence d'un personnage masculin dominant. On sait aussi que dans ce type d'organisation sociale dégradée, pour asseoir son pouvoir et son emprise sur les autres membres de la communauté, le dominant est poussé à faire régulièrement la démonstration de sa puissance.

L'ensemble de ces facteurs a donné, à ce moment et dans ce lieu, cette configuration sociale bien particulière que l'on peut appeler « le pousse à la cruauté » qui peut transformer une personne banale en un instrument du mal que rien ne régule.

■ Ne pas rester sur un angélisme de principe et préparer ses personnels

Pour être averti du risque de décrochage du sens moral, il faut d'abord être soi-même convaincu de la dynamique du mal pour ensuite en convaincre les autres. La bonne mesure serait de faire une leçon sur ce qui s'est passé à Abu Ghraib et intro-

duire cette leçon dans les enseignements proposés aux jeunes cadres des armées.

Il faudra vaincre des réticences pour parvenir à cela. Galilée, Darwin et Freud eurent à se défendre contre les violentes attaques dirigées contre eux après qu'ils eurent fait leurs observations. Mais on peut être sûr d'une chose : rester sur un angélisme de principe et penser que nous-mêmes et nos personnels sommes à l'abri de commettre des comportements cruels est probablement le premier facteur de fond propice à la reproduction des dérapages éthiques.

Inscrire dans les programmes de formation un débat sur le décrochage du sens moral

On peut insérer dans le cursus de formation des futurs cadres des armées, officiers et sous-officiers, un cours et un débat sur ce thème. Ce cours pourrait reprendre la construction de cet exposé : montrer Abu Ghraib au fil des jours sans commentaire, revenir aux deux expériences de psychologie expérimentale de Milgram et de Zimbardo, analyser les facteurs de décrochage du sens moral puis ouvrir un débat sur les actions de commandement susceptibles de prévenir ce type de dérapage.

Cela peut aussi se faire à partir de témoignages individuels. Les incidents militaires de l'armée française les plus médiatisés ne sont pas forcément ceux qui sont le plus propices à un tel enseignement. Il existe différents documents vidéo faciles à se procurer ; un des plus riche sur ce thème est le documentaire de Patrick Rotman intitulé *L'Ennemi intime* construit sur les témoignages d'anciens combattants de la guerre d'Algérie où chacun, quarante ans après, reconstruit le cheminement qui l'a amené à commettre des actes cruels⁵.

Une vigilance soutenue sur le terrain

Comment anticiper les situations exposant au risque de décrochage du sens moral. Si l'on se réfère aux incidents observés ces dernières années au sein des forces appartenant à l'otan, on peut construire une liste des paramètres caractérisant les situations à risque pour un groupe militaire : l'isolement prolongé, le confinement, l'éloignement hiérarchique, la contrainte à gérer seuls l'environnement de personnes civiles

5. *L'Ennemi intime*. Documentaire sur France 3 diffusé en 2002 et en 2007 et publié dans la collection Points-Poche Histoire en 2007.

démunies et dépendantes, le défaut de moyens logistiques pour gérer des réfugiés ou des détenus, la difficulté à distinguer la menace au sein de ces personnes civiles...

Ne pas laisser sur une longue durée les militaires exposés et agir sur l'encadrement

Une mesure efficace serait de faire tourner les effectifs sur des périodes brèves et renouvelées afin d'éviter les phénomènes de glissement éthique.

Une autre serait aussi de mixer les unités ressources afin d'éviter les effets de bande et multiplier la circulation de personnes susceptibles de tirer le signal d'alarme.

Peut-être aussi faut-il augmenter le nombre des personnels d'encadrement, c'est-à-dire augmenter la pression hiérarchique sur les personnels dédiés à la gestion des détenus.

Faire fonctionner les instances de contrôle, militaires et internationales

C'est une mesure beaucoup plus difficile à établir. Chaque guerre a amené la Croix-Rouge internationale à définir de nouveaux standards pour répondre aux failles des textes passés et les nouvelles Conventions ressemblent parfois à une bonne conscience après coup.

Il ne faut pas penser que le droit international suffit : il faut aussi des instances neutres, puissantes et actives pour le faire respecter. On sait que dans l'affaire d'Abu Ghraib les rapports de la Croix-Rouge ont été précis sur les dérapages dans les prisons irakiennes trois mois au moins avant la survenue du scandale. Il faut savoir multiplier le recours aux indicateurs des dérapages éthiques et faire circuler au plus haut niveau les rapports de la Croix-Rouge ou ceux d'Amnesty International.

On peut imaginer aussi des instances de contrôle militaires indépendantes des forces déployées sur le terrain. Le contexte moderne des missions internationales, des opérations de police et des actions auprès de populations civiles mêlées aux actions de combat est favorable à ces perspectives. Des pays d'Europe du Nord comme les Pays-Bas ont déjà beaucoup travaillé sur ce sujet et il est prévu très prochainement la création d'un groupe de travail otan dédié à ces questions.

Au-delà des effets de discours et des bonnes intentions c'est dans la réflexion commune et une mise au travail de chacun que peuvent s'élaborer des avancées sur ce problème. Soyons convaincus qu'aussitôt que notre attention se relâchera les dérapages éthiques se développeront, c'est un point irréductible de la nature humaine. ↴

■ SYNTHESE PATRICK CLERVOY

Chaque homme a en lui autant de potentiel de fraternité que de haine. Pris dans les conditions extrêmes de son engagement, un soldat peut montrer de lui le meilleur comme le pire. Par l'ampleur de son retentissement médiatique, le scandale d'Abu Ghraib a paru constituer une surprise tant la communauté militaire américaine fut choquée, mais les conduites observées étaient hautement prédictibles. Voilés ou révélés, ces dérapages ont existé en bien d'autres temps et d'autres lieux.

Il est étonnant que dans leur planification des opérations en Irak, les spécialistes américains n'aient pas retenu les brillantes démonstrations de psychologie expérimentale faites dans leurs universités dans les années 1960 et qui montrent qu'un homme normal placé dans des conditions particulières peut avoir des comportements cruels par extinction de son jugement moral.

Les faits sont incontestables : l'éthique peut faire défaut chez un soldat, quelles que soient ses qualités. Les militaires impliqués dans le scandale d'Abu Ghraib étaient des personnes normales. Il se trouvait au milieu d'eux des personnes au comportement moral jusque-là remarquable, mais la situation dans laquelle ils ont été placés les a invinciblement conduits à ce qu'ils ont fait. Ce n'est qu'après coup que l'aspect choquant de leur conduite leur est apparu.

La seule vraie prévention de ce phénomène relève du commandement par une action d'information et de surveillance. Plusieurs pays de l'OTAN ont inclus dans leurs académies militaires un enseignement sur les situations dans lesquelles peut se produire ce problème désigné aujourd'hui sous le terme anglais de moral disengagement et dont la traduction française adéquate serait le « décrochage du sens moral ». ■

Traduit en allemand et en anglais.



PATRICK CLERVOY

DIE MORALISCHE ABLÖSUNG

Deutsche Übersetzung

"Ich suche diesen entscheidenden Teil der Seele,
in dem sich das Böse und die Brüderlichkeit gegenüber stehen"

André Malraux, *Lazare*

IM AMERIKANISCHEN UNABHÄNGIGKEITSKRIEG EMPÖRTEN SICH HÖHERE STABSOFFIZIERE BEI GEORGE WASHINGTON ÜBER DIE GRAUSAME BEHANDLUNG UND SCHNELLEN VERURTEILUNGEN DENEN IHRE SOLDATEN ALS KRIEGSGEFANGENE DER ENGLISCHEN STREITKRÄFTE AUSGESETZT WAREN. SIE FRAGTEN IHN, WIE SIE IHRERSEITS DIE BRITISCHEN KRIEGSGEFANGENEN ZU BEHANDELN HÄTTEN. GEORGE WASHINGTON'S ANTWERFT IST HEUTE ALLEN AMERIKANISCHEN SCHÜLERN BEKANNT: „BEHANDELT SIE MIT RESPEKT UND WÜRDE, DENN UM EBEN DIESE WERTE KÄMPFEN WIR. WENN WIR SIE NICHT DANACH BEHANDELTN, SO VERLÖREN WIR DIE MORALISCHEN WERTE UNSERES KAMPFES“.

ACHTUNG:

Die im Abu Ghuraib-Gefängnis vorgefallenen Ereignisse wurden für diese Arbeit ausgewählt, da sie einer vollständigen Untersuchung durch die amerikanischen Militärbehörden unterzogen wurden und da die Zeugenaussagen, die während dieser Untersuchung gesammelt worden waren durch die amerikanischen Medien reichlich verbreitet wurden. Sie können also als Grundlage einer psychologischen Analyse der Phänomene der moralischen Ablösung dienen. Die schnelle Reaktion und transparente Handhabung der Vorfälle gereicht den USA zur Ehre. Es ist offenbar, dass diese Art von Geschehnissen einer Nation nicht mehr als einer anderen zugewiesen werden kann, genauso wenig wie einer bestimmten Kultur; die Konfliktforschung und die Geschichte der Menschheit zeigen leider auf, dass sich solche Vorfälle zu jeder Epoche ereignet haben.



Was ist in Abu-Ghuraib geschehen?

Ein geopolitischer und strategischer Zusammenhang

Im September 2003 beendeten die amerikanischen Soldaten die Eroberungsphase des Irak. Ihre technische Überlegen-

heit hatte ihnen einen schnellen Erfolg ermöglicht. Es galt, so schnell wie möglich von den Auswirkungen ihres Sieges einen Nutzen zu ziehen. Sie befanden sich damals im Glauben, im Land würden Massenvernichtungswaffen gelagert. Ihre Mission bestand demnach darin, diese so schnell wie möglich zu finden und die mutmaßlichen Netzwerke zu zerschlagen, die dem internationalen Terrorismus Unterstützung zubrachten.

Der Zeitpunkt war ideal zur Informationsbeschaffung. Die amerikanische Armee nahm jeden Tag eine Vielzahl an Zivilisten fest, nicht nur Milizsoldaten, sondern auch alle diejenigen, die den Amerikanern die Zusammenarbeit verweigerten. Sie wurden als „Aufständische“ bezeichnet und in irakischen Gefängnissen in Haft genommen.

■ Das Gefängnis und seine Insassen

Der am Stadtrand von Bagdad gelegene Gefängnikomplex von Abu Ghuraib umfasst mehrere Gebäude. Schon bevor es die Amerikaner übernahmen besaß dieses Gefängnis einen schlechten Ruf. Saddam Hussein hatte darin politische Gegner einsperren, foltern und manchmal sogar verschwinden lassen.

Ende 2003 beherbergte dieses Zentrum zwei Arten von Gefangenen:

- ◀ Gemeine Gefangene, die mehrheitlich für verschiedenste Verbrechen verurteilt worden waren: Diebstahl, Vergewaltigung, Mord. Diese Personen saßen Strafen ab, die von den rechtmäßigen Gerichten des Baath-Regimes verhängt wurden. Sie befanden sich bereits vor Ankunft der Amerikaner im Gefängnis. Sie haben sich an die Gewalt in ihrer Umgebung angepasst. Ein Stück Eisen, einen Stein oder einen Stock konnten sie in eine Waffe verwandeln. Sie waren daher besonders gefährlich.
- ◀ Die Aufständischen waren Männer unterschiedlichsten Alters und sozialer Herkunft, zum Teil willkürlich ihren Häusern und Familien entrissen, lediglich auf den Verdacht hin, sie könnten im Krieg gegen den Terrorismus nützliche Informationen besitzen. Die auf den Medienskandal hin ausgeführten Untersuchungen ergaben, dass bei lediglich 10% dieser Aufständischen eine Inhaftierung gerechtfertigt war.

█ Die für das Lager zuständigen Soldaten

Die Überwachung der Haftanstalten wurde einem Militärpolizeibataillon übertragen. An dessen Spitze stand eine Generalin, die erste amerikanische Generalin überhaupt, die die Kommandogewalt bei einem derartigen Einsatz besaß. Diese Soldaten waren Reservisten. Sie hatten mehrheitlich keine Erfahrung in der Führung eines Gefängnisses, hinzu kommt, dass sie die Genfer Konventionen nicht kannten. Laut Verteidigungsdepartement erlaubte jedoch die Bezeichnung „Aufständige“ ohnehin, diese dem internationalen Recht zu entziehen. Sind die Regeln, die den Status und die Rechte der Gefangenen bestimmen nicht genau definiert, so fallen die Anordnungen, die den dafür zuständigen Soldaten gegeben werden, genauso ungenau aus. Ihre Aufgabe war es, die Gebäude und Personen gegen äußere Gefahren – Milizangriffe – und gegen innere Gefahren – Aufstände und Ausbruchsversüche – zu schützen.

Zur Informationsbeschaffung waren sie weder ausgebildet noch zuständig. Diese fiel in den Zuständigkeitsbereich der CIA und deren spezialisierten Soldaten und Zivilisten. Ihr Kommen und Gehen im Gefängnis diente der Befragung der Inhaftierten. Die Militärpolizei half ihnen nur bei der Begleitung der Aufständischen zu den Befragungszimmern und anschließend zurück in ihre Zellen. Die Militärpolizei erhielt jedoch von den Aufklärungsspezialisten die Anweisung, die Gefangenen „gefügiger“ zu machen, d.h., zur Befragungsvorbereitung ihren moralischen Widerstand zu schwächen. Eine Notiz des Verteidigungsdepartements verdeutlichte, worin diese Vorbereitung bestehen konnten: Nahrungsmittel-, und Schlafentzug, ständige Lichtaussetzung, permanente Lärmbelastung. So wird allenfalls eine Art und Weise beschrieben, aber auf keinen Fall eine Maßnahme. Es oblag also jedem einzelnen das zu tun, was für ihn im Bereich des Normalen lag. Darin bestand der Fehler: zu denken, dass sich jeder auf seinen ethischen Urteilsvermögen beziehen könne.

█ Schwierigkeiten des alltäglichen Lebens

Schnell befanden sich die Mitglieder der Militärpolizei in Schwierigkeiten. Tag für Tag häuften sich mehr Gefangene im Lager, so dass sie in notdürftig im Inneren des Lagers errich-

teten Lagerplätzen unterkommen mussten. So konnten sie sich mehrere Wochen dort aufzuhalten, ohne den Grund ihrer Verhaftung zu erfahren. Ein Rechtssystem wurde nicht erstellt. Die Soldaten konnten nicht anders, als sie schlecht zu empfangen: Hygienemangel, schlechte Ernährung, Ungeziefer und vor allem Ratten. Das medizinische Hilfesystem war lächerlich. Die Konsultation und Betreuung fanden zu festgesetzter Zeit statt, und wurden mit Hilfe eines Übersetzers unter dem Schutz einer Wache ausschließlich durch die Gitterstäbe ausgeführt, und nicht anders.

Viele Gefangene starben durch unangemessene Behandlung. Dies war jedoch nicht nur krankheitsbedingt. Fast jeden Abend wurde das Lager mit Granaten beworfen, was zu Toten und Verletzten sowohl unter den Gefangenen als auch den amerikanischen Soldaten führte. Zu diesen Angriffen von außen kam eine innere Bedrohung hinzu, durch die Gewalttätigkeit der Insassen: Steinwürfe, Rebellion, Aufsässigkeit, Schreie, Gespunkte, Beschimpfungen... ohne Ende. Für die Soldaten war der Stress allgegenwärtig.

■ Der „*Grausamkeitstrieb*“

Die Aufklärungsdienste mussten schnell Resultate vorweisen: Politiker forderten, dass die Beweise für Massenvernichtungswaffen so schnell wie möglich geliefert werden. Sie lehnten sich an die Verhörtechnik im Lager von Guantanamo an, die sich bei den in Afghanistan inhaftierten Gefangenen bewährt hatten. Sie ordneten die Mitglieder der Militärpolizei an, Abu-Ghraib zu „*Gitmoisieren*“¹. Sie wurden angehalten, wirkungsvollere Methoden anzuwenden, um die moralische Widerstandskraft der Aufständischen zu schwächen. Darunter Methoden, die ihren Stolz angriffen: Blöße, Schmutz, sexuelle Erniedrigung... und solche, die ihren Willen durch dauerhafte Stressbelastung brachen: Isolierung im Dunkeln, Vermummung, stundenlanges Aufhängen an Handschellen, Angst vor Hunden, Androhungen von Vergewaltigung...

Die Hölle befand sich jedoch im ersten Stock des Verhörblocks. Während 40 Nächten, jeweils von 16 Uhr bis 4 Uhr, waren die Gefangenen den perversen Phantasien von Sergeant Graner ausgesetzt. Wenn die Aufklärungssoldaten ihren Tag beendet hatten und die Häftlinge ihren Gefängniswächtern

1. *Gitmo* ist der Spitzname von Guantanamo, ausgehend vom Akronym GTMO.

überlassen, ließ sich der Sergeant von seiner Grausamkeit antreiben und riss alle um ihn herum mit. Er inszenierte Pyramiden nackter Männer, und Haltungen, die zwischen den Gefangenen Sodomie oder Fellatio vortäuschten. Er schoss Dutzende von Fotos. Er ließ andere Soldaten posieren, unter anderem Soldatin England, seine Geliebte. Sie ließ sich mit Zigarette im Mund und einem nackten Mann an der Leine ablichten.

Die kleine Gruppe Soldaten drängte sich um Sergeant Graner, der in wenigen Tagen zu ihrem Anführer wurde. Die begangenen Akte zeugen von geistiger Rückbildung. Die Erniedrigungen betrafen Sex, Urin, und Kot. Sergeant Graner fotografierte blutbedeckte Gefangene, die mit Exkrementen bedeckt waren. Er schlug sie auch: regelmässig wurden Faustschläge, Fußtritte, und Stockschläge ausgeteilt.

Im Herbst war die kleine, isolierte, eigenständige Gruppe an einem Punkt angelangt, gab es kein zurück mehr gab. Die Häftlinge konnten dem Trieb genausowenig ein Ende setzen wie die Soldaten. Je mehr die Gefangenen ihre Peiniger darum anflehten, ihnen das Leben zu nehmen, umso mehr fühlten sich diese in ihrer Vorgehensweise bestärkt. Die Soldaten wiederum verstrickten sich in gegenseitiger Imitierung, und genossen es, wenn ein anderer neue sadistische Taten erfand oder ihre eigenen nachahmte. Sie sahen ihre eigene Abscheulichkeit nicht.

■ Das Aus

Den Gräueltaten wurde erst durch ein Eingreifen von außen ein Ende gesetzt. Ein neuer Soldat, der Abu-Ghuraib zugewiesen wurde, stieß auf die Militärpolizeigruppe. Er ist schockiert, wagt es jedoch aus Angst, die Gewalt seiner Mitsoldaten gegen sich zu wenden nicht, sogleich zu reagieren. Er fertigt heimlich eine Kopie von Graners Foto-CD an, lässt sie in ein anonymes Couvert gleiten und lässt dieses zu nächtlicher Zeit einem zuständigen Offizier zukommen.

Schnell wird eine interne Untersuchung gestartet. Einige Wochen später werden die Fotografien in den Medien veröffentlicht und der Skandal bricht aus. Die amerikanische Armee und Bevölkerung fühlen sich beschämmt. Sie reagieren schlagfertig indem sie die Untersuchung und die Strafverkündigungen schnell und effizient ausführen. In weniger als einem Jahr war

alles zu Ende. Über zwanzig Soldaten wurden zu den ihren Verbrechen und ihrer Verantwortung entsprechenden Strafen verurteilt. Graner wurde mit zehn Jahren Freiheitsentzug das schwerste Urteil ausgesprochen. Die höchststrangige Offizierin, die Generalin, die das Kommando des Militärpolizeibataillons inne hatte, wurde zur Oberstin degradiert und in den militärischen Ruhestand versetzt.

Doch abseits des Prozesses, der die Schuldigen und ihre Bestrafung bestimmte, wollten die Leute verstehen. Wie konnte so etwas geschehen? Wie konnten sich diese jungen Amerikaner, die den erzieherischen Normen ihres Landes entsprechend mit Grundwerten wie „Freiheit“ und „Respekt des anderen“ erzogen wurden, so verhalten?

Bereits in den 60er Jahren zeigten zwei amerikanische Psychologiprofessoren Ansätze einer Antwort auf.

Zwei Lektionen aus der Experimentalpsychologie

„Ich würde gerne mehr über das Böse erfahren“²

Mitte der 60er Jahre interessierten sich die Psychologen insbesondere für das Konzept der „Banalität des Bösen“. Dieser Begriff wurde von Hannah Arendt entwickelt, nachdem sie dem Prozess des Nazi-Verbrechers Eichmann beigewohnt hatte. Eichmann war wesentlich für die Vernichtung der jüdischen Bevölkerung Europas mitverantwortlich. Arendt stellte fest, dass dieser Mann nicht dem erwarteten Monster entsprach. Sie traf auf eine durchschnittliche Person, mittelmäßig intelligent, die ihr Vernichtungsunterfangen ohne Hass ausgeführt hatte, sondern lediglich mit der Beflissenheit einer Person, die die auftraggebenden Instanzen zufrieden stellen wollte. Eichmann war letzten Endes nur ein ernsthafter und fleißiger Beamter, der sich auf seine Arbeit konzentrierte, nie Grundsatzfragen nachgegangen war, und nie auch nur die geringsten ethischen Bedenken am Endziel des von ihm umgesetzten Systems hegte. Er war bloß ein Glied in einer Kette, ein einfaches Element einer komplexen Mechanik. Er war nicht die Verkörperung des Bösen, man konnte die Grausamkeit der Ermordung von Millionen von Menschen nicht auf ihn reduzieren. Das Böse befand sich in der Struktur selbst des Systems, dem er eifrig und untergeben gedient hatte.

2. Hannah Arendt, Briefwechsel mit Karl Jaspers.

■ Folterknecht auf Anweisung

Stanley Milgram studierte den Gehorsam gegenüber Autoritäten. Er veröffentlichte eine kleine Annonce im Lokalblatt: „Suche Freiwillige für psychologisches Experiment“. Der Anzeigentext erläutert, dass das Experiment ca. 3 Stunden dauerte und der Freiwillige am Ende eine kleine Entschädigung erhalte.

Im Vornherein stand fest, dass dem Freiwilligen eine Falle gestellt wurde. Milgram ließ sie glauben, dass sie zu zweit getestet würden: ein Testleiter und eine Testperson. Durch eine gefälschte Auslosung wurde die Rolle des Testleiters immer dem Freiwilligen zugeteilt. Die vermeintliche Testperson war ein Schauspieler, der zum Team des Psychologielabors gehörte.

Ein Wissenschaftler in weißem Hemd erklärte dem Freiwilligen, es ginge darum herauszufinden, ob das Gedächtnis einer Testperson verbessert werden könnte, wenn sich diese der Tatsache bewusst sei, dass sie bei jedem Fehler bestraft würde. Der Freiwillige musste also eine Wortassoziation vorlesen, die die vermeintliche Testperson zu lernen vorgab. Der Freiwillige befragte anschließend die vermeintliche Testperson und musste ihr Stromschläge zunehmender Stärke verabreichen, wenn sie sich irrte. Vor ihm hatte er eine Anordnung aus mehreren Reglern, die er einen nach dem anderen bewegte. Sie waren durch Angaben in „leichte Stromstöße“ bis „starke Stromstöße“ eingestuft. Das letzte Drittel der Regler war rot gekennzeichnet mit der Aufschrift „Achtung – lebensgefährlich“. Der Freiwillige war also davon überzeugt, tatsächlich Stromstöße auszuteilen, die Anordnung war jedoch eine Attrappe. Das richtige Versuchskaninchen war selbstverständlich der Freiwillige.

Gegenstand dieses Versuchs war die folgende Frage: wie weit kann ein Mensch einer ihm unbekannten Person, die ihm nichts getan hat, Schmerzen zufügen? Milgram wiederholte dieses Experiment mit mehreren Dutzend Freiwilligen. Er führte auch Situationsänderungen ein. Schließlich war seine Feststellung unanfechtbar. Der Gehorsam gegenüber Autoritäten kann normale Menschen zu grausamen Verhalten gegenüber seinen Mitmenschen führen. Fast zwei Drittel der Freiwilligen hatten bis zuletzt diszipliniert gehorcht, und die stärksten Stromstöße ausgeliefert, ohne sich den Anweisungen der Wissenschaftler zu widersetzen. Milgram schloss daraus, dass eine Person, die weder

besonders gut, noch besonders böse ist, ein Mensch „wie jeder andere“, in der Grausamkeit ihrer Taten sehr weit gehen kann, da sie nicht mehr in der Lage ist, diese Grausamkeit als solche zu erkennen und somit die Frage des ethischen Konflikts auf Autorität schiebt, die ihr trotz des Flehens der vermeintlichen Testperson befahl, das Experiment fortzusetzen.

Der Beweis war erbracht, dass in besonderen Umständen jeder zum Folterknecht eines anderen werden kann, ohne dass sein Sinn für Moral einen Konflikt hervorruft, zwischen dem was er tut, und den noblen Werten, an die er glaubt.

■ In jedem Menschen steckt ein Opfer oder ein Peiniger

Einge Jahre später führte ein Psychologe namens Philip Zimbardo ein neues Experiment durch. Über eine Zeitungsanzeige warb er ungefähr zwanzig freiwillige Studenten auf dem Campus der Stanford-Universität an. Er verwandelte das Untergeschoss seiner Abteilung in ein Gefängnis. Die Hälfte der Freiwilligen wurden per Los als Verurteilte bestimmt, die andere Hälfte wurde zu Wärtern gemacht. Sie wussten nicht, wann genau das Experiment beginnen sollte. Es ging darum, unter Bedingungen, die so realistisch wie möglich waren, die individuellen und kollektiven psychologischen Geschehnisse in einem Gefängnis wiederzugeben. Der Versuch sollte 15 Tage dauern. Als Zimbardo das Experiment anlaufen ließ, brachte er den örtlichen Scheriff dazu, diejenigen Freiwilligen, die als Gefangene eingeteilt wurden, mit Waffengewalt abzuführen. Sie wurden überraschend bei ihnen zuhause festgenommen. Anschließend wurden sie ins Gefängnis gebracht, wo sie geschoren, entblößt, gewaschen und entlaust und anschließend in ihre engen Zellen eingesperrt wurden.

Zimbardo ließ sich von einem ehemaligen Gefängniswärter und einem ehemaligen Insassen beraten, um eine realistische Gefängnisatmosphäre wiederzugeben. Er organisierte eine Reihe von Manövern, die den Verdacht und somit die Zwietracht unter den Gefangenen förderte. Das überaus Erstaunliche an seinem Experiment war, dass sich die Persönlichkeit der Gefangenen innerhalb von lediglich drei Tagen vollkommen degradiert hatte. Sie fügten sich den Geschehnissen vollständig, als wäre die Situation Wirklichkeit geworden. Sie zeigten die körperlichen und psychischen Anzeichen

eines erheblichen Stress. Sie akzeptierten die ihnen auferlegten Zwänge, dann den Frust und anschließend die Schikanen. Als ihnen ein Priester einen Besuch abstattete, beichteten sie alle ihre Vergehen. Sie waren davon überzeugt, sich aus dieser Situation nicht befreien zu können und fühlten sich in einer Falle. Sie verlangten und erhielten die Unterstützung eines Anwalts. Da der Priester und der Anwalt in das Experiment eingeweiht waren, befanden sich die Freiwilligen in ihrer Psyche tatsächlich in Gefangenschaft. Sie nahmen alles hin. Sie fügten sich der Willkür der Situation, in der sie sich befanden. Sie glaubten alles, was ihnen gesagt wurde. Eine der Versuchspersonen erlitt den Beginn einer ernsthaften Depression.

Zur selben Zeit waren die Wächter feindselig geworden und verdächtigten die Insassen, einen Ausbruch oder einen Aufstand zu planen. Sie spielten ebenfalls ihr eigenes Spiel. Jeden Tag verschärften sie ihr Verhalten. Am dritten Tag wandten sie systematisch körperliche Schikanen an. Von der dritten Nacht an führten sie erste Misshandlungen im Bereich sexueller Erniedrigung durch. Grausamkeit hatte sich einen Platz geschaffen und das Böse hatte sich in der Anlage breit gemacht. Zu keiner Zeit unterzog sich ein Wächter einer selbtkritischen Evaluation.

Zimbardo beobachtete all dies und zeichnete es auf. Er selbst war ebensowenig in der Lage, sich den Vorkommnissen in seinem Experiment zu widersetzen. Er war im Banne seines eigenen Spiels gefangen. Eine Studentin im dritten Studienjahr, die zur Beobachtung des Experiments vorbeischautete, zog schließlich die Notbremse. „Das ist inakzeptabel!“, wagte sie ihrem Professor zu sagen. Diese dissonante Bemerkung riss Zimbardo aus seiner moralischen Trägheit, in der er nicht mehr vernünftig denken konnte. Er begriff, dass diese Vorkommnisse nicht gegen sondern durch seinen Willen geschahen. Seine Moral „erwachte“ in ihm und er brach das Experiment unverzüglich ab. In wenigen Stunden war das ganze System, das er errichtet hatte, in seine Teile zerlegt. Es waren bloß sieben Tage vergangen.

Er schlussfolgerte, dass sich jeder Mensch in einer extremen Situation schnell verwandeln kann: die einen sind zu gefügigen Opfern und die anderen zu grausamen Peinigern geworden.

■ Die moralische Ablösung

Nachträglich konnte jeder behaupten, die Vorgänge in Abu-Ghuraib seien voraussehbar gewesen. Zuvor hatte es jedoch niemand kommen sehen. Diese Augenfälligkeit beunruhigt zu recht: Niemand kann vorhersagen, dass so etwas nie wieder geschehen wird. Es ist sogar wahrscheinlich, dass sich diese Vorgänge, in abgeänderter Form und an einem anderen Ort, wiederholen werden. Die Frage, die sich dabei stellt ist: werden wir sie schnell genug erkennen können?

Die Antwort spielt sich auf zwei Ebenen ab: im Vorfeld muss man sich dieses versteckten und erschreckenden Aspektes der menschlichen Natur bewusst sein um anschließend die Bedingungen, die die Entwicklung solcher Ausschreitungen fördern, identifizieren zu können.

■ Die Freud'sche Revolution

Es wurde gesagt, dass -historisch gesehen- drei Männer die egozentrische und narzisstischen Neigungen des Menschen verringert hatten. Galileo verkündete, dass die Erde sich um die Sonne drehe. Darwin bewies, dass der Mensch vom Affen abstammte. Freud erklärte, ein Kind sei vielgestaltig und bosaft, und würde durch sadistische Triebe angetrieben.

Während seiner psychologischen Entwicklung erlebt das Kind vorzeitig den Schmerz. Dies geschieht beim ersten Zähnen und der Entdeckung des Beißphänomens. Es kann durch Beißen Schmerz verursachen, und fühlt den Schmerz, wenn es gebissen wird. In seinen ersten Sozialisierungsräumen, in der Familie und später in der Schule, lernt das Kind seine Gewalt und die der anderen kennen. Verläuft seine Entwicklung normal, so lernt es durch seine Erziehung und seine Erfahrungen, aggressive Triebe zu kontrollieren. Diese verschwinden jedoch nicht und es bedarf schließlich wenig, damit sie wieder auftauchen. Fachpersonen haben bewiesen, dass Graner nicht geisteskrank war. Er war allerhöchstens gewalttätiger als die anderen, oder hatte seinen Bezug zum Schlechten weniger unter Kontrolle. Als man ihn ausdrücklich dazu aufforderte, die Gefangenen „weich zu kriegen“, wurde er von seinen sadistischen Trieben übermannt und war sich dessen nicht bewusst. Keiner, der mit ihm in demselben

Umfeld war, war sich dessen bewusst, die Notbremse musste von außen gezogen werden.

Unter bestimmten Bedingungen kann ein Sozialsystem einen „guten“ Menschen dazu zwingen, Taten größter Grausamkeit zu begehen. Es ist ein großer Fehler von sich zu denken, man sei vor derartigen Taten gefeit. Zu den Personen, die unsere narzisstischen Illusionen zerplatzen lassen, kann man nach Galileo, Darwin und Freud schließlich auch Milgram und Zimbardo zählen.

■ Begünstigende Bedingungen

Umweltfaktoren, die eine moralische Ablösung fördern, gibt es viele. Es existiert in diesem Bereich keine vollständige Bestandsaufnahme. Jedes menschliche Drama zeigt neue Faktoren auf. Hier eine Auflistung der Faktoren, die bei einer Situationsanalyse von Abu-Ghuraib zutage treten.

Der Verlust der Identifikationsmerkmale eines jeden Individuums

Im Gefängnis gab es keine Identifikation der Individuen, sie besaßen keine Namen. Diese und die Aufgaben eines jeden wurden ausgelöscht. Für die Wächter wurden die Insassen mit Nummern gekennzeichnet. Wurde ihre Nummer ausgerufen, mussten sie sich melden, und sich auch mit dieser ausgeben. Ihre Aufgaben innerhalb ihrer Familie und ihrer sozialen Gruppe wurden aufgehoben. Sie waren inhaftiert, Gefangene, zum Warten, zur Untätigkeit und zur Befragung bestimmt. Für einige wurde dieser Identitätsverlust mit der Anwendung komischer und erniedrigender Spitznamen noch verstärkt.

Die Wärter hatten für die Gefangenen auch keine Namen. Ihr Namensschild wurde mit schwarzem Klebeband abgedeckt, damit sie nicht identifizierbar waren, um somit das Erpressungsrisiko zu verkleinern. Auch ihre soziale Rolle wurde zeitweise ausradiert: Welchem Beruf sie auch immer in ihrem Zivilleben nachgegangen waren, so wurde ihre Identität während ihres Reservistenjahrs hinter der standardisierten Funktion eines Militärpolicisten und hinter identischen Uniformen versteckt.

Wenn eine Person das Gefühl hat, sie würde nicht identifiziert, so wird die Neigung zu Übertretungen verstärkt. Keiner

unter ihnen dachte, dass seine Angehörigen einmal Bilder davon sehen würden, was er dort war und tat. Hätten sie sich auch nur einen Moment lang vorstellen können, dass sie jemand von außen sehen konnte, hätten sie sich anders verhalten. Das Prinzip ist in etwa dasselbe wie während des Karneval, wo das Tragen einer Maske alle Übertretungen verzeiht. Wer zeitweilig nicht für seine Identität haften muss, verliert den Bezug zu seinen ethischen Werten. Es besteht eine enge Verbindung zwischen der Identität einer Person und ihrem Moralverhalten. Jeder verhält sich so, wie er sich in den Augen der anderen sieht: maskiert er seinen Namen, so wird seinen Trieben freien Lauf gelassen.

Die Entmenschlichung des Opfers

Dem Gefangenen wurde mehr als nur seine Identität weggenommen. Er verlor auch seine Menschlichkeit. Er wurde entwürdigt, nackt wie ein Tier, zum Gehorsam oder zur Bestrafung bestimmt. Seine Existenzberechtigung bestand darin, Informationen hervorzu bringen, wie andere Milch oder Wolle produzieren. Seine Lebensbedingungen waren äußerst schlecht und seine hygienische Situation unhaltbar.

In der Psychologie kennt man das Phänomen der „Identifizierung mit dem Opfer“. Allgemein gesagt versucht derjenige, der über ein Unglück informiert wird, das einem Dritten widerfahren ist, sich vorzustellen, wie er sich in der selben Situation fühlen würde. In Abu-Ghraib identifizierten sich die Militärpolizisten wahrscheinlich zu Beginn mit den Opfern. Dies wurde ihnen jedoch unerträglich, da in dem Gefühl unterbewusst auch ein Schuldgefühl, Bedrohung und Bekommtheit mitschwingt. Die einzige Lösung zu diesem psychischen Dilemma war es, die Gefangenen nicht mehr als Menschen, sondern als Dinge zu betrachten. Ihrer Menschlichkeit entledigt fielen die Gefangenen in ein sachliches Register. Sie konnten fortan als Sachen behandelt und betrachtet werden, was sie empfanden wurde von den Wärtern nicht mehr nachempfunden. Sie konnten sie in erniedrigender Weise behandeln, ohne ihren moralischen Sinn zu verletzen.

Dazu muss hinzugefügt werden, dass die logistische Situation sie dazu zwang, ihren Gefangenen eine gesundheits- und sicherheitsbezogene Misshandlung zuzufügen, genauer gesagt,

sie dazu zu zwingen ohne Hygiene, Schutz vor Wetter oder vor äußeren Gefahren und mit unzulänglicher Ernährung, usw. zusammenzuleben. Hätten die Militärpolizisten nicht die moralischen Fragen, die diese Situation aufwarf, im Keim erstickt, wären sie tagtäglich ihren eigenen ethischen Fragen ausgesetzt gewesen, angesichts dieser Misshandlungen und dem tragischen Schauspiel der ohne ärztliche Betreuung sterbenden Häftlinge.

Die Rechtfertigung der Vergeltungsmaßnahmen

Zum Zeitpunkt der Geschehnisse hatte die Angelegenheit „Jessica Lynch“ ihren medialen Höhepunkt erreicht. Zu Beginn der Invasion des Irak wurde diese junge Soldatin zur Kriegsgefangenen der irakischen Streitkräfte. Ihr Konvoi war in eine falsche Straße abgebogen, die ins feindliche Lager führte. Nach kurzem Schusswechsel wurde sie zur Kriegsgefangenen und zur Behandlung in ein irakisches Spital eingeliefert. Der Chirurg, der ihren Beinbruch operiert hatte, wandte sich gemäß Genfer Konventionen persönlich an die amerikanischen Behörden, um sie über die Situation zu informieren und eine Repatriierung vorzuschlagen. Die amerikanischen Streitkräfte inszenierten daraufhin eine Rettungsaktion per Helikopter. Das Einsatzkommando schoss mit Platzpatronen um sich. Diese Szene wurde gefilmt und sogleich in den Medien verbreitet. Die irregeföhrten Journalisten beschrieben Jessica Lynch als Heldin, die sich bis zum Ausgehen der Munition mutig geschlagen hat. Einem Gerücht nach war ihr Gewalt angetan worden... All dies wurde von der Betroffenen dementiert, als sie wieder ins Zivilleben entlassen wurde. Doch hatten die Militärpolizisten vor Ort zwischenzeitlich genügend Zeit zu glauben sie hätten „Auge um Auge, Zahn um Zahn“, Gerechtigkeit zu fordern...

Die Verfälschung des Wirklichkeitsbezugs

Diese Verstellungen wurden wiederholt. Ein oft wiedergegebenes Beispiel, dass in den Medien weit verbreitet war, betrifft den Tod eines irakischen Häftlings. Die amerikanischen Aufklärungsspezialisten haben den Gefangenen zu Tode geschlagen und danach eine medizinische Hilfskraft darum gebeten, dem Toten eine Infusion zu legen, um es so aussehen zu lassen, als

wäre sein Tod medizinischer Ursache und trotz eingeleiteter Wiederbelebungsversuche eingetreten.

Die Verfälschung des Wirklichkeitsbezugs ist der moralischen Ablösung äußerst förderlich. Falsche Beweisstücke als Nachweis der Massenvernichtungswaffen, die verfälschte Angelegenheit Jessica Lynch, vorgetäuschte Pflege, falsche Zertifikate, verfälschte Berichte... Diese Verfälschungen ziehen unweigerlich einen Normenverlust mit sich, ein Auflösen der moralischen Orientierungspunkte, die dem menschlichen Handeln einen ethischen Rahmen geben.

Sogar die Sprache wurde verzerrt. Es wurden systematisch Euphemismen verwendet. Zu sagen, ein Gefangener sei „vorbereitet“ worden, hieß beispielsweise, dass er vor einem Verhör verschiedensten Grausamkeiten ausgesetzt worden war. Ein Rechtsberater hatte 2002 für den amerikanischen Präsidenten einen Bericht verfasst, indem er die begriffsmäßigen Abgrenzungen des Folterbegriffs definierte. „Eine Handlung kann nur dann als Folter bezeichnet werden, wenn der dadurch zugefügte Schmerz dem endgültigen Verlust einer Körperfunktion entspricht oder dem Schmerz einer Amputation gleichkommt³“. Das Wort „Folter“ wurde im Prozess gegen die Militärpolizisten von Abu-Ghraib nie benutzt, ausschließlich der Begriff Misshandlung⁴. Was ethische Vergehen anbelangt, so kann der Gebrauch von Euphemismen ein erstes Anzeichen moralischer Ablösung sein.

Anomie und Straflosigkeit

Anomie bezeichnet laut dem Wörterbuch Larousse einen Zustand der Desorganisation, der Destrukturierung einer Gruppe, Gesellschaft, aufgrund eines teilweisen oder gänzlichen Verlustes der ihren Mitgliedern gemeinsamen Normen und Werte. Zum Zeitpunkt der Geschehnisse konnte sich keiner der Soldaten vorstellen, eines Tages über sein Verhalten Rechenschaft ablegen zu müssen. Sie befanden sich in einer anderen Welt, jenseits jeglicher Normen, Richtlinien und Gesetzen. Zu den Elementen, die diesen anomischen Zustand verursacht haben, kann die Unkenntnis der Genfer Konventionen, eine mangelnde Vorbereitung der Soldaten auf ihre Aufgaben im Gefängnis, wie auch das Nichtvorhandensein einer ständigen Überwachungs- und Kontrollinstanz vor Ort gezählt werden.

3. Alberto Gonzales : Standards of Conduct for Interrogation under 18 U.S.C. §§ 2340-2340A
U.S. Department of Justice Office of Legal Counsel memorandum 1. August 2002

4. Abuse.

Abschottung und Stressfaktor

In dieser Angelegenheit sind auch der Einfluss des Gefühls, abgeschottet zu sein und der Stressfaktor zu beachten. Das Innere wie auch das Äußere des Lagers war bedrohlich. Die Soldaten ihrerseits waren gewissermaßen selbst in der Gefängnisanlage von Abu Ghuraib eingeschlossen, ohne sich geistig davon entfernen zu können.

Hätten sie hinausgehen und sich mit anderen Personen austauschen und sie in banale Gespräche über Gott und die Welt verwickeln können, so wären sie sich höchstwahrscheinlich der Entsetzlichkeit der Situation bewusst geworden, in die sie sich langsam abgeglitten waren.

Ein archaischer Gruppenablauf

Die Soldatengruppe in Abu Ghuraib funktionierte nicht mehr nach den herkömmlichen Regeln, die das militärische Leben bestimmen: Ordnung, Disziplin, Einfachheit und Hingabe. Ohne die Aufsicht eines Kriegsherren hatte sich das Gruppenleben auf ein Rudelverhalten hinuntergestuft. Sie hatten sich dem Einfluss eines Bandenführers unterworfen. Zwei der anwesenden Frauen waren seine Geliebten; dies zeugt sehr deutlich von dieser Degradation der Gruppenorganisation, die unter den Einfluss eines einzigen dominanten männlichen Wesens fiel. Es ist bekannt, dass die dominante Figur in dieser Art von degraderter Sozialordnung regelmäßig seine Macht demonstrieren muss, um seine Macht und seinen Einfluss auf die anderen Mitglieder der Gemeinschaft ausüben zu können.

Alle diese Faktoren zusammen haben zu jenem bestimmten Zeitpunkt an jenem Ort eben diese spezielle soziale Konstellation ergeben, die man „Grausamkeitstrieb“ nennen kann, und die eine gewöhnliche Person in ein durch nichts reguliertes Instrument des Bösen verwandeln kann.

■ Nicht an einem prinzipiellen Idealismus festhalten und sein Personal vorbereiten

Um vor einer moralische Ablösung gefeit zu sein muss man zuerst selbst die Dynamik des Bösen verstehen, um anschließend andere davor zu warnen. Es wäre angemessen, eine Unter-

richtsstunde zu den Geschehnissen in Abu Ghuraib zu gestalten und diese in die Ausbildung der jungen Armeekader einzuflechten.

Dazu müssen Vorbehalte überkommen werden. Galileo, Darwin und Freud mussten sich gegen heftige Angriffe wehren, nachdem sie ihre Beobachtungen bekannt gegeben hatten. Doch eines ist sicher: an einem prinzipiellen Idealismus festzuhalten, und zu denken wir selbst und unser Personal sei vor dem Auftreten solcher gewalttätigen Verhaltensweisen sicher, ist wahrscheinlich der erste Grund, der das Wiederkehren solcher unethischer Geschehnisse begünstigt.

Eine Debatte zur moralischen Ablösung in das Ausbildungsprogramm aufnehmen

In das Ausbildungsprogramm der zukünftigen Armeekader, der Offiziere und Unteroffiziere lässt sich eine Debatte oder eine Unterrichtsstunde zu diesem Thema einbauen. Diese Unterrichtsstunde könnte beispielsweise folgende Struktur aufgreifen: Abu Ghuraib kommentarlos im tagtäglichen Verlauf zeigen, dann auf die beiden Versuche aus der Experimentalpsychologie von Milgram und Zimbardo zurückkommen, die Faktoren einer moralische Ablösung analysieren und anschließend eine Diskussion zu den möglichen Vorgehensweisen der Einsatzleitung, die derartige Geschehnisse verhindern könnten einleiten.

Es können dazu auch persönliche Berichte verwendet werden. Die Vorfälle der französischen Armee, die in den Medien am weitesten verbreitet wurden, eignen sich nicht unbedingt am besten für einen solchen Unterricht. Es gibt viele Videos zum Thema, die leicht zu beschaffen sind; eines der ausgiebigsten ist Patrick Rothmans Dokumentarfilm „*L'ennemi intime*“ („Der innere Feind“). Der Film beruht auf Zeugenberichten ehemaliger Kämpfer im Algerienkrieg, wobei jeder vierzig Jahre danach den Weg aufzeichnet, der ihn dazu brachte, grausame Taten zu begehen⁵.

Nachhaltige Wachsamkeit vor Ort

Wie kann man Situationen, die der moralische Ablösung förderlich sind antizipieren? Wenn man sich auf die in den vergangenen Jahren bei NATO-Truppen beobachteten Vorkommnisse bezieht, so kann man eine Liste mit Parame-

5. Der innere Feind. Dokumentarfilm, der 2002 und 2007 auf dem französischen Sender France 3 ausgestrahlt und 2007 in der Sammlung Point-Poche Histoire veröffentlicht wurde.

tern erstellen, die für eine Militäreinheit Risikosituationen kennzeichnen: verlängerte Isoliertheit, Abgeschlossenheit, Abwesenheit hierarchischer Autorität, die Notwendigkeit alleine für das Umfeld schutzbedürftiger und abhängiger Zivilpersonen verantwortlich zu sein, Mangel an logistischen Mitteln um Flüchtlinge oder Gefangene zu versorgen, die Schwierigkeit, unter dieser Zivilbevölkerung die Bedrohung auszumachen...

Die Soldaten nicht lange Zeit diesen Bedingungen aussetzen und die Betreuung verbessern

Eine wirkungsvolle Maßnahme bestünde darin, die Soldaten im Turnus über kurze Zeitspannen einzuteilen, um ein ethisches Abgleiten zu verhindern.

Eine weitere betrifft die Vermischung der Hilfstruppen, um Gruppenphänomene zu verhindern und diejenigen, die am ehesten Alarm schlagen, von Gruppe zu Gruppe zu senden.

Möglicherweise sollte auch die Anzahl der Führungskräfte erhöht werden, das heißt, den hierarchischen Druck auf die Personen zu verstärken, die sich der Gefangenенverwaltung widmen.

Militärische und internationale Kontrollinstanzen in Stand setzen

Diese Maßnahme umzusetzen ist viel komplizierter. Jeder Krieg brachte das Internationale Rote Kreuz dazu, neue Normen zu definieren, um die Lücken der vergangenen Texte zu verbessern. Die neuen Konventionen gleichen manchmal einem nachträglichen guten Gewissen.

Das internationale Recht allein ist nicht ausreichend: ebenso benötigen wir mächtige und aktive neutrale Instanzen, die dessen Anwendung durchzusetzen vermögen. Es ist bekannt, dass die Berichte des Roten Kreuz bezüglich der Geschehnisse in den irakischen Gefängnissen mindestens drei Monate vor dem Ausbruch des Skandals sehr präzise waren. Es gilt, die Anzeichen unethischer Verhaltensweisen auf verschiedene Arten zu bekämpfen und die Berichte des Roten Kreuz oder von Amnesty International bis in die höchsten Ebenen zirkulieren zu lassen.

Vorstellbar sind auch militärische Kontrollinstanzen, die von den Bodentruppen unabhängig sind. Der moderne Zusammen-

hang von internationalen Einsätzen, Polizeieinsätzen und Maßnahmen bei in Kampfgefechte geratenen Zivilpersonen, begünstigen diese Vorstellung. Nordeuropäische Länder wie z.B. Holland haben sich bereits ausgiebig mit diesem Thema befasst und eine NATO-Arbeitsgruppe soll nächstens diesen Fragen nachgehen.

Jenseits der Auswirkungen von Reden und guten Absichten, kann zu diesen Problemen nur eine gemeinsame Reflexion und die Mitarbeit eines jeden zu Fortschritten führen. Fest steht, dass sich unethische Verhaltensweisen entwickeln, sobald wir unser Augenmerk abwenden, das ist ein unveränderlicher Aspekt der menschlichen Natur. ▶



PATRICK CLERVOY

MORAL DISENGAGEMENT

English translation

"I am searching for this crucial region
of the soul where absolute evil meets fraternity"

André Malraux, *Lazare*

DURING THE US WAR OF INDEPENDENCE, GENERAL OFFICERS WERE INDIGNANT TOWARDS GEORGE WASHINGTON ABOUT THE CRUEL TREATMENT AND EXPEDITIOUS SENTENCES HANDED OUT TO SOLDIERS ON THEIR SIDE THAT FELL PRISONER TO ENGLISH FORCES. THEY ASKED HOW THEY WERE TO TREAT ENGLISH PRISONERS. GEORGE WASHINGTON'S RESPONSE WAS IN KEEPING WITH A FORMULA KNOWN TODAY IN ALL SCHOOLS IN AMERICA: "TREAT THEM WITH RESPECT AND DIGNITY, SINCE IT IS FOR THESE VALUES THAT WE ARE FIGHTING. IF WE DO NOT TREAT THEM THUS, WE WILL LOSE THE MORAL VALUES OF OUR STRUGGLE".

WARNING:

The events that took place at Abu Ghraib prison have been used here because they are at the centre of a complete investigation by US military authorities, and because the accounts obtained during this investigation have been widely broadcast in the US media, and this are of use in the psychological analysis of the phenomena of moral disengagement. It is a credit to the United States of America that it has reacted to these events so quickly and with such transparency. It is clear that this type of loss of control cannot be attributed more to one country than another or one culture more than another; war studies and the history of humanity show that unfortunately, these phenomena are not limited to a single period in time.



What went on at Abu Ghraib?

■ A geopolitical and strategic context

US forces completed their conquest of Iraq in September 2003. Their technological superiority ensured their rapid success, and they had to capitalise on the effects of their victory as soon as possi-

ble. At the time, they still thought that weapons of mass destruction were hidden in the country. Their mission, then, was to find these weapons as soon as possible and dismantle the networks that supposedly provided support to international terrorism.

This was the best time to obtain intelligence. The US army arrested large numbers of civilians each day, not only armed militia but also anyone who refused to cooperate with them. They were known as "insurgents" and held in Iraqi prisons.

■ The prison and its population

Abu Ghraib is a vast prison complex located on the outskirts of Baghdad. This prison already had a sinister reputation: Saddam Hussein locked up, tortured and sometimes eliminated political opponents there.

At the end of 2003, this centre held two types of inmates:

- ↳ common law prisoners, most of whom had been imprisoned for various crimes such as theft, rape and murder. These inmates were serving terms of imprisonment handed down by regular courts during the Baathist regime. Already in prison by the time the Americans arrived, they had become used to being surrounded by violence. They make weapons out of a tool, stone or stick, and are particularly dangerous.
- ↳ the insurgents were adult males of all ages and from all social backgrounds, some of whom no doubt were arbitrarily taken from their homes and families based on the mere suspicion of withholding information that could be useful in the war on terror. Investigations that followed the scandal in the media revealed that there was justification for the detention of just 10% of these insurgents.

■ Soldiers responsible for the camp

A military police battalion was responsible for guarding detention sites. The battalion was led by a female general officer, the first female general to be in command during an operation. These soldiers were reservists. Most of them had no experience in prison management; moreover, they were not familiar with the Geneva conventions. In any case, according to one volunteer from the Department of Defence, the label of "insurgents" meant that their treatment is not governed by international law. When rules that stipulate the status and rights of these inmates

become vague, instructions given to soldiers responsible for them also become vague. They were supposed to protect buildings and persons from dangers from outside – attacks by militias – and inside the camp – uprisings and escape attempts.

They were not trained to gather intelligence, nor was it their role: this is the role of other specialist soldiers and civilians from the cia. They come and go from the prison to interrogate the inmates. The military police did not assist them, other than to handle insurgents in the interrogation rooms and return them to their cells. However, military police received from this personnel responsible for intelligence orders to "soften up" inmates, i.e. prepare them for interrogation by reducing their morale. A note from the Defence Department explains what this preparation can entail: a particular dietary regime, sleep deprivation, permanent exposure to light and exposure to loud noise. Thus, one can define an approach, but in no way a measure. It was left to each individual to evaluate what was appropriate. It was here where the error lie: to believe that everyone could rely on their ethical judgement.

■ Constraints of ordinary life

Members of the military police very soon found themselves in difficulty. Each day more inmates were squeezed into the prison, forced to sleep under campsites set within the camp. They could remain there for several weeks without the faintest idea of the reasons for their detention. No justice system was put in place. Soldiers are forced to treat them poorly: an absence of hygiene, poor food, vermin and in particular, rats. The medical assistance system is derisory. In any event, health consultations and care are provided at fixed hours through a wire mesh, with the assistance of an interpreter and with the protection of a guard only.

A number of inmates died due to a lack of proper care. However, they die but not from illness alone: almost every evening, the camp comes under mortar attack, resulting in death and injury to the inmates and members of the US military. In addition to these attacks from the outside, inside there is the threat of violence from the inmates: stones being thrown, uprising, insubordination, screaming, spitting, injuries, etc. There is no respite, no sanctuary. The stress experienced by soldiers is ongoing and everywhere.

■ The “*progression towards cruelty*”

Intelligence services were under pressure to achieve results: politicians demanded that evidence of the existence of weapons of mass destruction be produced as soon as possible. They were inspired by the camp at Guantanamo Bay and decided to implement at Abu Ghraib the interrogation techniques that produced results on inmates from the battlefield in Afghanistan. They ordered members of the military police to “*Gitmoize*”¹ Abu Ghraib. It was recommended to them that they use the most effective methods to wear down the morale of the insurgents, those that affect their pride (nudity, filth, sexual humiliation, etc.) and those that make them crack by imposing prolonged stress: isolation in darkness, heads covered in a hood, hours spent handcuffed, fear of dogs, threats of rape, etc.

Thus, hell was on the first stage of the interrogation site. For 40 nights between 16:00 and 04:00, inmates were left to the mercy of the perverse imagination of sergeant Graner. With the intelligence officers having finished their shift and left the inmates in the hands of their jailers, the cruelty of the sergeant built up and carried those around him away with it. He staged the piling of naked men on top of each other, the crushing of inmates, postures reminiscent of sodomy and fellatio. He took photos by the dozen and had other soldiers pose for photos, including his partner, private England. She posed with a cigarette to her lips and a naked man on a chain.

The small group of soldiers with sergeant Graner became their leader in several days. The acts committed are testament to their regression. Inmates were subjected to sexual humiliation, urination and defecation. Sergeant Graner photographed bloodied inmates, covered in their own excrement. He also taped such scenes. Inmates were also systematically punched, kicked and battered with sticks.

By the time this small, isolated, autonomous group arrived, none of the protagonists could put an end to this escalation. Not the inmates who, the more they implored their torturers to end their lives the greater the satisfaction they gave them thinking they were doing their job well. No longer the soldiers, who engaged in mutual imitation and who enjoyed seeing their fellow soldiers invent new sadistic acts or repeat their own. They were blind to their own monstrosity.

1. *Gitmo* is the nickname given to Guantanamo, stemming from the acronym GTMO.

■ End of the party

It was due to a person from the outside that the cruelty would come to an end. A soldier recently posted to Abu Ghraib had just joined the group of military police. He was immediately taken aback, but dared not react straight away out of fear that his fellow soldiers would turn on him with violence. He clandestinely made a copy of the cds containing sergeant Graner's photos, put them in an anonymous envelope and, under the cover of darkness, slid them under the door of an officer in charge of criminal investigations.

An internal inquiry was quickly launched. Several weeks later, the photos were published in the media and the scandal broke. The army and the American people felt the same sense of shame. They would react with a demonstration of speed and efficiency in the inquiry and punishments meted out. In less than a year, the matter was settled: more than 20 soldiers were given sentences that varied in length according to their crimes and responsibility. The heaviest penalty was reserved for Graner: he was given 10 years' prison in a fortress. For the person who had reached the highest level, the general officer in command of the military police battalion was demoted to colonel and was officially discharged.

Apart from the trial that determined who the guilty parties were and their punishment, however, there are still questions that have not been answered. How was this possible? How could young Americans, raised according to the educational standards of their nation based on the values of respect for freedom and the dignity of others, behave in such a manner?

Part of the answers to these questions had already been provided in the 1960s by two American psychology professors.

■ Two lessons in experimental psychology

■ "I would love to know more about evil"²

In the mid-1960s, what interested psychologists was the concept of "the common occurrence of evil". This concept was developed by Hannah Arendt after she attended the trial of Nazi war criminal Eichmann, architect of the extermination of Jews

^{2.} Hannah Arendt, correspondence with Karl Jaspers.

in Europe. She found that this man was not the monster he was expected to be. Before her was an average person of average intelligence who had conducted his genocidal enterprise without hate, but only with the care and method of a person who wishes to provide satisfaction to the authority that has ordered him to perform a task. In the end, Eichmann was no more than a serious, diligent official focussed on his work who had never thought to ask himself substantive questions, never encumbered with the slightest ethical conflict in regard to the purpose of the system he had put in place. He was nothing more than a link in the chain, a mere component in a complex mechanism. He was not evil incarnate; one could not attribute the cruelty of the extermination of millions of people to him alone. The evil was in the structure of the system itself that he had served with zeal and submission.

■ Torturer on order

Stanley Milgram has studied submission to authority. He placed a small advertisement in the local newspaper: "Seeking volunteer for a psychological experiment". The advertisement states that the experiment will last around three hours, and that the volunteers will be paid a small sum for their time.

It was immediately established that the volunteer was trapped. Milgram had the volunteer believe that there were two: a tester and a testee. Using an impostor, the volunteer was automatically given the role of tester; the fake testee was an actor playing the role of a member of the psychology laboratory team.

A scientist in a white coat explains to the volunteer that the aim of the exercise is to assess whether the memory of a subject can be improved when the subject is aware that each error is followed by a punishment. The volunteer must read a word association that the fake guinea-pig must learn. The volunteer then interrogates the fake guinea-pig and administers electric shocks that increase in intensity with each error. In front of him is a table with several levers one after the other. Measures increase from "light shock" to "intense shock". The last third of levers is marked in red with the words "Danger – Risk of death". The volunteer believes that he is in fact delivering electric shocks, but this is all fiction. The real guinea-pig in this experiment is the tester.

The aim of this setting is to provide an answer to the following question: just how far will a person go to inflict suffering on a person they do not know and who has done nothing to them? Milgram duplicated this experiment using several dozen people, introducing situation variants. The end result was conclusive: submission to authority can lead normal people to engage in cruel behaviour towards others. Close to two-thirds of volunteers were to the end disciplined and obeyed orders, agreeing to administer the most intense electric shocks without opposing instructions given by the scientists. Milgram concluded that a person who is neither particularly good nor particularly evil – a person like any other can go to great lengths in the cruelty of their actions as they are no longer able to see this cruelty, moving the question of the ethical conflict within the person alongside the person who gives the order to continue the experiment despite the supplications of the false guinea-pig.

It was demonstrated that under certain conditions, any individual can become the torturer of another without their sense of morality giving rise to a conflict between what he is doing and the noble values that are true to them.

■ In every man there is a victim or torturer

Some years later, another psychologist named Philip Zimbardo set up a new experiment. With the help of an advertisement, he recruited some 20 student volunteers at the University of Stanford campus. He transformed the basement of his department to fit it out like a real prison. Using a ballot, half of the volunteers were chosen to be convicts, while the other half were made guards; they did not know when exactly the experiment would begin. The objective of the experiment was to reproduce, under the most realistic conditions possible, individual and collective psychological movements within a prison. The observation is scheduled to last fifteen days. When a decision was made to begin the experiment, he was told by the local sheriff that he would arrest volunteers acting as prisoners manu militari style. They were arrested by surprise at their homes and driven to the prison, where they were cropped, stripped, washed and deloused before being locked in their narrow cells.

Zimbardo was surrounded by a former warden and a former inmate, who advised him on how to replicate the atmosphere of a prison. He carried out a series of manoeuvres that encouraged suspicion, and thus division among the prisoners. The great surprise of this experiment was that in the space of just three days, the inmates' personalities completely collapsed. They submitted completely to the experiment, as though it were now a real-life experience. They showed signs of great physical and psychological stress. They passively accepted constraints, then frustration, then harassment. When they were visited by a priest, they confessed all of their sins. They were convinced that they would not be able to get out of that situation, in which they felt trapped with no hope of escape. They requested and received assistance from a lawyer. As the priest and the lawyer played along, the volunteers, in their minds, became real inmates. They accepted everything. They submitted to the arbitrary nature of the situation in which they had found themselves. They believed everything they were told. One volunteer experienced an episode of severe depression.

At the same time, the guards became hostile, suspecting the inmates of planning an escape or uprising. They also played their role. Each day, their behaviour became more and more severe. On the third day, they began to systematically engage in physical harassment. From the third night they engaged in their first acts of cruelty, which consisted of sexual humiliation. Cruelty had become entrenched and evil had become commonplace on the site. At no time did a guard express criticism of his actions in the least.

Zimbardo observed and recorded all of this. He himself was in no position to oppose the slips that were occurring in his department. He was taken in by the game – his own game. It was a third-year female student who observed around him this experiment and raised the alarm. "This is unacceptable!" she told her professor. This discordant comment shook Zimbardo out of the situation of moral torpor in which he had become incapable of reason. He understood that these examples of a breakdown of ethical standards were occurring despite him, but because of him. His sense of moral behaviour "awoke" and he immediately

suspended the experiment. In the space of a few hours, the system he had built up was dismantled. In the end, it only lasted seven days.

Zimbardo concluded that in extreme situations, each person can quickly transform: those who had become submissive victims and the others the cruel torturers who inflicted evil ...

■ Moral disengagement

After the event, it is easy to say that the breakdown of ethical standards at Abu Ghraib was predictable. But noone could predict the future. It is advisable to be uneasy at this evidence: there is nothing to say that it cannot happen again. Moreover, it is certain that it will be repeated somewhere else. The question to ask is: will it be spotted it in time?

This involves two stages: to be convinced of this warped aspect of human behaviour and be frightened of the nature of Man, and to identify the conditions that favour the development of these exactions.

■ The Freudian revolution

It has been said that in history, three men have reduced the egocentric and narcissistic claims of humans. Galileo proclaimed that the Earth revolved around the Sun. Darwin established that Man descended from the apes. Freud said that the children were perverse polymorphs, driven, among other factors, by sadistic impulses.

In their psychological development, children have experience of evil at an early age. This occurs when their first teeth appear and they learn to bite. They can do evil when they bite, and can be the victims of evil if bitten. In their first fora for socialisation, in the family then at school, they learn to be aware of their violence and that of others. When they develop normally, through education and experience, they learn to master their aggressive impulses. However, for all that they do not disappear and little is required for them to reappear. Experts have established that Graner did not have a mental illness. At most, he was more violent than the others or had less control over his

evil impulses. Explicitly appointed to "soften up" inmates, he was overcome by his sadistic impulses and he failed to realise this. Nor did any of those who were with him in the same environment realise; it was from the outside that the alarm was sounded.

Under particular conditions, a social system can force a "good" person to commit the cruellest of acts. To consider and tell oneself that one is protected from such declines in ethical standards is a serious error. Thus, among the people who have shattered our narcissistic illusions after Galileo, Darwin and Freud, we can add Milgram and Zimbardo.

■ Favourable conditions

There are various environmental factors that favour moral disengagement. There is no complete list of such factors; each human drama adds new factors to the list. Here are those that became apparent during the analysis of the situation at Abu Ghraib.

The loss of reference points that identify each individual

In prison, there are no longer named and identified individuals; the names and functions of each individual are erased. For the guards, the inmates no longer have a name and are referred to by number. They must respond when their number is called and refer to themselves by that number. Their role within their family and social group has been abolished. They are inmates, prisoners devoted to waiting, inaction and interrogation. For some, this loss of identity has been compounded by the use of comical and degrading nicknames.

For the inmates, the guards have no name. Their patronymic group had been masked with a black adhesive, so that they could not be identified and in order to avert the threat of reprisals. The social role is also temporarily erased: regardless of their previous profession and employment in civilian life, during their year as reservists their identity is concealed behind a standardised role as military police officer in an identical uniform.

When people believe that they will not be identified, their tendency to contravene the law is greater. They may believe that those around them could one day obtain images of what they

were and what they were doing at the time. If for one moment they had considered that someone on the outside could see them, they would have behaved differently. It is a little bit like the beginning of Carnaval, when the anything goes. He who for a time does not respond to his own name loses contact with his ethical reference points. There is a close relationship between the identity of a person and her moral behaviour. People behave as they recognise themselves vis-à-vis others: he whose identity is suppressed will see his impulses burst out.

Dehumanisation of the victim

The prisoner loses more than their identity; they also lose their humanity. He is demeaned, naked like an animal, devoted to obedience or punishment. His *raison d'être* is to produce information, just as others produce milk or wool. His living conditions are very poor. He lives in deplorable conditions of hygiene.

There is a common psychological phenomenon called "identification with the victim". Generally, this means that a person who learns of a misfortune experienced by another person tries to express how he would feel if he were in the same situation. At Abu Ghraib, the military police probably felt this initial identification with the victim before it became intolerable for them since it created a strong subconscious feeling of guilt, menace and anxiety. In the face of this psychological constraint, the only solution was to no longer consider the inmates as people, but rather as objects. Stripped of their humanity, the prisoners fell into the category of objects. They could be treated and counted as such; what they experienced was no longer affected by their guards. They could treat the prisoners in a highly degrading manner without clashing with their sense of morality.

It should also be said that the logistical situation led them to impart on their prisoners mistreatment in terms of health and security, i.e. led them to live in overcrowded conditions and without hygiene, exposure to the elements, an absence of protection from outside dangers, an unhealthy diet, etc. From then on, confronted each day by their own ethical questions in light of this basic mistreatment and the spectacle of inmates dying without receiving medical assistance, the military police had to quell the moral questions in themselves to which this situation had given rise.

Justification for reprisals.

At the time, the "Jessica Lynch" affair was at its media climax. In the first hours of the invasion of Iraq, this young soldier was taken prisoner by Iraqi forces. Her convoy had taken a wrong turn and ended up in an enemy camp. After a short exchange of gunfire, she was taken prisoner and subsequently taken to an Iraqi hospital for attention. Acting in accordance with the Geneva conventions, the surgeon who had operated on his leg fracture was himself put in communication with US authorities to inform them of the situation and proposed repatriation. US soldiers then mounted a fictitious helicopter commando rescue operation. The commandos shot blanks. This was filmed and immediately broadcasted in the media. Gullible journalists described Jessica Lynch as a heroine who had fought with courage until she had ran out of ammunition. It was rumoured that she had been raped... All of this was subsequently denied by Miss Lynch once she had returned to civilian life. In the meantime, however, military police on the ground could have thought, according to Talion's law, that they had to administer justice.

Falsification of the truth

These false appearances have been repeated. One example which has received extensive coverage and been ordered in the media is the death of an Iraqi inmate. US intelligence soldiers beat the inmate to death, then demanded that a health assistant place a drip on the corpse to give the impression that they had died following illness and despite attempts to revive him.

The falsification of the truth is a dimension that strongly favours a breakdown of morality. False evidence of the existence of weapons of mass destruction, the false Jessica Lynch affair, false care, false certificates, false accounts, etc. These falsifications inevitably led to the loss of norms, an erasure of moral reference points that give human behaviour an ethical framework.

Even words were misrepresented. There was systematic use of euphemisms. To say that an inmate had been "prepared", for example, meant that he had been subjected to diverse forms of cruelty prior to interrogation. In 2002, the advisor to the Justice Department had prepared a report for the US President in which he defines the conceptual limit of torture: "Only an

act that causes pain equivalent to that felt on the permanent loss of a body function or an amputation can be described as torture”³. The term “torture” was never used in the trial of the military police at Abu Ghraib, only “mistreatment”⁴. As far as the breakdown of ethical standards is concerned, the use of euphemisms can be the first sign of moral disengagement.

Anomia and impunity

According to Larousse, anomia is the state of disorganisation, the destructuring of a group or society, due to the partial or total disappearance of norms and values shared by its members. At the time of the events in question, no military police officer could imagine that they would one day have to account for their behaviour. They were in another world, one without norms, without structure, without law. The factors that gave rise to this state of anomia include a lack of knowledge of the Geneva conventions, a lack of preparation among the soldiers for the tasks they were to carry out in the prison and the absence of a permanent body for local surveillance control.

Closed doors and under pressure

In this affair, there is also the closed doors and stress. The threat was both outside the jail and inside. In a sense, the military police were also trapped inside the jail system of Abu Ghraib, without being able to leave mentally.

It is highly likely that if they had been able to leave, meet other people, engage with people on the outside in day-to-day conversations as can occur regularly in one’s life, they would have been able to realise the horror of the situation into which they had gradually descended.

An archaic group function

The group of military police at Abu Ghraib was not subject to the traditional laws of operation of military life: order, discipline, frugality and devotion. In the absence of the supervision of a leader, the functioning of the group had regressed to the level of the pack. They were subject to the influence of a gang leader. Two women present in the site were his mistresses; this is a good illustration of this degradation in the organisation of the group, which had fallen under the influence of a dominant

3. Alberto Gonzales: Standards of Conduct for Interrogation under 18 U.S.C. §§ 2340-2340A
U.S. Department of Justice Office of Legal Counsel Memorandum, 1 August 2002

4. Abuse.

male. It is also known that in this type of degraded social organisation, in order to assert his power and influence over the other members of the community, the dominant member must regularly demonstrate his power.

At this time and place, these factors gave this unique social configuration, which could be described as "the progression towards cruelty" which can turn an average person into an instrument for evil that cannot be controlled.

■ **Do not rely on principled goodness and prepare personnel**

In order to be forewarned of the risk of moral disengagement, one must first be convinced of the dynamic of evil to later convince others of the same. A good way to achieve this would be to draw lessons from what happened at Abu Ghraib and include these lessons in training given to young army officers.

Reticence must be overcome in order to do this. Galileo, Darwin and Freud had to defend themselves against violent attacks directed at them after they had made their observations. However, one thing is certain: to rely on principled goodness and believe that we and our personnel are under protection from engaging in cruel behaviour is probably the first substantial factor that will foster the repeat of declines in ethical standards.

**Include a debate on the decline moral standards
in training programmes**

Training courses for future army cadets, officers and sub-officers could include a course and a debate on this subject. This course could revive the construction of this exposé: show Abu Ghraib a day at a time without commentary, come back to the two experiences with experimental psychology of Milgram and Zimbardo and analyse factors that lead to moral disengagement, before opening a debate on actions by the command that could have prevented such a decline.

This could also be done using individual accounts; military incidents involving the French army that receive the most media coverage are not necessarily the best-suited for such learning. There are various video documentaries that are easy to obtain; one of the richest of these on this subject is the documentary by Patrick Rothman entitled *L'Ennemi Intime*, which is based on

eyewitness accounts of former combatants in the war in Algeria where each, forty years later, reconstructed the course that led them to commit acts of cruelty⁵.

Permanent vigilance on the ground

This is how to anticipate situations that expose people to the risk of moral disengagement. If we take incidents observed in recent years within NATO forces, we can create a list of parameters that characterise risk situations for a group of soldiers: prolonged isolation, confinement, distance from authority, the need to manage an environment with deprived, dependent civilians on their own, the absence of logistical resources with which to manage refugees and inmates, the difficulty of distinguishing the threat among these civilians, etc.

Do not leave soldiers exposed for long periods of time and take action on control

One effective measure would be to rotate soldiers at short intervals, in order to prevent a breakdown of ethical standards.

Another would be to mix units, in order to prevent groups from becoming too insular and increasing the circulation of people likely to sound the alarm.

A third possibility would be to increase the number of management personnel i.e. increase hierarchical pressure on personnel who manage inmates.

Ensure the correct operation of control bodies, soldiers and international bodies

This measure is much more difficult to establish. Each war has led the International Red Cross to set new standards to respond to faults contained in past texts and new conventions that at times resemble clear conscience after the event.

To believe that international law is enough would be a mistake: neutral, powerful and active bodies are required to ensure that it is respected. It is known that in the Abu Ghraib affair, reports by the Red Cross were accurate in relation to the drift in Iraqi prisons at least three months before the scandal surfaced. There must be knowledge of how to increase the use of indicators of slipping ethical standards and circulate reports by the Red Cross and Amnesty International at the highest levels in the chain of command.

5. *L'Ennemi Intime*. Documentary aired on France 3 in 2002 and 2007 and published in the Point-Poche Histoire collection in 2007.

One can also imagine instances for the independent military control of forces deployed on the ground. The modern context of international missions, police operations and actions conducted through civilian populations mixed with combat action is favourable to the possibilities. Countries in northern Europe, such as the Netherlands, have already done much work on this subject and it is expected that a NATO task force will be set up to answer these questions.

Apart from the consequences of discussion and good intentions, it is through common reflection and the implementation of each that progress can be made on this issue. Let's believe that as soon as our attention in relation slipping ethical standards wavers, such drifts will grow; it is an indomitable part of human nature. ■

F

Aujourd’hui le cinéma français redécouvre le phénomène guerrier. Au cours des trente dernières années, rares sont ceux qui ont osé se confronter au sujet sans le traiter de façon partielle. Pierre Schoendoerffer est une exception avec sa 317^e section, son Crabe-tambour. À l’automne 2006, grâce à Indigènes, les Français découvraient un pan méconnu de leur histoire nationale. Il a paru intéressant au comité de rédaction de la revue Inflexions de demander à Gabriel Le Bomin, jeune réalisateur des Fragments d’Antonin (cf. critique du film dans Inflexions n° 4), d’expliquer comment il avait dirigé ses acteurs dans une fiction qui touche au plus profond de l’homme, avec en arrière-plan la question de savoir comment montrer à l’écran le moral d’une troupe ou au contraire les chutes de moral. Dans ce texte court, apparaît en filigrane toute la difficulté et la sensibilité du film, l’importance du travail de documentation et d’analyse critique. De la genèse à l’idée créatrice, apparaît une action réfléchie et un regard rétrospectif qui souligne la difficulté de parler du moral et surtout de la traduire en images.

GABRIEL LE BOMIN

LE FILM DE FICTION ET L'HOMME DANS LA GUERRE

EN 2006, J'AI EU LA CHANCE DE RÉALISER MON PREMIER LONG-MÉTRAGE DE FICTION, *LES FRAGMENTS D'ANTONIN* QUI RACONTAIT L'HISTOIRE D'UN SOLDAT DE LA GRANDE GUERRE REVENU DU FRONT PHYSIQUEMENT INTACT MAIS PSYCHIQUEMENT BRISÉ.

L’institution militaire, à travers le personnage d’un médecin psychiatre, tentait d’identifier son mal et de reconstruire son identité « d’avant ». Celle du temps de paix, celle de la parole intacte et de la mémoire ordonnée.

À travers son parcours dans la guerre et ses à-côtés, j’abor-dais un thème rarement évoqué au cinéma, celui de la résis-tance mentale à la violence de guerre.

Une violence singulière, à la fois collective et individuelle, massive et intime, une violence que l’on reçoit et que l’on applique, une violence voulue par les États, approuvée démo-craticolement, légalisée en quelque sorte, encadrée par des règles bien sûr bafouées. Une violence qu’il faut assumer pendant le conflit mais surtout après. Quand le coup de sifflet signe la fin des hostilités, quand l’armistice impose la fin des combats, comment revient-on à la maison ? Dans les têtes, le temps de guerre ne s’arrête pas à une date. Il poursuit, taraude,

envahit. Il paraît impossible alors de revenir au temps de paix intérieur.

La Première Guerre mondiale fut, d'après les historiens, la première à prendre sérieusement en compte ce type de blessures. La psychiatrie en était à ses débuts et la société commençait à s'intéresser aux troubles de l'âme.

Je me souviens du moment où l'idée de ce film est née : il y a quelques années, je découvais, stupéfait, des images conservées par le musée du Service de santé des armées, au Val-de-Grâce, présentant des cas d'hystéries de guerre. Dans cette série de films muets, tournés par les médecins à des fins pédagogiques entre 1917 et 1920, on pouvait voir des hommes aux comportements bouleversants. Si certains restaient prostrés, dans des attitudes d'abattement, de sidération, comme absents d'eux-mêmes, vides de leur être, d'autres, au contraire, étaient traversés d'agitation des membres et du visage, réagissant violemment à des stimulations visuelles précises (la couleur de l'uniforme ennemi par exemple), certains enfin marchaient sans but, le corps tordu, courbé, accablé, figés dans ce que les spécialistes nommèrent les contractures psychiques de guerre.

Ces images racontaient plus la guerre que n'importe quelle autre image de bataille. Qu'avaient-ils vu, qu'avaient-ils fait pour que des années après le choc, tout leur être fût ainsi prisonnier du temps de la guerre ? Et comment les délivrer de leur souffrance ? Comment leur permettre d'assumer les événements passés pour que la mémoire fasse son travail, apaise et permette à l'individu de se réinsérer dans le présent et de rêver à l'avenir ?

J'ai tenu à montrer une partie de ces images aux comédiens principaux de mon film, Grégori Derangère (le soldat) et Aurélien Recoing (le médecin), ainsi qu'à tous les figurants chargés de jouer les blessés psychiques.

Pour le comédien principal, la difficulté venait du fait qu'il ne pouvait pas « imiter » les comportements qu'il découvrait sur ces images car, bien que vrais, ils paraissaient outrés, démesurés, pouvant même involontairement déclencher un effet comique. Comme souvent quand il s'agit de représentation artistique, le vrai ne pouvait pas être vraisemblable. Il a fallu

inventer une vérité cinématographiquement juste, remodelé, incarné, digéré pour finalement interpréter.

Nous avons eu également des discussions avec les médecins psychiatres du Val-de-Grâce qui ont éclairé les comédiens sur les situations contemporaines des chocs traumatiques de guerre.

Les acteurs découvraient alors que le film que nous entreprenions n'était pas qu'historique et allait avoir des échos actuels. Ils découvraient que le choc traumatique de guerre n'avait jamais quitté le champ de bataille et qu'au fond, chaque conflit, avec sa nature propre, son niveau de violence, sa culture de guerre, avait entraîné des blessures psychiques, singulières, identitaires, liées intimement aux événements, au contexte et peut-être aussi à l'histoire individuelle de chacun.

Il me revenait alors en mémoire des images de conflits sur lesquelles j'avais précédemment travaillé et qui établissaient une étrange filiation depuis les bobines muettes de 1917 : je me souvenais des regards plein de désarroi et des corps robustes mais lourds d'épuisement intérieur de ces parachutistes français sur les routes du Rwanda, en 1994. Je me souvenais de la détresse de ces jeunes hommes dans les décors oppressants et luxuriants de l'Indochine et qui traverse chacune des images tournées là-bas. Je me souvenais aussi de ces plans tournés en Algérie et de ces regards fermés, secs, brutaux, adressés à la caméra et qui interpelle encore aujourd'hui.

Toutes ces images composaient finalement les contours d'un même visage : celui de l'homme dans la guerre, fort et faible à la fois. Celui d'une humanité révélée, mise à nu, bouleversante.

Afin d'approfondir nos impressions, nous nous sommes également plongés, avec les comédiens, dans la lecture d'ouvrages spécialisés, dont le plus marquant et le plus stimulant fut celui du professeur Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre*, Éditions Odile Jacob.

Mais le film ne se contentait pas de mettre en scène l'aspect clinique des traumatismes de guerre au retour. Il évoquait aussi, dans certaines séquences, le combat, le groupe, l'adhésion au chef, le respect des ordres, le courage, la lâcheté, la peur, le doute ou l'héroïsme. Autant de questions auxquelles les soldats de chaque armée, de chaque conflit, se trouvent confrontés.

Afin de préparer le petit groupe de comédiens devant incarner ces soldats tapis dans une tranchée, nous avons travaillé en préparation avec des militaires ayant eu des expériences fortes en ex-Yougoslavie, des expériences engageant leur vie et celles des autres. En évoquant et en « rejouant » certains épisodes de leur expérience propre, ils mettaient des mots sur des émotions réelles, vécues et cet exercice fut d'une grande aide pour les comédiens devant se projeter dans des situations écrites et imaginaires.

Là encore, les comédiens ont découvert la complexité du métier de soldat, la densité psychologique de l'engagement, le poids des responsabilités sur un théâtre d'opérations, l'importance de la cohésion, la dimension humaine de ce métier si particulier qu'est le métier des armes.

Cette ouverture du monde civil sur la sphère militaire, entamé avec la préparation de ce film, nous l'avons poursuivie lors du tournage, sur le camp de Valdahon, multipliant des échanges fructueux.

Mais c'est surtout lors des différentes projections publiques du film que j'ai pu mesurer à quel point le public méconnaissait le monde militaire et se contentait de quelques clichés. Une majorité de personnes découvrait que l'institution militaire avait tenté, dès la Première Guerre mondiale, de considérer et de soigner les traumatisés de guerre. D'autres semblaient découvrir l'existence actuelle de psychiatres militaires, intégrés au dispositif santé de l'armée en projection extérieure. Beaucoup s'étonnaient que l'institution travaille sur ces thèmes de violence et se préoccupe du moral du soldat. C'est dire combien les écrits de la présente publication doivent être diffusés auprès du plus grand nombre.

Au-delà de l'expérience passionnante de ce film, et des questions de représentation qu'il soulève, je me suis posé les questions suivantes : existe-t-il un moral collectif, nourri de l'accumulation des individualités mais se posant au-delà des cas singuliers ?

Et ce moral collectif, celui de l'armée, en temps de paix et a fortiori en temps de guerre, peut-il s'évaluer, se mesurer, indépendamment du moral de la société, de la nation elle-même ?

Si l'on considère que l'armée est l'émanation de la nation, que ce soit au travers de la conscription, de la mobilisation ou par la diversité des origines de ses cadres, le moral de l'armée est alors étroitement lié à celui du pays.

Les victoires et les débâcles qui ont jalonné l'histoire de l'armée française, au-delà des questions de commandement ou de matériel, semblent donc liées au moral de la société tout entière, en sa capacité à croire en la justesse de la cause à défendre, à l'énergie qu'elle met dans l'engagement, à la solidité de sa croyance en la victoire. ▶



Der französische Film entdeckt das Phänomen des Kriegers neu. In den vergangenen 30 Jahren haben nur wenige Regisseure gewagt, sich mit diesem Thema auseinanderzusetzen, und es dabei nicht nur teilweise behandelt. Pierre Schoendoerffer bildet mit seinen Filmen 317. Sektion und Haudegen eine Ausnahme. Im Herbst 2006 entdeckten die Franzosen durch den Film *Indigènes* ein verkanntes Stück ihrer Geschichte. Der Redaktionsausschuss der Zeitschrift *Inflexions* wollte daraufhin Gabriel Le Bomin, einen jungen französischen Regisseur, zu seinem neuen Spielfilm, *Fragments d'Antonin*, befragen. Sie bat ihn aufzuzeigen, wie er seine Schauspieler an diese fiktive Geschichte herangeführt hatte, die den Blick tief ins Innere des Menschen freigibt. Die Schwierigkeit dabei war, die schwankenden Gemütszustände einer Truppe auf der Leinwand zu zeigen. In diesem kurzen Text kommen die ganze Schwierigkeit und die Feinheiten des Films zum Vorschein, das Gewicht der Dokumentationsarbeit sowie einer kritischen Analyse. Aus der Entwicklungsgeschichte und über den schöpferischen Gedanken lässt sich eine wohlüberlegte Handlung erkennen, ein retrospektiver Blick, der die Schwierigkeit von Moral zu sprechen, hervorhebt und die Schwierigkeit solche Gefühle in Bilder zu fassen wiedergibt.

GABRIEL LE BOMIN

DER SPIELFILM UND DER MENSCH IM KRIEG

Deutsche Übersetzung

2006 HATTE ICH DIE GELEGENHEIT, BEI MEINEM ERSTEN SPIELFILM REGIE ZU FÜHREN. *LES FRAGMENTS D'ANTONIN* ERZÄHLT DIE GESCHICHTE EINES SOLDATEN AUS DEM ERSTEN WELTKRIEG, DER ZWAR KÖRPERLICH GESUND JEDOCH SEELISCH GEBROCHEN VON DER FRONT ZURÜCKKEHRT.

Die militärische Institution versuchte mit Hilfe eines Psychiaters sein Leiden zu analysieren und seine „frühere“ Identität wiederherzustellen, als Frieden herrschte, seine Sprachfähigkeit unbeschädigt und sein Erinnerungsvermögen unbeeinträchtigt waren.

Durch die Kriegserlebnisse dieses Soldaten habe ich ein Thema angesprochen, das in Filmen selten behandelt wird: der geistige Widerstand gegen die Brutalität des Krieges.

Die Gewalt im Krieg ist seltsam, kollektiv und individuell zugleich, überwältigend und intim, man nimmt sie in sich auf

und gibt sie weiter. Sie ist vom Staat gewollt, demokratisch abgestützt, sozusagen legitimiert, zwar von Regeln eingeschränkt, diese werden jedoch allzu oft mit den Füßen getreten. Diese Gewalt gilt es während des Konflikts auszuhalten, aber vor allem auch danach. Wenn der Schlusspfiff das Ende der Feindseligkeiten kennzeichnet, wenn der Waffenstillstand das Ende der Gefechte bedeutet, wie kann ein Soldat wieder zu sich nach Hause kehren? In den Köpfen ist die Kriegszeit nicht plötzlich an einem Tag vorbei. Sie geht weiter, nagt und überwältigt die Menschen. Es scheint unmöglich zu einem inneren Friedenszustand zurückzufinden.

Den Geschichtsschreibern nach war der Erste Weltkrieg der erste Krieg, der hinsichtlich solcher Wunden ernsthaft zu untersuchen ist. Die Psychiatrie stand in ihren Anfängen und die Gesellschaft begann, sich für Seelenleiden zu interessieren.

Ich erinnere mich an den Moment, in dem mir die Idee für diesen Film gekommen ist: Vor einigen Jahren habe ich mit größtem Erstaunen Aufzeichnungen von Kriegshysteriefällen entdeckt, die das Museum des Gesundheitsdienstes der Armee in Val-de-Grâce aufbewahrt hatte. In dieser Stummfilmreihe, die zwischen 1917 und 1920 von Ärzten zu pädagogischen Zwecken aufgezeichnet wurde, waren Männer zu beobachten mit erschütternden Verhaltensweisen. Die einen waren komplett niedergeschlagen, passiv, wie gelähmt, wirkten abwesend, als wären da nur noch leere Hüllen ihrer selbst, andere hingegen waren von Kopf bis Fuß rastlos, reagierten auf bestimmte optische Stimulationen (die Farbe der gegnerischen Uniform beispielsweise) gewaltätig, wieder andere irrten ziellos umher, mit gebeugten Körpern, vollkommen niedergeschlagen. Experten bezeichnen diese Verhalten als Kriegsneurosen.

Diese Bilder erzählten mehr über den Krieg als alle anderen Bildern von der Front. Was hatten sie gesehen, was hatten sie getan, damit Jahre nach dem Schock ihr ganzes Wesen in der Kriegszeit gefangen war? Und wie konnte man sie aus ihrem Leid befreien? Wie konnte man ihnen ermöglichen, die vergangenen Ereignisse zu verarbeiten, damit die Erinnerung dem Individuum Beruhigung schenken und ihm erlauben kann, sich wieder in der Gegenwart zurechtzufinden und an die Zukunft zu glauben?

Es war mir wichtig, den Hauptdarstellern meines Films, Grégori Derangère (in der Rolle des Soldat) und Aurélien Recoing (in der Rolle des Arztes) Ausschnitte dieser Bilder zu zeigen, ebenso wie allen Schauspielern, die psychisch Verletzte spielten.

Für den Hauptdarsteller lag die Schwierigkeit darin, dass er die Verhalten, die er auf den Bildern entdeckte nicht einfach „imitieren“ konnte. Auch wenn sie echt waren, so schienen sie übertrieben, unverhältnismäßig, gar ungewollt komisch. Wie so oft bei dieser Art von künstlerischer Darstellung erschien das Echte unecht. Es musste eine neue Wahrheit für den Film gefunden werden, umgestaltet, angewandt und verarbeitet um sie dann darstellen zu können.

Wir haben uns auch mit den Psychiatern von Val-de-Grâce unterhalten, die die Schauspieler über die heutige Situation der Gefechtsneurosen informierten.

Den Schauspielern wurde somit bewusst, dass der Film, an dessen Dreh wir arbeiteten, nicht nur geschichtsträchtig war, sondern auch heute noch Echos werfen würde. Sie erkannten, dass kriegsbedingte Traumata ein Gefecht nie wirklich verlassen und dass schließlich jeder Konflikt, mit seinen Eigenheiten, seinem Brutalitätsgehalt und seiner ganz eigenen Kriegskultur, einzigartige und persönliche psychische Wunden hinterlässt, die eng mit den jeweiligen Geschehnissen, dem Kontext und vielleicht auch mit der eigenen Geschichte jedes Betroffenen verstrickt sind.

Dabei habe ich mich an Bilder der Konflikte erinnert, zu denen ich zuvor gearbeitet hatte und die eine eigenartige Verbindung mit den Stummfilmen von 1917 herstellten: Ich erinnerte mich an die verzweifelten Gesichter der französischen Fallschirmspringer in Ruanda im Jahr 1994, deren widerstandsfähige Körper durch die innerer Erschöpfung schwer geworden waren. Ich erinnerte mich an die verzweifelte Lage dieser jungen Männer, vor einer bedrückenden und gleichzeitig üppigen Kulisse, die auf jedem Bild, das dort gedreht wurde sichtbar ist. Ich erinnerte mich auch an Szenen, die in Algerien gedreht wurden und die abweisenden Blicke aus abgehärteten Gesichtern berühren den Zuschauer noch heute.

Alle diese Bilder setzten sich schließlich zu den Umrissen eines einzigen Bildes zusammen: Der Mann im Krieg, stark und schwach zugleich. Eine enthüllte, nackte Menschlichkeit, die erschüttert.

Um unsere Eindrücke zu vertiefen haben wir uns zusammen mit den Schauspielern mit der Fachliteratur befasst. Das bedeutendste und anregendste Werk war ein Buch von Louis Crocq mit dem Titel *Kriegstraumata* (*Les traumatismes psychiques de guerre*), Odile Jacob-Verlag.

Der Film begnügt sich jedoch nicht damit, den klinischen Aspekt der Kriegstraumata zu erläutern. In einigen Sequenzen kommen auch Themen wie Gefecht, Gruppen, Obrigkeitshörigkeit, Befolgung von Anweisungen, Mut, Feigheit, Angst, Zweifel und Heldenhumor zur Sprache. Alle Fragen, mit denen die Soldaten jeder Armee, jedes Konflikts oft konfrontiert werden.

Um die kleine Gruppe von Schauspielern auf ihre Rolle als in Schützengräben kauernde Soldaten vorzubereiten, haben wir eng mit Soldaten zusammengearbeitet, die in Ex-Jugoslawien mit Situationen konfrontiert wurden, in denen ihr Leben und das der anderen auf dem Spiel standen. Indem sie gewisse Szenen aus ihrer eigenen Erfahrung wachriefen und „nach spielten“ fassten sie echte Gefühle in Worte, Gefühle, die sie erlebt hatten. Dies war den Schauspielern eine große Hilfe sich in schriftlichen, fiktiven Situationen zurechtzufinden.

Und wieder entdeckten die Schauspieler, wie komplex der Beruf der Soldaten ist, und wie intensiv ein Einsatz psychologisch ist, wie sehr die Verantwortung über ein Operationsfeld auf ihnen lastet und wie wichtig der Zusammenhalt ist, die menschliche Dimension dieses ganz besonderen Berufs des Soldaten.

Diese in der Drehvorbereitung begonnene Öffnung der zivilen Welt gegenüber der militärischen Sphäre wurde auch während den Dreharbeiten aufrecht erhalten. Auf dem Truppenübungsplatz Valdahon wurden die erfolgreiche Kommunikation intensiv weitergeführt.

Doch erst bei den verschiedenen öffentlichen Vorführungen des Films konnte ich wirklich messen, wie sehr die militärische Welt dem Publikum verkannt war, und wie oft es sich mit Clichés zufrieden gab. Die meisten der Anwesenden erfuhren erst jetzt, dass die militärische Institution seit dem Ersten Weltkrieg versucht hatte, Soldaten mit Kriegstraumata zu berücksichtigen und zu pflegen. Andere schienen erst von der Existenz der Militärpsychiater zu erfahren, die im Gesundheitsdienst der Armee

im Auslandeinsatz integriert sind. Viele waren verwundert darüber, dass die Institution sich mit diesen Gewaltthemen befasst und sich mit der soldatischen Moral beschäftigt. Dies ist ein Anzeichen dafür, wie dringend die Inhalte dieser Publikation an ein möglichst großes Publikum verteilt werden müssen.

Jenseits der faszinierenden Erfahrungen dieses Films und der Fragen die er aufwirft bezüglich deren Darstellung, habe ich mir folgende Fragen gestellt: Gibt es ein kollektives Moralempfinden, das von der Verschiedenheit der Individuen genährt wird, jedoch über diesen Einzelfällen steht?

Und kann dieses kollektive Moralempfinden der Armee während der Friedenszeit und mehr noch während der Kriegszeit unabhängig vom Moralempfinden der Gesellschaft, des Staates selbst gemessen werden?

Betrachtet man die Armee als Emanation des Volkes, sei dies durch die Wehrpflicht, die Mobilmachung oder die Vielfältigkeit in der Herkunft ihrer Grundelemente, so ist das Moralempfinden der Armee eng mit demjenigen des Landes verbunden.

Die Siege und Debakel, die die Geschichte der französischen Armee säumen, scheinen – unabhängig der Erwägungen bezüglich Befehlsgewalt und Ausrüstung – demzufolge mit dem Moralempfinden der Gesamtbevölkerung verbunden zu sein, durch ihre Fähigkeit an die Gerechtigkeit der zu verteidigenden Sache zu glauben, durch die Energie, die sie in ihre Verpflichtungen einfließen lässt und durch den festen Glauben an den Sieg. ▶



Today, French cinema is rediscovering the warrior phenomenon. Over the last thirty years, few directors have dared deal with the subject without partiality. Pierre Schoendoerffer is an exception with his 317th Platoon (*La 317^e Section*) and Drummer Crab (*Le Crabe-tambour*). In the autumn of 2006, thanks to Days of Glory (*Indigènes*), the French discovered an unknown aspect of their national history. The editorial board of the review *Inflexions* felt it would be interesting to ask Gabriel Le Bomin, the young director of *Fragments of Antonin* (*Fragments d'Antonin*) (cf. a critique of the film in *Inflexions* No. 4), to explain how he directed his actors in a work of fiction dealing with the depths of the human soul with, as a backdrop, the question of how to film the morale of soldiers or, on the contrary, drops in their morale. Beneath the surface of this short text we can see all of the difficulty and sensitivity of the film and the importance of work on documentation and critical analysis. From the birth to the creative idea, there is a well-thought-out action and a retrospective look underlining the difficulty in talking about morale and notably how to translate it into images.

GABRIEL LE BOMIN

FICTION IN FILM, AND MAN AT WAR

English translation

IN 2006, I HAD THE OPPORTUNITY TO MAKE MY FIRST FEATURE FICTION FILM, *FRAGMENTS OF ANTONIN* (*LES FRAGMENTS D'ANTONIN*), WHICH TELLS THE STORY OF A SOLDIER IN WORLD WAR I WHO CAME BACK FROM THE FRONT PHYSICALLY INTACT BUT PSYCHOLOGICALLY BROKEN.

The military institution, through the character of a psychiatrist, tried to identify what was wrong with him and to reconstruct his "former" identity. His identity in a time of peace, when his speech was intact and his memory was in order.

Through his journey into war and its side issues, I touched upon a topic rarely covered in cinema, that of mental resistance to the violence of war.

Singular violence, both collective and individual, massive and intimate, violence that we receive and we apply, violence desired by governments, approved democratically, legalized (in a way) and governed by rules that, of course, are broken. Violence that must be accepted during the conflict, but especially afterwards.

When the whistle is blown to end the hostilities, when the armistice puts an end to combat, how can soldiers go home? In their heads, wartime does not stop at a given date. It continues, bores into them and invades them. It appears impossible to go back to a time of inner peace.

According to historians, World War I was the first war to take this kind of injury seriously into account. Psychiatry was a new science and society had begun to take an interest in troubles of the soul.

I remember when the idea to make this film came to me: a few years ago, I was stupefied to discover pictures kept at the Museum of the French Army Health Department at Val-de-Grâce Hospital, showing cases of war hysteria. In this series of silent movies, filmed by doctors for pedagogical use between 1917 and 1920, we can see men with deeply moving behaviours. While some lay prostrate, despondent, shattered, as if absent from themselves, their very being emptied, others, on the contrary, had twitching in their limbs and faces, reacting violently to precise visual stimulants (the colour of the enemy uniform, for example), and some walked around aimlessly, their bodies twisted, bent, overwhelmed, set in what specialists called wartime psychological contractions.

These images tell more about war than any other pictures of battle. What had they seen, what had they done so that years after the shock their entire beings were still prisoners of wartime? And how could they be relieved of their suffering? How could they be brought to deal with past events so that their memories could do their job, calming them and enabling these individuals to come back into the present and to dream of the future?

I wanted to show some of these images to the main actors in my film, Grégori Derangère (the soldier) and Aurélien Recoing (the doctor), and to all of the extras who played the psychologically injured patients.

For the leading actor, the hard part was that he could not "imitate" the behaviours that he saw in these images because, even though they were real, they appeared exaggerated, disproportionate, and could even unintentionally have a comic effect. As is often the case in artistic representations, what is real did

not appear realistic. We had to invent a reality that was cinematographically correct, remodelled, incarnated and digested to be able to interpret it.

We also had discussions with psychiatrists at Val-de-Grâce Military Hospital, who helped the actors to understand the contemporary situations of post-traumatic shock encountered during wartime.

The actors then discovered that the film we were making was not just historical and was going to have contemporary reverberations. They discovered that post-traumatic shock in wartime has never left the battlefield and that, in fact, each conflict, with its own nature, its level of violence and its war culture has led to psychological injuries that are unique, with their own identity, intimately linked to the events, the context and perhaps also to each person's individual story.

I then remembered the images of conflicts that I had previously worked on and which established a strange link with the silent films of 1917: I remembered the faces full of disarray and the robust bodies full of inner exhaustion of the French paratroopers on the roads of Rwanda in 1994. I remembered the distress of the young men in the oppressive, luxuriant settings of Indochina that could be seen in each of the images filmed there. I also remembered those scenes filmed in Algeria and those closed, dry, brutal looks shot at the camera, which still affect us today.

At the end of the day, all of these images made up the contours of a single face: that of man at war, both strong and weak at the same time. That of humanity revealed, laid bare and deeply moving.

To take our impressions further, the actors and I also delved into reading specialized studies, the most striking and stimulating of which was the book by Professor Louis Crocq, *Les traumatismes psychiques de guerre* (*Psychological Trauma in Wartime*), published by Éditions Odile Jacob.

But the film did not seek merely to portray the clinical aspect of post-war trauma. It also showed, in certain cuts, combat, the group, support for the leader, respect for orders, courage, cowardice, fear, doubt and heroism. Questions that soldiers in all armies, in all conflicts, are confronted with.

To prepare the small group of actors to play these soldiers crouching in their trenches, we did preparatory work with military personnel who had had powerful experiences in the former Yugoslavia, life and death experiences for themselves and for others. By discussing and "replaying" certain episodes of their own experiences, they put words on real-life emotions and this exercise was very helpful for the actors who had to project themselves into written, imaginary situations.

Here again, the actors discovered the complexity of the profession of soldier, the psychological density of their commitment, the weight of their responsibilities in the theatre of operations, the importance of cohesion and the human dimension of this unique profession: the warrior.

This work by the civilian world on the military sphere, undertaken with the preparations for this film, was pursued during filming at the Valdahon Military Camp, multiplying our fruitful exchanges.

But it was especially during the various public projections of the film that I was able to measure how much the public was unaware of the military world and just settled for a few clichés. Most people discovered that the military institution had tried, starting in World War I, to consider and treat wartime trauma. Others appeared to discover the existence today of military psychiatrists integrated into the army's healthcare system during outside projections. Many were astonished that the institution studies these topics of violence and is concerned with questions of soldier morale. This goes to show how important it is for the writings in this publication to be diffused among the widest public possible.

Above and beyond the fascinating experience of this film, and the questions of representation that it raised, I asked myself the following questions: is there a collective morale, fed by the accumulation of individualities but lying beyond singular cases?

And can this collective morale, that of the army in peacetime and a fortiori in wartime, be evaluated and measured independently of the morale of society and of the nation itself?

If we consider that the army is an emanation of the nation, either through the draft and mobilization or through the diver-

sity of origins among its officers, morale in the army is closely linked to that of the country.

The victories and debacles that have marked the history of the French army, beyond questions of command or equipment, thus appear to be linked to the morale of the entire society in its ability to believe in the justness of the cause being defended, the energy behind its commitment and the solidity of its belief in victory ↗

L POUR NOURRIR LE DÉBAT



Cette revue se veut un lieu de débat. Elle fait donc une large place aux approches problématiques. Il n'est toutefois pas sans intérêt pour un thème tel que celui du moral, apprécié dans les armées comme l'une des composantes majeures de la capacité opérationnelle, que soit décrite l'approche didactique d'un chef militaire, ancien commandant de la Légion étrangère.

BRUNO DARY

Général de corps d'armée, gouverneur militaire de Paris, commandant la région terre Île-de-France

LES FORCES MORALES AU CŒUR DES FORCES ARMÉES

*« À la guerre, il y a autre chose que les principes ;
il y a le temps, les lieux, les distances, le terrain ;
il y a le hasard dont on n'est pas maître ; mais il y a surtout
les forces morales dont les troupes sont animées. »*

Ferdinand Foch

EN TOUS TEMPS, EN TOUS LIEUX ET DANS TOUS LES COMBATS, LA GUERRE A MIS EN EXERGUE CHEZ LES BELLIGÉRANTS DEUX ÉLÉMENTS ESSENTIELS, L'HOMME ET LE MATÉRIEL. CELUI-CI N'A CESSÉ DE SE PERFECTIONNER AU RYTHME DES TECHNIQUES, DES TACTIQUES ET DES DÉCOUVERTES, SI BIEN QU'AUJOURD'HUI, DANS LES CONFLITS ET LES DOCTRINES MODERNES, CERTAINS N'HÉSITENT PAS À FAIRE REPOSER LA VICTOIRE, SUR L'OMNIPRÉSENCE DE LA TECHNOLOGIE. CELUI-LÀ, EN REVANCHE, N'A PAS SUBI DE MUTATIONS AUSSI PROFONDES, MÊME SI LES MENTALITÉS NE CESSENT D'ÉVOLUER AVEC LES GÉNÉRATIONS. EN EFFET, L'HOMME RESTE CE QU'IL A TOUJOURS ÉTÉ AVEC SA RÉSISTANCE PHYSIQUE MAIS AUSSI SES FAIBLESSES, AVEC SES QUALITÉS MAIS AUSSI SES DÉFAUTS, AVEC SES PÉRIODES DE JOIE INTENSE MAIS AUSSI SES MOMENTS DE STRESS, ET SURTOUT AVEC SON MORAL, TANTÔT AU BEAU FIXE, ET PARFOIS DÉFAILLANT.

Or actuellement, dans les armées modernes, on en est arrivé petit à petit au paradoxe suivant d'accorder une importance de plus en plus grande aux équipements, en termes de budgets, de recherches, de programmes et de tactiques ; simultanément, on sous-estime la part prise par l'homme ou on la limite à la gestion des ressources humaines ou bien aux conditions de travail. Combien de documents abordent actuellement des

questions aussi essentielles que le moral, l'esprit de corps, la fraternité d'armes et même – n'ayons pas peur des mots – la peur, la panique ou simplement le stress en opérations ?

La guerre de 1870 a tragiquement rappelé à l'armée française que le seul moral ne suffisait pas : le courage, la fougue et même le panache d'une troupe magnifique et bien entraînée, à qui il ne manquait aucun bouton de guêtre, sont venus se fracasser sur la technologie et la tactique prussiennes. Toutefois, cette victoire éclatante du matériel a certainement amené le haut commandement allemand à fonder sa suprématie sur ce seul matériel et à négliger la composante du moral de son armée. Ainsi, la Première Guerre mondiale fut la victoire des forces morales, mais des forces morales au service d'armes modernes, immortalisées depuis par le mot d'ordre célèbre de Verdun : « On ne passe pas ! » À l'exemple de ce que disait Lyautey : « La plupart des erreurs humaines viennent du fait qu'on emploie la conjonction "ou", là où l'on devrait employer la conjonction "et" », il faut dire simplement qu'il ne s'agit pas de choisir entre l'homme ou le matériel, mais bien de prendre en compte l'homme et le matériel, et, plus particulièrement en ce début de XXI^e siècle, de ne pas négliger la dimension psychologique du combattant.

Aussi n'hésitons pas à dire et à affirmer que le moral constitue la qualité première du soldat, pour une raison essentielle, c'est qu'il est un « levier amplificateur » irremplaçable, dans un sens comme dans l'autre, à tel point que le but de la stratégie n'est pas tant de détruire l'ennemi, mais bien d'atteindre son moral ; au niveau tactique, il ne s'agit pas tant de détruire les adversaires que d'anéantir leur courage, car une fois celui-ci atteint, la victoire devient alors à portée de main, ce qui nous ramène à Platon, lorsqu'il écrivait que la force de la cité ne repose pas tant sur l'épaisseur de ses murailles que sur le courage de ses citoyens !

Mais avant d'en arriver à ce niveau, il convient d'en démontrer le mécanisme chez le soldat, d'en analyser les raisons chez le chef et d'en étudier les fondements au sein des unités, c'est-à-dire au niveau collectif.

■ Le moral du soldat

Même aujourd’hui, le combat est avant tout une lutte morale. À puissance, technique et tactique sensiblement équivalentes, la victoire reviendra en définitive à celui des deux antagonistes qui aura conservé le plus longtemps le moral le plus élevé. Il est cette action mystérieuse qui donne la puissance du moment à une armée et qui fait qu’un homme en vaut dix, ou qu’inversément dix n’en valent pas un seul ! Mais ce moral ne s’improvise pas, il se construit jour après jour dès le temps de paix, et doit se renforcer au moment du combat ; comme le dit le vieil adage : « La victoire se forge avant la bataille ! » Il dépend de trois paramètres fondamentaux : la fraternité d’armes, le courage et le sens donné à l’engagement.

■ La fraternité d’armes

Elle constitue le ciment entre les hommes, quels que soient leur grade, leur ancienneté ou leur origine ; c’est grâce à elle que chacun se sent à sa place et que la compagnie, la batterie, l’escadron et même le régiment se transforment en une famille. Chacun, quoique différent, y a sa place et y tient sa place, et de ce fait se sent investi personnellement d’une mission, de sa mission. Elle va plus loin en ce sens que chacun sait d’abord qu’il n’est pas seul ; elle évite ainsi la solitude, source d’angoisse et de panique, surtout dans les moments difficiles ou critiques. Elle renforce le courage individuel, car chaque soldat est convaincu que quoi qu’il arrive, ses camarades et ses chefs ne le laisseront pas tomber. Elle se forge enfin dans le danger assumé collectivement, les risques partagés librement et les menaces affrontées ensemble.

■ Le courage

Il est sans aucun doute un facteur tout aussi important du moral. En effet, le courage est la faculté à vaincre la peur. La peur est naturelle à l’homme, surtout face à l’inconnu, à la surprise, à l’isolement, à la nuit et surtout face au danger imminent et à l’éventualité de la mort ou de celle d’un camarade. Mais subir cette peur, s’y soumettre, c’est-à-dire ne pas chercher à la maîtriser ou même à la vaincre s’appelle de la lâcheté. Le maréchal Ney, surnommé pourtant le « brave des braves »,

ne disait-il pas que celui qui se vante de n'avoir jamais eu peur est un triple menteur ! C'est la raison pour laquelle l'aguerrissement tient une place particulière dans la formation, pour éduquer le soldat à faire face progressivement au danger, à l'accoutumer à l'inconnu, à l'endurcir face aux conditions rigoureuses, à devenir plus résistant et plus endurant et à repousser ses limites, tant physiques que psychologiques.

■ Le sens de l'engagement

Pourtant, courage et fraternité, aussi nécessaires soient-ils, n'en sont pas pour autant suffisants, si l'on ne donne pas un sens à son engagement. En effet, ces deux qualités peuvent très bien se retrouver dans n'importe quelle bande organisée, mafieuse, terroriste, mercenaire, secrète, et même, pour pousser le paradoxe à son terme, de façon élevée. Il est donc indispensable de donner à chaque soldat un sens à son engagement et expliquer à ses hommes le sens de leur engagement, car pour le combattant, cet engagement n'est pas neutre puisqu'il peut être amené à s'engager totalement, et à aller au bout de sa vie pour aller au bout de sa mission ! Rappelons-nous ce qu'écrivait le général de Lattre : « Les raisons de vivre sont autant de raisons de mourir pour sauver ce qui donne un sens à la vie ». Et le colonel Thorette, au cours de la première guerre du Golfe, à la veille de lancer son 3^e de Marine dans un assaut, à l'époque incertain, dynamisa ses marsouins en leur adressant les mots suivants :

« Vous vous battrez demain pour quatre raisons principales : vous vous battrez parce que le président de la République, chef de l'État et chef suprême des armées, vous l'ordonne... vous vous battrez parce que, soldats de métier, vous avez choisi le noble métier des armes et qu'il est des circonstances où les armes, expression de la force, doivent servir le droit ; vous vous battrez parce que l'adversaire qui est le vôtre aujourd'hui, sera demain votre ennemi, mais vous vous battrez sans haine ; vous vous battrez enfin, pour le chef qui vous conduira, pour le camarade qui sera à vos côtés, le souvenir de vos anciens, symbolisé par les plis de notre drapeau, pour l'esprit des troupes de marine, qui, nous tous marsouins, nous anime et nous unit. »

Tout est dit dans ces mots, si bien qu'il reste le plus difficile à accomplir, le passage à l'acte.

Pourtant, d'autres facteurs s'imposent également, mais sans doute de façon moins impérieuse ; ils n'en sont pas moins indispensables et nécessitent une attention particulière de la part du commandement ; on peut citer la compétence, la considération et les conditions de vie.

■ La compétence

Elle est nécessaire, car comme aimait à le dire l'Empereur, il n'y a pas de plus grand scandale que de faire un métier que l'on ne connaît pas, surtout lorsque ce métier engage la vie de ses subordonnés. De plus, la compétence renforce les capacités de chacun et donne confiance à celui qui s'y astreint ; le *drill*¹ est essentiel et permet, en période de stress ou plus simplement de déstabilisation, de se raccrocher aux fondamentaux, à des actes réflexes mille fois répétés et même à du « déjà vu et déjà connu ». Mais la compétence, aussi élevée soit-elle, ne se suffit pas à elle-même, car le soldat ne peut se limiter à n'être qu'un professionnel de la défense, pour qui la fin justifie les moyens !

■ La considération

Elle doit d'abord être reconnue comme le regard du chef sur ses subordonnés ; elle peut être interprétée comme une partie de la fraternité d'armes, en ce sens qu'elle en est son expression individuelle et hiérarchique. Tout homme a besoin d'être reconnu pour ce qu'il est, et a besoin de ressentir qu'il appartient à un groupe. Le soldat en a d'autant plus besoin qu'il sait que sa vie peut dépendre des ordres qu'il recevra, qu'il ne comprendra peut-être pas entièrement, mais qu'il mettra un point d'honneur à appliquer ; d'abord parce qu'il est discipliné, ensuite parce qu'il est convaincu que la victoire finale est toujours le résultat des actions élémentaires parfaitement exécutées, mais encore parce qu'il sait que sa vie, sa présence et son rôle dans la manœuvre ont du prix aux yeux de ses chefs et plus spécialement de son chef immédiat.

■ Les conditions de vie

Enfin les conditions de vie ne doivent pas être négligées. On pourra citer, il est vrai, des exemples dans l'histoire de France

1. *Drill*: exercices militaires visant à acquérir par la répétition intensive un savoir-faire dans des situations précises.

où des soldats maltraités, mal nourris et vêtus comme des gueux ont remporté d'éclatantes victoires ou, du moins ont tenu jusqu'à la limite de leurs forces ; il suffit de se souvenir de l'armée d'Italie, stigmatisée par le jeune Bonaparte, et dont nul n'ignorait le sous-équipement et l'absence de soutien, qui parcourut plus de 110 km en quatre jours, participa à trois batailles, qui furent trois victoires dont celle de Rivoli ; n'oublions pas nos anciens de Dien-Bien-Phu, qui ont cessé le combat faute de munitions, après plus de deux mois dans l'enfer de la cuvette. Mais la force morale d'une armée est susceptible de variations importantes au cours d'une même campagne et il peut lui arriver de s'épuiser à la suite d'un effort excessif et prolongé. Avec la durée et la dureté de la guerre, les conditions de vie dans les tranchées devinrent l'objet d'une grande attention de la part du commandement. On peut donc affirmer qu'il n'existe pas de troupe qui demeure longtemps insensible à des conditions de vie trop précaires ; la gamelle du soldat, même si contenant et contenu ont notablement changé de nos jours, reste la gamelle.

■ Le moral chez le chef

Il est clair que tout ce qui concerne l'homme concerne également le chef, quel que soit son rang, mais peut-être davantage ceux qui, appartenant aux corps de troupe, sont au plus près du soldat ; comme le proclamait Foch au plus fort de la Grande Guerre : « La technique, c'est l'affaire des états-majors ; le chef de corps, lui, doit fournir l'âme et le moral ! » Plusieurs raisons font que le moral d'un gradé est plus important que celui d'un simple soldat.

■ Le chef est d'abord un soldat

Il est un soldat comme les autres, et ne serait-ce qu'à ce titre, il obéit aux mêmes lois de la nature et se trouve confronté, lui aussi aux sentiments d'anxiété devant l'imprévu, de crainte de ne pas pouvoir remplir la mission reçue, et même de peur face à l'ennemi qui cherchera systématiquement à le surprendre, ou à l'instar de tous ceux qui ont approché la mort de près. Mais il a pour lui, pour le faire avancer en cas d'hésitation, la

force immense de sa troupe qui, étant derrière, lui le pousse inexorablement vers l'avant.

■ Le chef est un éducateur

Le chef est ensuite un instructeur et même plus que cela un éducateur ; en effet, outre l'aspect tactique et technique de l'instruction, qu'il doit maîtriser mais dans lesquels il ne peut se cantonner, il doit être un formateur et donc former l'âme de ses soldats. L'expérience montre que l'on ne fait pas de cours, ni de leçons sur le moral ; on peut en faire sur la morale, mais forger le moral de sa propre unité se fait avec le temps, en saisissant toute opportunité pour éléver sa troupe progressivement et en faisant preuve de pédagogie pour être suivi et l'amener ainsi aux plus hautes vertus militaires. Il n'est pas faux de dire à l'instar du maréchal von Moltke, qui, parmi les leçons de sa défaite de 1918, écrivait que la force morale est bien supérieure à la force physique. Mais le plus sûr moyen d'y parvenir est encore l'exemple, notamment l'exemple quotidien dans la vie de tous les jours et l'exemple silencieux pour ne pas paraître vaniteux. Chaque soldat doit pouvoir voir dans son chef un modèle à suivre et surtout un modèle accessible, fait de chair et d'os, à dimension humaine, qui vit au jour le jour dans les mêmes conditions que lui.

■ Le chef est celui qui commande

Le chef est aussi celui qui commande et qui, à ce titre, aura des comptes à rendre sur la manière dont il aura rempli sa mission, que ce soit en temps de paix ou en opérations. Il est d'ailleurs paradoxal de voir que le vocabulaire militaire a très largement servi au monde de l'économie, sans doute parce que nous vivons une ère de guerre économique. On parle ainsi de stratégie, de tactique, de raid boursier, de position défensive, d'offensive, de contrôle de secteur, de campagne, etc., mais le terme de « commander », quant à lui, ne nous a pas été emprunté et n'est même jamais utilisé ; on lui préfère des termes sans doute plus modernes ou plus pédagogiques, comme diriger, contrôler, manager, leader, coacher, orienter. Or les armées ont ce privilège, qui confère plus de devoirs que de droits à leurs chefs, de commander à des hommes, notamment parce qu'ils exercent la plénitude de ce commandement. En

outre, les armées étant conçues pour agir en cas de crise, ils sont conscients que les ordres donnés, parfois sur un mauvais papier et dans des circonstances difficiles, souvent dans l'urgence et toujours sous la pression, ses hommes devront les exécuter avec leur sueur et, peut-être avec leur sang, quand ce n'est pas avec leur vie. Tout a été dit et écrit sur l'exercice du commandement. De Napoléon, qui avec son génie et avec l'appui d'un chef d'état-major exceptionnel, le maréchal Berthier, dirigeait sa grande armée directement et à la voix, jusqu'à Foch, qui, à la tête des alliés, cherchait surtout à convaincre pour mieux vaincre et n'hésita pas à dire qu'il avait beaucoup moins d'admiration pour l'Empereur depuis le jour où il avait découvert ce qu'était une coalition. Une des finalités essentielles de l'art de commander est bien de faire naître la confiance, ce sentiment irremplaçable qui unit réciproquement le chef et ses soldats. La confiance en soi et celle en sa propre troupe rendent les chefs actifs en permanence, sûrs d'eux dans les décisions difficiles et les moments tendus, et même entreprenants pour ne pas dire audacieux, car ils savent mieux que quiconque ce qu'ils peuvent exiger de leurs hommes.

■ Le chef est le garant de l'éthique

Enfin, le chef est le garant de l'éthique, si bien qu'à ce niveau, il est possible d'écrire que le moral rejoint la morale. En effet, si la finalité de l'action militaire est juste et, comme on l'a vu, renforce le sens de l'action en la justifiant – le *jus ad bellum* – le commandement doit veiller à la manière de conduire les opérations – le *jus in bello* – au risque de compromettre l'action en cours, voire d'agir à l'opposé du but recherché. L'expérience ancienne et récente montre que dans ce domaine précis, tout n'est pas écrit dans les livres et tout ne peut être écrit, car chaque opération est un cas particulier et chaque combat est unique. Il est nécessaire et même indispensable de se fixer des principes clairs et intangibles et de savoir les mettre en œuvre en fonction des circonstances. Un état en crise est avant tout un pays où la force du droit ne s'applique plus, si bien que c'est le droit de la force qui règne, ce qui se traduit en d'autres termes et dans la réalité par le droit du plus fort ; et quand le droit appartient au plus fort, c'est le règne de la violence. Il est donc nécessaire que les forces, envoyées pour ramener le calme, puis-

l'ordre et enfin la justice, fassent preuve d'un surcroit de moralité et même d'humanité, surtout dans leur comportement à l'égard du pays en crise et de sa population.

■ Le moral des formations ou la fraternité d'armes

Antoine de Saint-Exupéry voyait autant de différences entre une communauté humaine et une foule anonyme qu'entre une cathédrale et un champ de pierres. Or l'action militaire est par essence collective et nécessite une cohésion forte et évidente, que la tradition a « traduite » dans cette belle formule, la « fraternité d'armes ». Il est à noter qu'elle existe aussi et sans doute de façon plus marquée dans les groupes isolés, comme les commandos. Ses fondements reposent sur trois piliers majeurs : la discipline, la cohésion et l'esprit de corps.

■ La discipline

Autrefois, le règlement précisait qu'elle constituait la force principale des armées, car l'ordre linéaire était le fondement de la tactique jusqu'au XIX^e siècle. Le champ de bataille ayant évolué, c'est sans doute moins vrai aujourd'hui ; en revanche il est certain que sans elle on ne peut rien entreprendre et certainement pas emmener une troupe au combat, tout juste une bande, et encore que restera-t-il de cette bande si la situation venait à se retourner ? On peut même ajouter que si le courage facilite la discipline au moment du péril, une vraie discipline vient puissamment en aide au courage. Rivarol écrivait que dans l'armée la discipline sert plus de bouclier, qu'elle ne pèse comme un joug ! Elle a souvent été critiquée à tort pour l'attitude extérieure qu'elle exige, mais ces critiques restent la plupart du temps superficielles. Or le vrai sens de la discipline trouve sa finalité dans le sens du devoir qui doit imprégner chacun des hommes, sens du devoir envers ses camarades, envers ses chefs, envers son régiment, son pays et même plus simplement la mission reçue. Le véritable sens de la discipline consiste à faire passer l'intérêt supérieur avant son propre intérêt. Il est nécessaire, à travers l'éducation du soldat que chacun en comprenne bien le sens, afin qu'en ayant le sens, il en prenne le goût. Ainsi l'art de commander

peut se résumer en deux mots dont l'équilibre est à maintenir en permanence en fonction des circonstances : fermeté et bienveillance.

■ La cohésion

La cohésion d'une troupe est son ciment, sans lequel l'édifice ne peut tenir. Or, toute cohésion possède deux dimensions, l'une horizontale, c'est la camaraderie entre personnes de même rang et l'autre verticale, c'est la confiance et la confiance mutuelle. La camaraderie est un atout irremplaçable, car dans les moments difficiles, chacun sait qu'il pourra compter sur son camarade, sur ses camarades, pour lui donner un coup de main et, peut-être, se sacrifier pour lui. Quelle plus belle image de la camaraderie peut-on donner que celle de ces combattants encore volontaires au début du mois de mai 1954, pour sauter sur Dien-Bien-Phu, alors que la chute du camp n'était plus qu'une question de jours, que le saut était particulièrement dangereux et que surtout il s'effectuait sans aucun esprit de retour ! Mais ils se portaient quand même volontaires, simplement pour ne pas laisser leurs copains seuls dans la tourmente. Quant à la confiance, elle naît d'abord par les indispensables capacités intellectuelles, psychologiques et morales des chefs ; elle se confortera par la dimension humaine du style de commandement, en montrant à la troupe qu'après le succès des armes et le bien du service, le bien de la troupe demeure son principal souci. Toutefois, la confiance n'est pas à sens unique, elle concerne aussi les cadres à l'égard de leurs soldats ; celle-ci se gagne à l'entraînement, au fil des jours, en forgeant l'outil de combat et en connaissant chacun de ses hommes, leurs capacités, leurs forces mais aussi leurs limites et même leurs faiblesses. De la confiance, naît le sentiment de force, de la force naît la conviction du succès et de cette conviction naît le courage pour affronter et surpasser les dangers qui jalonnent le chemin qui mène à la victoire.

■ L'esprit de corps

L'esprit de corps s'inscrit dans la fraternité d'armes qui unit les soldats d'une même formation, quel que soit leur grade ; il est ce sentiment fort d'appartenir à une même entité, à une même famille ; cette famille est unique, car elle possède une

histoire unique, un passé dont on compte les hauts faits comme les heures de souffrance, des traditions forgées avec le temps et des coutumes ou des habitudes héritées des anciens parfois avec plus ou moins de bonheur ; elle dispose aussi d'un casernement qui devient progressivement la maison, un style spécifique qui en fait « le » régiment, « son » régiment. Car c'est au sein du corps de troupe que se forge et se trempe la force d'âme, c'est à ce niveau que se conduit l'instruction, c'est en son sein que s'élabore la gestion des ressources humaines, c'est à lui que les soldats se fidélisent, comme c'est à son niveau que les jeunes recrues adhèrent à la chose militaire ou renoncent au service des armes. En opérations, c'est le même esprit de corps qui pousse à accomplir des actions valeureuses pour l'honneur du régiment, comme à faire preuve d'abnégation dans les moments difficiles. Entendons-nous bien, l'esprit de corps ne va pas à l'encontre de la modularité, mais les deux excès sont à éviter : d'une part, un esprit de corps poussé à l'extrême amène les soldats à vivre dans leur cocon, à se couper du monde et à se constituer en cohorte prétorienne, qui finira par mourir de sa belle mort, faute de sang neuf ; de l'autre, l'excès de modularité amène à concevoir des structures qui, sur le papier, répondent techniquement et théoriquement aux capacités attendues et aux missions fixées, mais qui, faute de temps et de délais pour la mise en condition pour la projection et l'engagement, n'ont pas pu se forger une « âme ».

F Avant de conclure, n'oublions ni le temps, ni le soldat français

Enfin, pour que la réflexion sur les forces morales soit complète, il semble nécessaire de rajouter deux paramètres non négligeables.

Le premier est le temps, car rien de tout cela ne s'obtient en un jour. Rien n'a de valeur qui n'ait demandé du temps aux hommes, même de nos jours où l'on croit pouvoir disposer de tout et tout de suite. L'esprit de corps se forge jour après jour, semaine après semaine, dans la grisaille des camps de manœuvre comme au cours des opérations extérieures, dans l'instruction quotidienne comme dans les grands exercices ; de même la

cohésion se bâtit dans les activités prestigieuses comme dans les services quotidiens, et peut-être même plus dans l'épreuve et dans l'effort que dans la joie et la facilité ; le seul paramètre à intégrer est le temps, car la confiance comme la camaraderie ne naissent pas en un jour, elles se construisent peu à peu. Tirant les enseignements de sa défaite de Waterloo, Napoléon écrira en parlant de la jeune garde, qu'il n'y avait pas assez longtemps qu'ils mangeaient la soupe ensemble.

Enfin le dernier, qui est plus qu'un paramètre, puisqu'il est le principal acteur, est le soldat français avec ses qualités extraordinaires. Devant les succès de la Grande Armée, les Prussiens disaient d'eux : « Ils sont petits, chétifs, un seul de nos Allemands en battrait quatre ; mais, au feu, ils deviennent des êtres surnaturels ». Il est vrai que le soldat français ne paie pas toujours de mine, qu'il est facilement gouailleur et même râleur, ce qui faisait dire à l'Empereur, encore lui, en parlant de ses propres grognards : « Ils grognent encore, mais ils marchent toujours ! » Mais le soldat français est naturellement courageux et le courage rend fondamentalement gai ; la gaieté est certainement une compensation nécessaire à la tension qui règne dans les phases de combat, où la vie est en jeu. C'est d'ailleurs un point fondamental que doit surveiller tout gradé d'encadrement, lorsque sa troupe n'est pas pleine d'entrain, c'est qu'elle est rongée par le cafard, qui est le début de l'abattement voire de la désespérance et c'est donc que le moral de l'unité est atteint. Le chef se doit d'être gai ; à l'inverse ne dit-on pas qu'un officier triste est un triste officier ? Il se doit d'être toujours d'humeur égale, notamment dans les moments difficiles, et surtout conscient que son unité sera forcément à son image, et certainement beaucoup plus qu'il ne le pense.

Naturellement ardent, courageux et de bonne humeur, le soldat français possède une âme qui doit faire l'objet de l'attention de ses chefs à tous les niveaux de la hiérarchie, car elle est notre bien le plus précieux. Et il ne faudrait pas qu'un jour le commandant d'une opération puisse reprendre ce que disait l'un de nos grands chefs durant l'entre-deux-guerres : « L'armée française est moribonde, car son moral se meurt ! » ↗



JACQUES SAPIR

Directeur à l'École des hautes études en sciences sociales du Centre d'études des modes d'industrialisation

AGIR DANS L'INCERTAIN : DE L'ÉCONOMIE AU MILITAIRE, LA NÉCESSITÉ D'UNE THÉORIE SUBJECTIVISTE DE L'ACTEUR

LA QUESTION DE LA RÉACTION DES INDIVIDUS SOUS INCERTITUDE EST UN PROBLÈME CENTRAL DANS DEUX DISCIPLINES EN APPARENCE TRÈS ÉLOIGNÉE, L'ÉCONOMIE ET L'ART DE LA GUERRE. CES DEUX DISCIPLINES ONT UN POINT COMMUN, ELLES ESSAYENT DE COMPRENDRE L'INTERACTION ENTRE DES DÉCISIONS INDIVIDUELLES ET DES ACTIONS COLLECTIVES, ET INVERSEMENT ENTRE DES SITUATIONS COLLECTIVES ET DES RÉACTIONS INDIVIDUELLES¹. ELLES SE SÉPARENT, DU MOINS AU DÉPART, DANS LE FAIT QUE SI LA NOTION DE SURPRISE OU D'INCERTITUDE EST CENTRALE POUR CEUX QUI ÉTUDIENT LE CONFLIT ARMÉ, ELLE A ÉTÉ REJETÉE HORS D'UN COURANT DE L'ANALYSE ÉCONOMIQUE. LA RUPTURE INDUIITE PAR LA RÉvolution NÉO-CLASSIQUE (LÉON WALRAS ET VILFREDO PARETO) DE LA FIN DU XIX^E SIÈCLE N'EST PAS COMME ON LE CROIT LE RECOURS À LA FORMALISATION MATHÉMATIQUE², MAIS LE RÔLE CENTRAL DONNÉ À L'HYPOTHÈSE D'UN ACTEUR OMNISCIENT ET PRENANT SES DÉCISIONS DANS UN UNIVERS DE CONNAISSANCE PARFAITE.

Le modèle de l'équilibre général issu de cette « révolution » est devenu progressivement le mode de pensée dominant (mais heureusement non unique) de l'économie entre les années 1950 et 1980, en partie grâce à la rigueur apparente de la formalisation mathématique que l'hypothèse de connaissance parfaite rendait possible³. En réalité, la tradition de l'économie politique classique était celle d'un monde de l'incertitude. L'importance de cette dernière n'a cependant pas pu être totalement occultée, et le rejet des hypothèses néoclassiques était sensible depuis le début des années 1990⁴. Les travaux les plus récents insistent donc sur cette dimension centrale de l'économie⁵, et sur son effet sur les comportements des acteurs⁶.

1. Ce texte reprend des éléments issus de recherches antérieures, qui ont été publiés dans J. Sapir, *Quelle économie pour le xx^e siècle*, Odile Jacob, Paris, 2005.

2. Marx, en réalité, fut avec Jevons celui qui introduisit la formalisation mathématique en économie.

3. Voir G. Debreu, *Théorie de la valeur*, Paris, Dunod, 1959, et B. Guerrien, *La Théorie économique néoclassique*, La Découverte, coll. Repères, 1989.

4. J. Hirshleifer et J.G. Riley, *The Analytics of Uncertainty and Information*, Cambridge University Press, Cambridge, 1992.

5. On pense ici aux travaux de l'école dite des asymétries d'information, couronnée par le prix Nobel 2001 attribué à J. Stiglitz, George Akerlof et Michael Spence. Voir, J.E. Stiglitz, « Information and the Change in the Paradigm in Economics », in *The American Economic Review*, vol. 92, n° 3, juin 2002, pp. 460-501, p. 460.

6. Cette dimension a été explorée par des chercheurs tentant de lier économie et psychologie expérimentale. Voir D. Kahneman, « New Challenges to the Rationality Assumption » in K.J. Arrow, E. Colombatto, M. Perlman et C. Schmidt (édits.), *The Rational Foundations of Economic Behaviour*, New York, St. Martin's Press, 1996, p. 203-219 et G.A. Akerlof, « Behavioral Macroeconomics and Macroeconomic Behavior » in *The American Economic Review*, vol. 92, n° 3/2002, juin, pp. 411-433.

Le retour à une vision plus réaliste de l'économie a conduit les chercheurs à revenir sur une des hypothèses centrales de la théorie économique non néoclassique, l'hypothèse subjectiviste.

Cette hypothèse, que l'on retrouve chez des auteurs aussi différents que Marx, Keynes ou von Hayek, peut s'exprimer de la manière suivante : un acteur économique prend ses décisions non par rapport à la réalité objective des processus économiques parce qu'il ne peut accéder directement et parfaitement à une connaissance totalement objective de la réalité qui l'entoure, mais par rapport aux représentations subjectives qu'il se fait de cette réalité.

On retrouve ici un des aphorismes de L. Wittgenstein :

« De ce qu'à moi, ou à tout le monde, il en **semble** ainsi, il ne s'ensuit pas qu'il en **est** ainsi. Mais ce que l'on peut fort bien se demander, c'est s'il y a sens à en douter⁷. »

Ceci peut se comprendre tout à la fois comme une mise en garde contre toute identification entre les perceptions et les réalités et comme une seconde mise en garde contre l'illusion qu'une révélation pleine et complète de la réalité soit possible ou simplement utile du point de vue de la compréhension de l'action des agents.

Karl Marx n'affirmait rien d'autre quand il écrivait que quand une idée s'empare des foules, elle devient une force matérielle. La force du paradigme subjectiviste s'affirme ici clairement.

Cette hypothèse n'est possible que si l'on récuse la possibilité d'une connaissance immédiate et parfaite du monde réel. Elle s'exprime chez Marx dans la théorie de l'aliénation, chez Keynes dans celle des comportements mimétiques tel qu'il les décrit dans la métaphore du « concours de beauté », chez Hayek dans la nécessité du marché comme processus de convergence des représentations.

L'hypothèse subjectiviste modifie en profondeur notre compréhension des mécanismes de rationalité, ce qui fut montré par Herbert Simon⁸.

Dès lors, se pose la question de savoir comment les représentations se construisent et comment elles influent sur les acteurs. L'hypothèse subjectiviste permet à l'économie de se rapprocher de manière décisive de l'art de la guerre. La notion de « surprise » devient alors centrale, comme le montra un

^{7.} L. Wittgenstein, *De la certitude*, Gallimard, Paris, coll. Idées, 1976, p. 31.

^{8.} H.A. Simon, « Rationality as Process and as Product of Thought », in *The American Economic Review*, vol. 68, n° 2/1978, p. 1-16.

économiste qui fut l'élève et de Keynes et de von Hayek, George Shackle⁹.

Il faut donc comprendre, pour analyser les actions des agents économiques, comment ils ont formé leurs décisions à partir de la rencontre entre leur subjectivité et des effets des processus objectifs au sein desquels ils baignent. Cette rencontre implique de poser la question de la lecture ex-ante et ex-post d'une décision. Comment un acteur prévoit-il les résultats possibles de son action avant d'agir (vais-je réussir ou non dans mes projets) et comment juge-t-il le résultat de son action (est-il satisfait, déçu ou surpris). La distinction entre une situation antérieure à l'action et une situation postérieure aux résultats de cette dernière, introduite par l'économiste suédois Gunnar Myrdal¹⁰, est d'une importance capitale. Elle permet de penser le cadre conceptuel de la « surprise » et de concevoir dans quelles conditions les représentations antérieures de l'agent peuvent être validées ou inversement radicalement invalidées.

L'importance de la notion de « surprise » dans l'analyse de la subjectivité des acteurs

La convergence entre une pensée économique subjectiviste et l'analyse de l'art de la guerre s'éclaire de manière particulièrement intéressante à travers le statut de la surprise.

Dans l'art opérationnel, cette dernière joue un rôle capital, qu'elle soit tactique ou stratégique, qu'elle porte sur un événement ou la maîtrise d'une technique. Or, toutes les surprises ne sont pas équivalentes. Le point le plus intéressant de ce que Shackle apporte à une confrontation entre économie et art de la guerre est une théorie rigoureuse de l'effet de la surprise.

L'inattendu et le peu probable

Shackle fait ici une différence, fondamentale, entre un événement que l'on a rejeté après l'avoir envisagé (*Counter-expected* – que l'on traduira par peu probable), et l'événement dont la possibilité n'a même pas été envisagée (*Unexpected* – que l'on traduira par inattendu). Comme il l'indique alors :

« La structure des anticipations d'une personne est plus détruite par un événement inattendu que par un événement

9. G.L.S. Shackle, *Anticipations in Economics*, Cambridge, Cambridge University Press, 1949.

10. G. Myrdal, *Monetary Equilibrium*, W. Hodge Publisher, Londres-Glasgow, 1939, pp. 43-44 (première édition en suédois en 1931).

rejeté. Le premier ne révèle pas seulement une erreur de jugement, mais souligne le fait que la personne a non seulement été incapable de connaître un élément essentiel de la situation, mais qu'elle a de plus été ignorante de l'existence et de l'ampleur de sa propre ignorance¹¹. »

L'événement inattendu engendre alors un effondrement de la structure des anticipations, qui a pour l'agent les conséquences suivantes :

« Il ne peut instantanément remplacer l'ancien système d'appréciations par un nouveau, émergeant d'un processus détaillé d'investigation de l'événement surprenant... car une telle investigation prend du temps. Mais... il doit être possible pour lui à n'importe quel moment de répondre si la réalisation de telle ou telle hypothèse serait surprenante. Il s'ensuit que dans la période intermédiaire entre l'abandon de l'ancien système d'appréciations mûrement réfléchies et l'adoption d'un nouveau système, il doit avoir à l'esprit une forme de système intermédiaire¹². »

Cette structure intermédiaire se présente alors comme un système ouvert au plus grand nombre possible d'hypothèses. Ce processus de remise en cause radical des systèmes de jugement et d'appréciation est pénible à l'agent. Ceci explique pourquoi il cherche une forme de stabilité. Dans la mesure où ce qui a été invalidé n'est pas seulement un jugement mais toute une procédure cognitive, l'agent voudra tester, autant que faire se peut, la nouvelle structure avant de prendre une décision significativement importante. Il en résulte une asymétrie dans le comportement des agents dont le rôle est essentiel pour comprendre la dynamique macroéconomique.

Si la surprise est favorable le système antérieur est globalement validé par les acteurs. Ils auront ainsi tendance, dans leur majorité, à reproduire les décisions passées. Par contre, si la surprise est défavorable, l'inquiétude est immédiate à travers la représentation de possibles pertes catastrophiques. Le système de représentation est d'autant plus invalidé que la surprise relève de l'inattendu (*Unexpected*). Voici pourquoi, selon Shackle, le processus de retournement de la conjoncture est plus brutal quand on passe d'une phase d'expansion à une phase de récession, que dans le cas inverse¹³.

^{11.} Idem, note pp. 73/74.

^{12.} Idem, p. 74.

^{13.} Idem, pp. 75-76.

► Surprise et représentations dans le domaine militaire : le cas de Pearl Harbor

Un exemple classique et bien connu de surprise est celui de Pearl Harbor le 7 décembre 1941¹⁴. Il est établi que les opérateurs de l'un des six radars appartenant à l'armée (l'aviation américaine étant à cette époque rattachée à l'armée de terre) détectèrent de 6 h 45 à 6 h 58 l'hydravion de reconnaissance catapulté depuis un des croiseurs japonais escortant les porte-avions, et qui venait de confirmer la présence de la flotte américaine à sa base, puis, de 7 h 02 à 7 h 40 le trajet de la formation composant la première vague de l'attaque japonaise¹⁵. Celle-ci commença son attaque vers 7 h 55.

L'opérateur radar communiqua à deux reprises ses observations à l'officier de garde au quartier général, sans que ce dernier ne les prenne en compte. L'un des responsables de la commission d'enquête, l'amiral King, devait conclure à :

« Un sentiment injustifié d'une immunité quant à une attaque... qui semble avoir pénétré tous les grades à Pearl Harbor, de la marine comme de l'armée¹⁶. »

La surprise réside ici d'une représentation collective qui imprégnait les acteurs américains, quant à l'impossibilité matérielle d'une attaque ennemie sur Hawaii. L'historien américain Samuel Eliot Morison remarque, quant à lui, que les tentatives de sous-marins de poche japonais de pénétrer dans la rade de Pearl Harbor avaient été détectées dès 6 h du matin. Rien, dans ces conditions, ne peut légitimement justifier l'inaction des officiers de garde. Pourtant, une déconstruction de la séquence des événements permet de mieux comprendre ce qui s'est passé.

Si l'on met de côté pour l'instant l'incident relatif aux sous-marins, la séquence à la forme suivante :

- (i) Un opérateur détecte non directement un avion mais ce que l'on nomme en argot technique un « écho » ou un « blip ». Cet opérateur a cependant suffisamment confiance en son radar pour attribuer cet « écho » à un objet matériel et non à un dysfonctionnement du système. Le premier signal humainement perçu a ainsi été traité par une connaissance technique pour aboutir à une information quant à la détection d'un avion.
- (ii) L'opérateur communique son information par téléphone à l'officier de garde au quartier général de la flotte. Pour

^{14.} De nombreux ouvrages traitant de l'attaque de Pearl Harbor relatent cette anecdote de manière plus ou moins romancée. Les sources utilisées ici sont d'une part le vol. III de l'histoire des opérations navales américaines dans le second conflit mondial, S.E. Morison, *History of United States Naval Operations in World War II — Volume III — The Rising Sun in the Pacific*, Boston, Little, Brown & company, 1988 (première édition 1948), pp. 136-139 et Joint Congressional Investigating Committee, US Congress, *Pearl Harbor Attack*, US-GPO, Washington DC, 40 vol., 1946, et en particulier part. 1, pp. 39-40 et part. 25.

^{15.} Un croquis représentant les observations radars se trouve dans S.E. Morison, *The Rising Sun...*, op. cit., p. 137.

^{16.} Idem, p. 138.

ce dernier, l'appel constitue un signal et non point une information. De plus, ce signal est indirect car il ne voit pas matériellement l'écran radar et doit s'en remettre à la description que lui en fait l'opérateur. Pour traiter ce signal, il fait appel à des connaissances dont certaines sont de nature objective et d'autres relèvent de sa subjectivité. Les éléments objectifs à sa disposition sont alors :

- (a) Les radars sont des instruments nouveaux, réputés fiables mais testés depuis peu de temps. Leur précision est peu connue et leur usage est loin d'être entré dans les mœurs.
- (b) Des bombardiers américains se dirigeant vers les Philippines doivent faire escale à Pearl Harbor. Ils sont attendus à peu de chose près dans la tranche horaire qui correspond à la seconde détection. De fait, ces B-17 arriveront bien en plein milieu de l'attaque japonaise et en suivant une route fort proche de celle de la première vague des attaquants.
- (c) L'officier de garde est seul – on est dimanche matin – et de grade peu élevé. Il sait qu'il sera relevé par des officiers de grade supérieur dans quelques minutes (la relève est prévue pour 8 h et, de fait, les officiers de la relève se présenteront vers 7 h 50).

Les éléments subjectifs qui sont intervenus ce matin fatidique sont plus délicats à identifier. Les responsables militaires présents à Pearl Harbor, s'ils s'attendaient à une ouverture prochaine des hostilités avec le Japon¹⁷, étaient convaincus que les opérations seraient concentrées sur les Philippines et sur la Malaisie. La détection de convois japonais depuis le 5 décembre confirmait la forte probabilité d'actions japonaises dans ces deux directions.

L'idée d'une attaque sur Pearl Harbor, même si elle avait été évoquée dans plusieurs exercices menés dans les années trente, était progressivement tombée en désuétude en raison des signes évidents de la préparation d'une attaque massive sur les Philippines. C'est ici que l'on retrouve le « sentiment d'impunité » que dénoncera l'amiral King.

L'élément subjectif de la connaissance de l'officier de garde va modeler son attitude quant aux éléments « objectifs ». Ainsi va-t-il privilégier l'hypothèse que l'écho radar correspond aux B-17 attendus. Mais, cet élément subjectif est lui-même

¹⁷. Le Chef d'état-major de la marine américaine avait ainsi envoyé le 27 novembre 1941 un message « d'avertissement de guerre », Joint Congressional Investigating Committee, US Congress, *Pearl Harbor Attack*, op. cit., part. 14, p. 1406.

influencé par deux éléments objectifs : la solitude de l'officier de garde en ce dimanche matin (il doit prendre sa décision seul, sans en débattre avec un autre officier) et son peu de familiarité avec la technique nouvelle du radar.

Il va donc moduler sa réponse à l'opérateur radar qui vient de l'appeler en fonction de sa situation, qu'il juge délicate, pour prendre une décision. Quant à l'opérateur, ce matin-là un simple soldat en train de s'entraîner au maniement du radar, il lui est psychologiquement impossible d'aller contre l'avis d'un officier supérieur qui se réfère par ailleurs à une connaissance d'ordre secrète (l'arrivée prochaine des B-17).

L'importance de la subjectivité des acteurs est donc essentielle pour comprendre le déroulement des chaînes cognitives qui aboutissent à des surprises radicales. L'information peut bien « objectivement » exister. Elle n'est pas intégrable dans les chaînes de raisonnement des acteurs car trop en dehors des représentations constituées.

Chercher à développer la capacité à collecter des informations, si cela ne s'accompagne pas d'un effort équivalent visant à rendre les représentations des acteurs capables de traiter ces informations, peut se révéler ainsi contre-productif. Loin de réduire le risque de surprise il l'accroît.

La surprise prend ici la forme la plus radicale, celle où l'agent est confronté à l'*« unexpected »* pour reprendre la classification de Shackle. La crise des représentations dominantes qui en résulte est dévastatrice. On sait que les forces armées américaines ont sur-réagi à l'événement, s'attendant à des attaques japonaises sur le territoire continental des États-Unis ou surestimant dans une large proportion les capacités de l'ennemi. On peut ici remarquer que la facilité apparente des premiers succès (face aux Américains ou face aux forces du Commonwealth à Singapour) va aussi constituer une surprise pour le commandement japonais. Elle conduira à réviser (à tort...) la représentation des difficultés de la guerre et conduira au syndrome de la « maladie de la victoire » durant une bonne partie de l'année 1942.

- De la guerre du Kippour à la crise de LTCM en 1998 :
une « surprise » qui n'aurait jamais dû être
La capacité matérielle à collecter et transmettre plus de signaux se traduit, pour les opérateurs, par une montée

proportionnelle des incertitudes quant à la nature de l'objectif à atteindre et de la responsabilité potentielle du décideur.

L'accès en temps réel à des signaux plus complexes et au contenu potentiellement surprenant fait brutalement surgir de nouvelles opportunités qui n'avaient pas nécessairement été prises en compte au début du processus de spéculation. Les termes initiaux du choix sont alors remis en cause, tant par les nouvelles opportunités que parce que leur nouveauté signifie un nouveau contexte susceptible de provoquer une variation dans l'échelle des préférences du décideur. Cet accès en apparence illimité à l'information permet de soumettre le décideur à un contrôle qualitativement renforcé. Or, ceci n'est pas nécessairement une bonne chose.

Le renforcement des éléments susceptibles d'être mobilisés *ex-post* pour contester une décision accroît la pression sur le décideur de manière asymétrique. Ses futurs critiques ont à leur disposition plus de temps qu'il n'en aura. Ils vont apprécier les éléments de sa décision dans un univers fondamentalement différent de celui dans lequel il a dû la prendre, et ce pour la simple raison qu'une décision a été prise, qui a modifié de manière irréversible l'environnement.

De fait, un des grands théoriciens contemporains de la stratégie, Martin van Creveld a montré l'existence de « pathologies informationnelles » que les systèmes de transmission et de commandement peuvent engendrer¹⁸. Comme le flot de signaux collectables est difficile à analyser en dehors de tout traitement initial, il se produit alors une forte tendance à vouloir transformer ces signaux en statistiques. Le coût cognitif de la réduction d'éléments qualitatifs en éléments quantitatifs est généralement sous-estimé :

« Les statistiques, même quand elles sont précises, ne peuvent se substituer à une connaissance en profondeur d'un environnement [...]. Son absence tend à transformer de réels problèmes militaires ou politiques en de faux problèmes techniques. Quoique les assemblages de chiffres qui sur une imprimante d'ordinateur puissent sembler exhaustifs et précis, leur signification est souvent ambiguë : par exemple une baisse du nombre d'incidents peut signifier (entre autres choses) soit que l'ennemi est en passe d'être défait soit que les forces amies ne sont pas heureuses dans leurs tentatives pour le localiser et le

¹⁸. M. van Creveld, *Command in War*, Harvard University Press, Cambridge, Mass., 1985, p. 252 et ssq.

forcer à se battre. Comme le modèle qui est l'objet de l'analyse statistique ne devient perceptible qu'à un niveau relativement élevé de la hiérarchie, la confiance en une telle analyse est en elle-même une contribution à la centralisation et à la pathologie informationnelle dont la centralisation peut être la cause¹⁹. »

Martin van Creveld écrivait ces réflexions à partir de son analyse de la guerre du Viêtnam. Michael Schrage aboutit en 2003 à des conclusions identiques, à partir de sa comparaison entre la faillite du fond spéculatif LTCM en 1998 et les formes de commandement développées dans l'armée américaine lors des opérations au Kosovo (1999) et en Afghanistan (2001/2002)²⁰. Le risque de sur-centralisation, avec son effet de pathologie informationnelle, a été plutôt renforcé qu'amoindri par le développement et la diffusion des moyens informatiques.

Le tableau comparatif que dresse van Creveld des guerres de 1967 et 1973 au Moyen-Orient est aussi extrêmement instructif. En 1967, dans une armée israélienne qui n'avait pas encore été inondée par le flot matériel de l'aide américaine, le recours à l'information humaine, au contact direct, permis aux commandants en chef des principaux secteurs de se doter d'un « télescope directionnel ». Ce terme, signifie la capacité de concentrer la collecte de signaux sur certaines sources au détriment d'autres, qui sont délibérément ignorées.

Le général Gavish considérait « qu'il n'y a pas d'alternative à regarder un subordonné dans les yeux, à entendre le son de sa voix²² ».

Ainsi, des éléments implicites, peuvent s'avérer plus importants que des éléments explicites.

À l'inverse, durant les deux premiers jours de la guerre de 1973, les structures de commandement israéliennes furent noyées dans une mer de signaux, souvent discordante et difficile à interpréter. L'accès à des moyens radios bien plus sophistiqués qu'en 1967 accentua l'effet pervers de cette masse. Le fait qu'un officier supérieur tenta (et réussit) une reconnaissance aérienne en hélicoptère pour essayer de se faire une idée plus précise de la situation – ce qui n'est pas sans rappeler la fameuse reconnaissance aérienne faite par le général Weygand en juin 1940 – montre que l'accroissement des moyens de collecte quantitative des signaux ne diminue pas l'incertitude.

^{19.} Idem, p. 253.

^{20.} M. Schrage, « Perfect Information and Perverse Incentives: Costs and Consequences of Transformation and Transparency », MIT, Security Studies Program, SSP Working Paper 03-1, Cambridge, Mass., mai 2003. p.7-8.

^{21.} M. van Creveld, *Command in War*, op. cit., pp. 197-202.

^{22.} M. van Creveld, *Command in War*, op. cit., p. 199.

Il est extrêmement intéressant de constater que l'histoire de la spectaculaire faillite en 1998 du fond spéculatif LTCM contient des éléments convergents avec l'analyse militaire sur ce point.

La structure de LTCM était basée sur l'hypothèse d'une maîtrise supérieure du marché des titres obligataires par la combinaison de l'expérience de son fondateur, John Meriwether, et des techniques d'analyse quantitative développées par les deux prix Nobel, Robert Merton et Myron Scholes, qui étaient ses associés.

LTCM était certainement la firme la mieux équipée, techniquement et intellectuellement, pour collecter les signaux émis par le marché financier global résultant des diverses dérégulations des années 1980. Le problème, bien identifié par Ian Kaplan un spécialiste des logiciels de finance quantitative, est que ces instruments sont incapables de prévoir les changements de régime qui surviennent dans les marchés financiers²³. L'analyse de David Schireff du Risk Institute n'est pas différente.

Il est ici trop facile de se cacher derrière l'argument de l'irrationalité des marchés durant une crise spéculative. Cette irrationalité est connue depuis longtemps et aurait dû être prise en compte.

Ensuite, cette irrationalité n'est qu'un mot qui recouvre, sans le décrire parfaitement, une situation où les structures mentales des acteurs sont brutalement déstabilisées. En fait, on assiste, suite à un événement qui constitue une « surprise » au sens donné par Shackle à ce terme, à l'émergence d'un nouveau contexte au sein d'une communauté d'opérateurs. Ce nouveau contexte modifie brutalement la structure des préférences individuelles, substituant une priorité à une autre. En ce sens, une analyse fondée sur les travaux mobilisés au chapitre I récuse le terme d'irrationalité dans ce qu'il peut avoir ici de péjoratif.

Les acteurs ne sont pas devenus « fous ». Ils basculent de modèles de représentations à d'autres. S'il y a une irrationalité ici, au sens pathologique, c'est celle des analystes qui postulent que de tels basculements n'arrivent jamais et que les tendances issues des études quantitatives décrivent l'équivalent de lois naturelles.

23. I. Kaplan, « A review of *When Genius Failed: The Rise and Fall of Long-Term Capital Management by Roger Lowenstein* », document internet consultable sur <http://www.bearcave.com/bookrev/geniusfails.html>.

Ici, la surprise, au sens le plus fort de l'*unexpected* provient d'une représentation forte, et culturellement dominante, d'un modèle. Ce dernier peut être militaire (le modèle de l'acteur arabe qui s'était constitué au sein de l'armée israélienne) ou économique (le modèle du marché financier efficient). Cette représentation vient alors s'articuler à une autre, qui joue sur un mode mineur, la croyance en la capacité absolue de traitement de l'information dont disposeraient les systèmes informatiques.

Devant le rôle joué par des modèles, implicites ou explicites, enracinés dans des doctrines, pour la constitution de représentations trompeuses, on pourrait penser que la solution serait de se passer de tels instruments. En fait, cette solution est encore plus dangereuse que ce à quoi elle prétend remédier. L'idée d'un accès au réel sans modèle ou système constitué de représentations n'est autre que le mythe de la « transparence » du réel. Il impliquerait toutes les hypothèses sur l'omniscience de l'agent, que l'on a vues réfutées au début de ce texte.

La doctrine : objet trompeur et pourtant nécessaire

Confrontés à des situations de forte incertitude, les agents individuels pourraient être submergés par l'immensité de la tache cognitive à laquelle ils sont confrontés. Ceci pourrait les conduire à l'immobilité. En fait, pour faire face à cette situation, ils réagissent en tentant de mobiliser ce qui les unit à un groupe social, des éléments de culture ou des modèles cognitifs.

La notion de culture est chère aux économistes institutionnalistes comme à Shackle. Ce dernier insiste sur le fait que la perception de l'incertitude, la surprise, et la dissonance cognitive qui en résulte, peuvent être affectées par la culture de l'agent²⁴.

Il y a des cultures économiques, techniques ou militaires et non une culture uniforme vers laquelle on convergerait dans un grand mouvement de progrès. Ces cultures ont des espaces de prégnance différents et peuvent être en conflit quand elles se développent. L'articulation entre des cultures locales en une culture globale, sur un espace de référence particulier, est donc

^{24.} G.L.S. Shackle, « The Romantic Mountain and the Classic Lake : Allan Coddington's Economics », *Journal of Post-Keynesian Economics*, vol. 6, n° 1/1983, p. 241-257.

un problème pertinent pour tenter de comprendre au niveau empirique des tendances de comportement. C'est donc sur la dimension doctrinale de toute culture, qu'elle soit locale ou globale, qu'il faut maintenant s'attarder.

■ Doctrine et règles

Un premier niveau est constitué par ce qu'on peut considérer, en continuant ici le parallèle avec l'art de la guerre et la science militaire, une « doctrine opérationnelle²⁵ ».

Cet art spécifique s'articule à une doctrine, étant entendu qu'on parle ici de la doctrine opérationnelle, c'est-à-dire de l'ensemble des concepts et des règles qui encadrent le développement des forces et des moyens. On peut affirmer d'ailleurs que, compte tenu du caractère toujours déclaratoire pour une longue période d'un art militaire, sauf à n'étudier que les périodes de guerre, cet art s'incarne dans une doctrine, et ses conditions de mise en œuvre. Il est alors tentant d'établir un parallèle entre la doctrine, comme ensemble de règles strictes encadrant l'autonomie des agents, et les règles dans la vision hayekienne. Pourtant, ce parallèle met en lumière une limite propre à la logique hayekienne²⁶, en particulier à sa propension aux règles situées au-delà des capacités de modification des agents, c'est-à-dire l'équivalent d'une Constitution.

Appliquée au domaine militaire, une telle logique nous conduirait à ce que les théoriciens militaires soviétiques ont en leur temps qualifié de doctrine stéréotypée et prévisible, deux qualificatifs très négatifs à leurs yeux. En fait, la capacité à modifier les règles, à les faire évoluer est importante et ne peut être laissée aux opérateurs directs sous peine d'introduire un facteur d'incohérence. On est donc obligé de penser l'intervention discrétionnaire, qu'il s'agisse de celle de l'état-major ou du gouvernement. Mais c'est de l'interaction permanente entre représentations et éléments matériels, qu'ils constituent des contraintes ou des opportunités, que découlent les processus d'évolution avec leur part d'irréversibilité.

C'est pourquoi l'écart entre doctrine proclamée et politiques mises en œuvre ne saurait se réduire à des scories, des impuretés, des frictions dues à la faiblesse des hommes comme à la dureté des temps. Il est l'essence même d'un processus dynamique témoignant du double mouvement d'abstraction des

²⁵. Sur ces points voir les parties théoriques de J. Sapir, *La Mandchourie oubliée — Grandeur et démesure de l'art de la guerre soviétique*, Paris, Le Rocher-J.P. Bertrand, 1996. p. 241-257.

²⁶. Voir J. Sapir, *Les Économistes contre la démocratie*, Albin Michel, Paris, 2002.

expériences passées et de critique par les faits des théorisations présentes. Il s'enracine dans l'inévitable décalage temporel entre le rythme des ajustements intellectuels, les transformations des systèmes de représentations à la suite de surprises plus ou moins radicales, et celui des transformations des appareils suscitées par ces ajustements même. En ce sens, toute doctrine est par nature inachevée, en crise. C'est l'évolution de cet écart, l'analyse de possibles dérapages soit vers l'empirisme soit vers le doctrinaire ou au contraire nous informe sur l'émergence des pathologies que l'on a évoquées.

Il est donc important de repérer ce qui peut constituer un « style » dans une activité donnée. Suite à S.R. Baran²⁷, on appellera ainsi un ensemble de pratiques et de comportements, explicites ou implicites, particuliers à une communauté, et que l'on retrouve de manière régulière dans la solution de problèmes donnés. Le « style » joue ici le rôle d'un acte réflexe, alors que la doctrine apparaît comme une construction plus consciente. Ce qui caractérise tout art militaire, c'est la combinaison des deux, du style et de la doctrine, du réflexe et de la décision consciente. Cette articulation se retrouve dans les cultures économiques, qu'elles soient locales ou globales.

Le processus de formation de cet ensemble doctrine-style passe par une dimension de connaissance implicite qui peut être en partie collective. Il incorpore aussi un processus d'apprentissage, ce dernier étant compris comme un processus qualitatif où les agents concernés adoptent de nouvelles règles de pensée qui modifient leur perception du monde²⁸. Mais il passe encore par des formulations explicites, des moments d'institutionnalisation, la production de textes de référence.

Ce problème dépasse l'opposition classique entre théorie et pratique. Les différences entre les processus et les systèmes de représentation ne sont pas uniquement dues aux innombrables frictions qui naissent en permanence de la confrontation avec le monde réel. Une dimension essentielle tient aussi à la mystification des représentations. L'irruption permanente d'évenements imprévis, les innovations qui naissent spontanément de la confrontation entre les actions des agents, introduisent une incertitude irréductible qui n'est nulle part plus sensible que sur le champ de bataille²⁹. Cette incertitude interdit le recours à des plans savamment structurés, sous peine d'échec³⁰.

^{27.} S.R. Baran, « The influence of Russian Tradition on the Political style of the Soviet Elite », *Political Science Quarterly*, vol.102, n° 2, p. 273-293.

^{28.} On se réclame ici pour une part de la conception de la connaissance développée par Hayek dans, F.A. Hayek, *The Sensory Order*, Chicago, University of Chicago Press, 1952.

^{29.} V. Savkin insiste tout particulièrement sur l'aspect chaotique et non probabiliste du combat. V.E. Savkin, *Osnovnye Principy Operativnogo Iskusstva i Taktiki*, Voenizdat, Moscou, 1972.

^{30.} L'extraordinaire complexité et la rigidité des plans de la marine japonaise durant la Seconde Guerre mondiale sont des exemples fameux de cette planification perverse. Voir S.E. Morison, *History of United States Naval War Operation in World War II*, vol. IV *Coral Sea, Midway and Submarine Actions* et vol. V *The Struggle for Guadalcanal*, Boston, Little Brown & Co., 1989.

Mais, elle interdit aussi de laisser les agents libres d'agir à leur entière initiative, car leurs capacités cognitives seraient rapidement saturées par la quantité même des informations tout comme par la diversité de leur nature et leur hétérogénéité, qui surgissent du conflit comme de la compétition³¹. Cela découle de notre conception de la connaissance construite socialement, même si elle peut s'approprier individuellement.

La dimension sociale est incontestablement première. C'est pourquoi une prise en compte sérieuse du problème de l'incertitude invalide par contre la démarche de l'individualisme méthodologique. Le mouvement ne va pas de manière univoque de l'individu au collectif mais en permanence et simultanément du collectif à l'individu et vice versa. Le problème de l'agrégation des comportements a donc pour contrepartie celui des déterminations collectives. Ce perpétuel double mouvement n'est pas régi, si ce n'est à long terme, par une quelconque loi de l'équilibre entre les deux pôles. Il admet des moments historiques, de dimension comme de fréquences variables, où l'un des pôles devient dominant.

Il faut donc penser les périodes spécifiques où l'un domine l'autre, comme les états de ferveur collective qu'elle soit religieuse, politique, sportive ou guerrière ou encore ceux induits par les grandes bulles spéculatives, ainsi que les basculements d'une période à l'autre. C'est ici qu'il faut revenir à l'incertitude, à la fois comme ignorance des états futurs et de leur probabilité d'occurrence.

■ Règles et systèmes

L'incertitude qui menace en permanence les agents individuels comme collectifs d'un risque de saturation de leurs capacités cognitives conduit donc à produire des systèmes de règles, codifiés de manière plus ou moins formelle en doctrine. Ces règles entrent immédiatement en interaction dynamique avec l'institution, le « système » qui les produit. Il en découle un nouveau niveau de problèmes, suivant que l'on est en présence d'un système dit « centralisé » ou « décentralisé³² ».

Le premier cas de figure trouve son illustration dans l'armée britannique, de la Première ou de la Seconde Guerre mondiale. Une planification minutieuse assujettit les acteurs à un scénario qui cesse, à un moment donné, de correspondre à la réalité.

³¹. M. van Creveld, *Command in War*, Cambridge, Harvard University Press, 1985. Cet auteur construit, dans le cas de l'analyse des pratiques américaines durant la guerre du Viêtnam, le concept de pathologie de l'information, quand une institution s'avère incapable de trier et d'organiser les informations à la même vitesse qu'elle les collecte.

³². Sur la définition économique de tels systèmes, J. Sapir, *Les Trou noir de la science économique*, Paris, Albin Michel, 2000 (Le Seuil, 2003).

Il est intéressant de constater que, même après quatre années de combats, cette tradition de l'armée britannique perdura dans la Seconde Guerre mondiale³³, comme le montre le cas de l'offensive menée au sud-ouest de Caen le 26 juin, l'opération Epsom. En dépit d'une impressionnante supériorité matérielle, et d'un contrôle absolu des opérations aériennes, l'opération ne réussit pas à percer la défense allemande du fait de son caractère bien trop rigide³⁴.

Le second cas de figure correspond au commandement américain au Viêtnam. La facilité même avec laquelle l'armée américaine pouvait collecter des informations, combinée à une excessive centralisation, a abouti à ce que cet historien appelle une « pathologie informationnelle³⁶ ». C'est bien cette notion que l'on voit aujourd'hui resurgir dans le travail sur les effets pervers des systèmes d'information, que ce soit dans le domaine militaire ou dans le domaine financier, travail que l'on a analysé au chapitre III³⁷.

Dans ces deux exemples, on a un style qui plonge ses racines à la fois dans les traditions des institutions concernées, mais aussi dans une certaine culture du rapport au fait matériel (et dans le cas américain du rapport aux objets incorporant une technique avancée).

Certains individus concernés en sont conscients et cherchent à se dégager de ce style. Pour ce qui concerne l'armée américaine, le débat sur la « révolution dans les affaires militaires » engagée à partir des années 1980 en a été un exemple. Cependant, au moment même où ces lignes sont écrites³⁸, l'incapacité de l'institution militaire américaine à gérer la situation en Irak en dépit de la croissance exponentielle des systèmes d'information et de gestion de cette dernière, semble montrer la persistance du style. Encore une fois l'institution militaire s'est laissée noyer dans une accumulation de signaux dont elle n'arrive pas à tirer le sens. La « pathologie informationnelle », elle-même issue de la fascination pour les techniques avancées et de cette croyance, profondément ancrée dans la culture américaine, en l'existence de solutions techniques à des problèmes politiques, perdure en dépit des leçons historiques.

Inversement, la recherche de marges de flexibilité face à l'incertitude, comme on peut la trouver dans l'armée israélienne, n'est pas toujours une garantie de succès. Ce système fut quali-

³³. *Ibid.*, p. 155-168 à propos de la bataille de la Somme en 1916.

³⁴. M. Middlebrook, *The First Day on the Somme*, Simon & Shuster, New York, 1972.

³⁵. B. Perrett, « Normandy — Hill 112 », *Born in Battle*, n° 10, avril-mai 1980, p. 17-45 ; H. Maule, *Caen*, Londres, David & Charles, 1976.

³⁶. M. van Creveld, *Command in War*, op. cit., p. 258-261.

³⁷. M. Schrage, « Perfect Information and Perverse Incentives : Costs and Consequences of Transformation and Transparency », MIT, Security Studies Program, SSP Working Paper 03-1, mai 2003.

³⁸. Mars 2004.

fié par Moshe Dayan lui-même de « chaos organisé³⁹ ». S'il permet la mise en place d'un processus d'apprentissage flexible tenant compte de l'évolution des situations locales, il peut aussi aboutir à une perte brutale de coordination conduisant à des échecs plus ou moins graves, comme dans la guerre de 1973⁴⁰.

Le recours à une large décentralisation impose alors le recours à des règles qui sont justement constitutives du « style » que l'on a évoqué. Une large décentralisation impose aussi de recourir à des structures d'organisation standardisées, issues elles de la doctrine. Ces règles et structures ne sont rien d'autre que des connaissances accumulées et coagulées⁴¹, où des systèmes visant à réaliser cette accumulation des connaissances⁴².

Ces règles et structures permettent de stabiliser les lignes informationnelles entre des acteurs auxquels on a laissé des très grandes marges d'autonomie dans la décision. Elles permettent, ou sont censées permettre, une convergence des anticipations et des représentations. Encore faut-il que ces règles et structures conservent leur statut d'instruments heuristiques. Cela impose l'existence de conditions de stabilité qui, à en croire les récits des combats de 1973, n'ont pas toujours été réunies. Les règles d'action se sont transformées en une idéologie infectant le processus de décision. La volonté de certains officiers israéliens de contre-attaquer à tout prix dès les premières heures du conflit – la doctrine officielle de l'armée israélienne consistant à privilégier l'offensive – aboutit à des échecs tactiques sanglants. La doctrine a cessé de fonctionner comme un corps de représentations partagées, permettant de faire converger les analyses d'une situation donnée entre agents décentralisés, pour se transformer en une production de représentations mystifiées de cette réalité.

« Les tankistes de Gonen⁴³ fonçaient un peu au hasard le long des axes menant au canal ; [...] L'infanterie égyptienne était censée prendre ses jambes à son cou. Bien au contraire, elle résista et alla jusqu'à clouer au sol les blindés israéliens ; le phénomène apparut tellement inouï qu'il fut ressenti comme déloyal⁴⁴. »

Cette transformation du rôle de la doctrine ne remet pas en cause son fonctionnement comme cadre cognitif collectif. On peut, au contraire, considérer qu'elle en est une apothéose. Mais cette transformation, telle qu'elle a été analysée par Martin

39. M. van Creveld, *Command in War*, op. cit, p. 196-198.

40. Idem p. 218-226.

41. Ceci est un point aujourd'hui développé par les économistes, et en particulier ceux de « l'école des conventions ». Voir O. Favereau, « Marchés internes, marchés externes », *Revue Économique*, vol. 40, n° 2/Mars, 1989.

42. Voir l'analyse faîtes par van Creveld du système napoléonien comme structure de gestion de l'information; M. van Creveld, *Command in War*, op. cit.

43. Général israélien responsable du front sur le canal de Suez.

44. M. van Creveld, *Tsahal – Histoire critique de la force israélienne de défense*, Paris-Monaco, Éditions du Rocher, 1998, p. 335.

van Creveld, renvoie aussi à des phénomènes institutionnels et organisationnels qui ont affecté les forces israéliennes entre 1967 et 1973⁴⁵. Les responsables militaires et politiques ont bien été les acteurs de ces phénomènes, mais l'impact de ces derniers les a dépassés. La conscience individuelle de ces transformations fut, au mieux, parcellaire. Le fonctionnement des structures collectives s'est imposé, même à leur insu, à ces acteurs pour produire un résultat allant à l'inverse de leurs objectifs.

La stabilité des systèmes cognitifs permettant la convergence des représentations et des anticipations ne peut donc se donner d'elle-même. Si l'on renonce au mythe dangereux de la connaissance parfaite et d'un monde sans incertitude, il nous faut penser le problème de la construction de cette convergence. Elle implique la constitution d'un corps de règles, à la fois procédures et hiérarchisation de ces dernières. Seulement, une fois construites ces règles et procédures, elles tendent à prendre une autonomie par rapport aux acteurs humains. Le phénomène est d'autant plus rapide et brutal que le rapport entre l'organisation des forces humaines et l'organisation des forces matérielles, le rapport entre les personnes et les artefacts et la technique qui leur est associée, se modifie rapidement. Ce processus est donc un processus social, au sens où il implique non pas la juxtaposition d'acteurs individuels, mais leur intégration dans un ensemble collectif.

Les cultures locales, confrontées à des changements qualitatifs majeurs, renvoient les acteurs à une culture plus générale, plus globale. L'analyse des processus décisionnels implique la mobilisation des notions de culture et de style, non pas comme des hypothèses saturantes ou des explications résiduelles mais comme des notions centrales à la compréhension des réponses aux phénomènes de la saturation cognitive et de l'incertitude. ■

⁴⁵. M. van Creveld, *Tsahal – Histoire critique de la force israélienne de défense*, op.cit., 2^e partie, chapitres 5 et 6.

L POUR EN SAVOIR PLUS

MORAL ET BIEN-ÊTRE, QUE FAIT-ON DANS LES ARMÉES ?

- BRENOT P., *La Relaxation*, Paris, PUF, *Que sais-je ?*, 1998.
- BRUCHON-SCHWEITZER M. et DANTZER R., *Introduction à la psychologie de la santé*, Paris, PUF, 1994.
- DEHAENE S. (sous la direction de), *Le Cerveau en action, imagerie cérébrale fonctionnelle en psychologie cognitive*, Paris, PUF, 1997.
- DENIS M., *Les Images mentales*, Paris, PUF, 1979.
- DENIS M., *Image et cognition*, Paris, PUF, 1989.
- DENIS M. et al., *Imagerie et répétition mentale dans l'acquisition d'habiletés motrices*, in VOM HOFE A. (sous la direction de), « Tâches, traitement de l'information et comportements dans les activités physiques et sportives », Paris, E.A.P., 1989.
- GREBOT É., *Images mentales et stratégies d'apprentissage*, Paris, ESF éditeur.
- JACOBSON E., *Savoir relaxer pour combattre le stress*, Québec, Les Éditions de l'Homme, 1957.
- LÉGERON P., *Le Stress au travail*, Paris, Odile Jacob, 2001.
- LE SCANFF C. et BERTSCH J. (sous la direction de), *Stress et performance*, Paris, PUF, 1995.
- LE SCANFF C., *Imagerie et apprentissage*, in BERTSCH J. et LE SCANFF C., « Apprentissages moteurs et conditions d'apprentissages », Paris, PUF, 1995.
- LE SCANFF C., « Les Bases de l'entraînement mental », Paris, *Bulletin de psychologie*, tome 58, n° 475, 2005.
- PAULHAN I. et BOURGEOIS M., *Stress et coping, les stratégies d'ajustement à l'adversité*, Paris, PUF, collection Nodules, 1998.
- PERREAUT-PIERRE É., *La Gestion mentale du stress pour la performance sportive*, Paris, Amphora, 2000.
- PERREAUT-PIERRE É., « Les techniques d'optimisation du potentiel », cours pour les moniteurs et instructeurs et manuel pour les élèves.
- SCHULTZ J. H., *Le Training autogène*, Paris, PUF, 1958.
- SELYE H., *Le Stress de la vie*, Paris, Gallimard, 1956.
- THILL E. et FLEURANCE P., *Guide pratique de la préparation psychologique du sportif*, Paris, Vigot, 1998.
- VÉRON G., *Psychologie de l'action, action de la psychologie*, Paris, Vigot, 1994.

COMPTE RENDU DE LECTURES

L

« Modèle occidental de la guerre » (les Occidentaux sont des combattants intrinsèquement supérieurs), « déterminisme technologique » (les matériels sont l'alpha et l'oméga de la victoire), « force écrasante » (la supériorité des moyens assure la déroute de l'adversaire)... Les historiens, les théoriciens et les dirigeants occidentaux se complaisent dans l'affirmation de leur supériorité militaire et l'assertion d'un discours aussi simpliste que présomptueux. On en mesure aujourd'hui les conséquences notamment en Irak ou en Afghanistan.

Par ailleurs, quoi de commun entre la bataille de citoyens-soldats dans la Grèce classique et les grands traités de l'Antiquité chinoise et indienne, entre l'idéal chevaleresque des guerriers médiévaux et l'imprégnation romantique de la bataille napoléonienne, entre la traversée du canal de Suez par l'armée égyptienne en 1973 et la « guerre contre le terrorisme » déclenchée par le 11 septembre 2001 ? Non pas un modèle aussi parfait qu'inexistant, mais des modes différenciés de combats, tributaires des valeurs constitutives de chaque civilisation, adaptés aux réalités et aux idéaux de chaque société. La guerre est donc bien l'un des plus anciens et des plus complexes phénomènes humains, dont la richesse demande une appréhension fine et décomplexée.

Depuis 20 ans, l'histoire militaire a vécu une révolution, avec l'arrivée des outils et des méthodes issues des *Annales*. Cette évolution provient pour l'essentiel du monde anglo-saxon. Les historiens anglo-saxons sont très ouverts d'esprit tant en terme de période qu'en aire de civilisation. L'auteur réalise donc un voyage de près de 3 000 ans dans le temps et sur trois continents – son analyse n'est pas eurocentrique. En effet, ce livre est d'abord une histoire du combat dont les origines remontent à la Grèce antique. La bataille grecque deviendra le modèle occidental de la guerre. La Chine et l'Inde produiront des textes sur l'art de la guerre, devenus des incontournables. Le Moyen Âge occidental distinguera dans la guerre européenne l'idéal, le réel et le parfait. La guerre linéaire sera la caractéristique du siècle des Lumières et de ses idéaux. Avec Austerlitz (et plus largement les guerres napoléoniennes) une vision romantique de la bataille décisive apparaît. Le xx^e siècle sera celui du combat sans merci, tant en Europe que dans le Pacifique – cf. les deux derniers films de Clint Eastwood. À chaque fois, l'auteur insiste sur l'importance des choix conceptuels, souvent plus décisifs que les choix technologiques.

Professeur aux universités d'Illinois et d'Ohio, John A. Lynn, historien militaire des plus éminents, prend part au débat sur la « guerre à l'occidentale », les historiens militaires anglo-saxons ne reculant pas devant la polémique avec leurs pairs. Le présent livre répond et s'oppose à la thèse de Victor D. Hanson dont le *Carnage et Culture* est un des livres de chevet des néoconservateurs américains. Lynn réfute les thèses essentialistes de Hanson et

De la
guerre ;
une histoire
du combat
des origines
à nos jours

John A. Lynn
Tallandier, 2006



notamment l'existence d'un modèle occidental de la guerre, qui débouche inévitablement sur la victoire car les Occidentaux mèneraient le combat d'une manière supérieure à celle des autres; thèse qui permettrait d'expliquer la guerre sur la longue période. En passant, l'auteur règle son compte à l'idéologie du déterminisme technologique qui se justifierait par la prééminence des armes. C'est dire si cet ouvrage, qui reprend les travaux de l'auteur sur les armées sous Louis XIV et la Révolution, est d'une lecture stimulante, en résonance avec l'actualité.

L'universitaire avance des arguments solides contre l'école des historiens militaires qui privilégie le « déterminisme technologique » et montre de manière probante que « le choix, l'intégration et l'exploitation de nouvelles armes demeurent fondamentalement des tâches conceptuelles », définies et déterminées par des facteurs culturels. Qui plus est, il se sert de ses études de cas pour illustrer la dichotomie entre la façon dont une société conçoit la guerre (« discours sur la guerre ») et la réalité. Les leçons de l'histoire sont claires. Selon lui, les nations et les forces armées qui ne parviennent pas à concilier le discours idéalisé sur la guerre avec la réalité risquent d'échouer sur le plan tactique, opérationnel et stratégique. Le professeur analyse clairement les notions décousues dans lesquelles s'enferrent les armées qui adhèrent à un discours « choc » sur la guerre (la notion de « force écrasante », par exemple), lorsqu'elles tentent de faire face au nouveau visage du XXI^e siècle.

Chacun des huit chapitres traite donc des facteurs culturels qui influencent le discours sur la guerre comme sur la réalité des combats. Bien que ces chapitres soient autonomes, leur agencement fait harmonieusement progresser la réflexion. Ceux qui sont consacrés aux cultures militaires de l'Asie méridionale, de la Chine et de l'Égypte apportent des idées vraiment originales à l'histoire militaire. Ceux qui couvrent le domaine mieux connu de la Grèce antique, de l'Europe et de la Deuxième Guerre mondiale dans le Pacifique mettent fortement en cause les « déterministes technologiques » et présentent des illustrations frappantes de la manière dont les forces armées se réforment et changent de discours sur la guerre, ou alors courent à l'échec. Le chercheur ne se contente pas de dépouiller des archives, comme cela se fait d'ordinaire ; il effectue également une analyse pénétrante d'œuvres philosophiques et de la littérature contemporaine. En même temps, son livre ne présente pas le défaut habituel des travaux axés sur l'histoire sociale et la culture populaire qui oublient souvent que c'est la bataille qui compte. De toute évidence, il comprend la complexité des choses et, bien qu'il dépeigne un vaste panorama historique, il se montre maître dans l'art de simplifier sans être simpliste.

À ce stade, on comprend que l'auteur met en œuvre une véritable modélisation théorique qui prend la forme d'une dialectique ternaire entre réalité et représentation de la guerre par le biais de phénomènes de réforme et de reconnaissance. Présentée comme une ébauche d'étude culturelle de la guerre, sa problématique offre un point de vue structurant riche en perspectives.

Rappelons-nous que le principal ouvrage de Clausewitz, *De la guerre*, pose plusieurs problèmes d'interprétation. En fait, il y a deux Clausewitz : l'analyste de la stratégie napoléonienne (ses écrits jusqu'en 1827), et le penseur de toutes les guerres (la nouvelle version inachevée, de *Vom*

Kriege, commencée en 1827). L'ouvrage posthume contient donc des contradictions importantes qui ont généré des interprétations très diverses. Ainsi, l'une des intuitions que l'on attribue souvent à Clausewitz, l'importance du facteur moral dans la guerre, n'est pas de lui. Il s'agit d'un thème classique de la littérature militaire du XVIII^e siècle. En revanche, on lui accorde à juste titre l'identification du phénomène de « friction » qui explique le fait qu'aucun plan de guerre ne se réalise parfaitement. Clausewitz n'a certes pas inventé l'idée selon laquelle la guerre est un combat de volontés dont le but est d'imposer sa volonté à l'adversaire, mais c'est lui qui a diffusé ces idées et les a rendues célèbres. C'est également lui qui a souligné le danger de l'escalade de la violence dans toute guerre – un danger particulièrement important pendant la guerre froide en raison de l'existence des armes nucléaires.

Un autre apport fondamental de Clausewitz est qu'il a identifié la politique comme facteur dominant et régulateur. Il en a conclu que la guerre était « un caméléon », changeant de caractère selon ses fins politiques et stratégiques, qu'elle pouvait prendre la forme d'escarmouches, de batailles rangées, ou d'absence de bataille... Cette reconnaissance de la diversité des formes que peut prendre la guerre a mené Clausewitz à réaliser que le centre de gravité n'était pas seulement l'armée de l'adversaire mais aussi sa volonté. De cette réflexion, il en a déduit quelques idées sur les facteurs psychologiques et sociaux qui se conjuguent afin de rendre la guerre possible. Il a évoqué l'existence d'une trinité primaire : la violence, le hasard et le but politique. Ces trois facteurs interagissent dans chaque guerre. Poursuivant sa pensée, Clausewitz a noté qu'on pourrait peut-être associer cette trinité primaire à une trinité secondaire : le peuple, l'armée, le gouvernement. Si en 1827, Carl von Clausewitz proclamait dans *De la guerre* la subordination de la guerre au politique, dans le présent livre, J. A. Lynn plaide pour une histoire de la guerre comme « fait culturel ».

Notre historien, introduit, ici, dans l'histoire militaire, l'histoire culturelle et celle des représentations. Cet apport implique de penser la guerre comme un fait social total, qui a sa place aux côtés de la politique et de l'économie. Il pose la question essentielle du rapport dialectique entre réalité de la guerre et le discours de la guerre. D'ailleurs la guerre et la stratégie ont toujours été, selon lui, l'objet de discours visant à en distordre la réalité et à instrumentaliser les discours produits dans des buts idéologiques.

Après un tel parcours, l'épilogue (« terrorisme et mal ») et l'annexe (« discours sur la guerre et réalité : modèle culturel ») ont une utilité indéniable pour les universitaires comme pour les militaires de carrière. Dans ces pages, il présente l'argument selon lequel les nations occidentales développées doivent repenser « [...] notre politique militaire, les raisons d'être de nos forces armées et la nature même de la guerre... ».

L'auteur se penche sur le nouveau discours militaire relatif au terrorisme qui doit, selon lui, déboucher sur un réexamen de l'art militaire. Les stratégies actuels n'ont pas encore intégré correctement, semble-t-il, cette nouvelle forme de guerre dans leur champ d'analyse. En conclusion il tire du discours et de la réalité de la guerre, un modèle culturel. Car à équipement comparable, une culture de guerre peut décider de la victoire. Dans les années 1930, Français et Allemands disposaient sensiblement de la même technologie, à ceci près que les premiers, partisans de la

défensive, misaient sur des blindés lourds commandés par un seul homme affecté à la conduite de l'engin et au tir, quand les seconds, orientés vers l'offensive, prenaient l'option de blindés plus légers et plus rapides commandés par deux hommes qui se répartissaient les tâches. On sait ce qu'il advint en 1940 du côté des Ardennes. Ainsi en compréhension l'époque qui est la leur ainsi que le terrain sur lequel elles combattaient, les armées seront-elles en mesure de relever les défis du XXI^e siècle.

Son analyse du terrorisme remet en question les idées bien ancrées sur lesquelles se fondent généralement les théoriciens et les planificateurs militaires. L'annexe présente à la fois le modèle d'une interaction complexe entre « l'idéal et la réalité en matière de guerre » et constitue probablement la partie la plus importante du livre pour les personnes en charge de la planification militaire. La pertinence des commentaires, servie par une langue déliée, est un réel plaisir intellectuel. Bien écrit, cet ouvrage est rigoureux et pertinent. Sa lecture s'impose aux officiers supérieurs et aux analystes civils. Preuve supplémentaire que la réflexion historique est plus que jamais un des socles des humanités, et qu'au sein des humanités se trouve l'étude du phénomène guerrier.

Luc Pinson, chargé de communication ■

De la nécessité d'un débat doctrinal. Éléments de réflexion à propos du livre de sir général Rupert Smith.

Le général d'armée sir Rupert Smith a commandé la division britannique engagée dans la première guerre du Golfe en 1990-1991, les forces des Nations unies en Bosnie en 1995¹ (UNPROFOR), le théâtre d'Irlande du Nord de 1996 à 1999. Son dernier poste, qu'il a quitté en 2002, fut celui de commandant en second de l'OTAN en Europe (NATO DSACEUR).

À l'issue d'une carrière de plus de quarante ans sous l'uniforme, le général sir Rupert Smith nous livre dans son premier ouvrage² intitulé *The Utility of Force : The Art of War in the Modern World*, le fruit de ses réflexions sur les nouveaux défis posés aux forces armées.

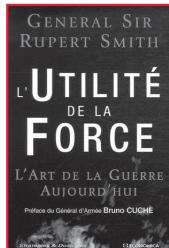
S'appuyant sur une approche très critique de la question, étayée par un style particulièrement libre et direct, l'auteur invite le lecteur à s'interroger sur l'adaptation des forces armées classiques actuelles aux opérations, dans le nouvel environnement que constituent les populations. Il propose des voies pour « redonner son utilité à la force ».

Sa thèse générale s'attache à démontrer de manière audacieuse, avec un style très engagé, voire quelquefois même radical, que bien que le paradigme de la guerre industrielle interétatique soit désormais obsolète³, les armées occidentales continuent d'appliquer dans leur organisation, leur équipement et leur doctrine, le modèle d'antan s'exposant par là même à de sérieuses difficultés dans l'environnement des nouveaux conflits contemporains. Celles-ci tiennent au fait essentiel, qu'à la différence de la guerre industrielle, dont le résultat stratégique dépendait très étroitement de la victoire tactique sur le champ de bataille, la guerre au milieu de la population ne peut plus être gagnée par la force militaire seule. La démonstration effectuée par l'auteur procède d'une étude historique scrupuleuse des conditions d'engagement des armées de l'époque napoléonienne⁴, à la fin de la guerre froide⁵, puis à l'éclairage des nouveaux engagements actuels⁶.

-
1. Il succédait à Michael Rose, avec lequel il partage la même communauté de points de vue.
 2. Cet ouvrage préfacé par le général d'armée Bruno Cuche, chef d'état-major de l'armée de terre est disponible en français (2007) aux Éditions Economica sous le titre de *L'Utilité de la force ; l'art de la guerre aujourd'hui*.
 3. Pour l'auteur le paradigme de la guerre industrielle s'est forgé au XIX^e siècle, les guerres napoléoniennes en ont été le point de départ.
 4. Première partie de l'ouvrage.
 5. Deuxième partie de l'ouvrage.
 6. Troisième partie de l'ouvrage. Cette étude s'appuie essentiellement sur l'expérience opérationnelle de l'auteur en Afrique, en Irlande du Nord et dans les Balkans.

L'Utilité de la force ; l'art de la guerre aujourd'hui

Rupert Smith
Economica,
Stratégies &
doctrines, 2007



L'auteur rappelle que l'environnement de la guerre a changé : celle-ci ne se déroule plus dans les campagnes face à des armées, mais dans les villes, au sein des populations (*amongst the people*). Il démontre dès lors, que cette évolution, liminairement géographique, génère des effets systémiques multiples nécessitant de repenser fondamentalement la grammaire des engagements, notamment en replaçant, plus opportunément le facteur humain au cœur des enjeux opérationnels. Pointant avec violence l'excès ostentatoire des moyens technologiques utilisés, le général Rupert Smith, n'hésite pas à suggérer non sans une certaine ironie à propos de la guerre contre l'Irak : « la futilité de la force employée ».

Selon l'auteur, l'actuelle confusion de paradigme entre « guerre industrielle » et « guerre au sein des populations » explique en grande partie les déconvenues générées par de nombreux engagements : « la force semble avoir perdu son utilité ». Concrètement, pour reprendre la distinction de Raymond Aron, l'auteur opine que la guerre actuelle ne vise plus à dicter la paix par le total écrasement de l'autre, mais à négocier les conditions de la paix, puis à établir les modalités favorables à son rétablissement.

De fait, l'usage sans retenue de la force au milieu des populations produit des effets néfastes totalement inverses à l'état final recherché. L'ennemi actuel a changé de nature, il est devenu polymorphe, est présent au sein de l'opinion publique, joue et instrumentalise les médias à des fins subversives : « il sait retourner la force militaire classique en faiblesse politique ». Aujourd'hui, encore plus qu'hier, la guerre se gagne par « les esprits et par les coeurs » et non par une force militaire disproportionnée et coûteuse⁷. Le général observe que beaucoup de structures s'avèrent obsolètes dont plus particulièrement celle de l'OTAN à l'inverse des structures plus adaptées de l'Union européenne⁸.

L'absence d'ennemi clairement identifié, mais étroitement intégré à la population⁹, amène l'auteur à conclure à la nécessité d'éradication du concept suranné de guerre industrielle interétatique. La réponse la mieux adaptée à la forme contemporaine de conflictualité résiderait alors dans la constitution d'un modèle d'armée unique, optimisé essentiellement dans le but de mener la guerre au milieu des populations.

Son analyse plaide en faveur de l'impérieuse nécessité d'une réévaluation de notre modèle d'armée afin de l'adapter aux engagements réels les plus probables : « les armées se sont réduites en Europe, mais ont gardé les équipements d'un autre âge pour d'autres batailles¹⁰ », dénonce-t-il. La raison principale est « que les adversaires ont appris à se situer en dessous du seuil d'utilité de nos systèmes d'armes¹¹ » et que les nouveaux théâtres d'opérations urbains ne correspondent plus aux besoins exprimés hier. Selon le général sir Rupert Smith, une transformation doctrinale s'impose. Celle-ci, cependant sera difficile, car si aucune armée ne peut aujourd'hui faire l'économie d'une réflexion sur sa propre doctrine d'emploi des forces, celle-ci se heurte néanmoins à la difficulté culturelle majeure d'avoir à repenser les schémas traditionnels d'usage de la force : « [...] j'insiste pour demander une révolution dans notre approche conceptuelle¹²... ».

Le constat effectué par le général est relativement pessimiste, puisque la réponse la plus communément admise face aux nouveaux défis d'engagement, tend essentiellement à privilégier les efforts portant sur les

^{7.} Cette analyse n'est pas sans rappeler le concept de « juste suffisance technologique », développé par le général Desportes (V.), « Combat de demain : le futur est-il prévisible », in *Politique Étrangère*, n° 3, 2006, p. 599, ainsi que par Kagan (F. W.), « *Finding the Target. The Transformation of American Military Policy* », 2006, Encounter Books, p. 443.

^{8.} Notamment par le développement de capacités duales présentant une double utilité à la fois civile et militaire.

^{9.} Caractéristique majeure des principaux conflits actuels.

^{10.} p. 259.

^{11.} p. 287.

^{12.} p. 358.

aspects technologiques, sur les effectifs, ou encore l'organisation, au détriment d'une réflexion plus fondamentale portant sur les modalités d'engagement des forces.

« L'objectif stratégique ne peut plus être atteint par le seul usage de la force militaire massive¹³ », bref, « une victoire militaire n'implique pas nécessairement une victoire politique¹⁴ ».

L'évolution du contexte d'engagement des forces, décrit par le général Rupert Smith, rappelle dans ses grandes lignes directrices l'analyse française effectuée par l'armée de terre dans le cadre de sa réflexion doctrinale d'emploi des forces¹⁵, ainsi que celle effectuée par F.W. Kagan¹⁶. Ces approches tendent à démontrer, l'impérieuse nécessité de mener un débat non seulement national, mais européen sur la question de l'évolution du concept « d'utilité de la force ». De manière plus globale, le débat engagé pourrait soulever particulièrement la question existentielle – s'il en est – de la profonde mutation de la finalité de l'action militaire.

Les points suivants, soulevés par le général Rupert Smith, pourraient également être évoqués.

S'il paraît dans l'immédiat peu probable d'envisager des conflits interétatiques longs, peut-on définitivement en évacuer toute probabilité d'occurrence¹⁷? D'ailleurs ne pourrait-on être en droit de soutenir l'hypothèse selon laquelle c'est justement l'importance d'un haut niveau technologique et industriel qui a considérablement réduit la durée de la guerre classique, mais que celle-ci n'a jamais disparu totalement¹⁸?

D'autre part, en se plaçant dans l'optique aronienne qui enseigne que « l'histoire nous apprend qu'elle est toujours tragique et que l'on s'ôte les moyens de maîtriser la force quand on renonce à la puissance », peut-on affirmer comme le fait le général sir Rupert Smith que la guerre classique industrielle est désormais obsolète?

S'il ne s'agit plus de gagner la bataille, ni même la paix, mais d'établir les conditions qui permettent l'établissement de la paix, quels moyens peuvent être mis en œuvre?

Dès lors, qu'un certain nombre de tendances lourdes paraissent se dessiner : *géopolitique et géostratégique* avec la transition du niveau national vers l'international, *institutionnelle et politique* avec le fait que le militaire cède le pas à l'interministériel, *tactique*¹⁹ avec notamment l'affirmation progressive de l'interarmisation²⁰, ou encore *technique* avec l'accroissement marqué de l'importance du renseignement, il sera intéressant d'initier un débat sur les implications et les futurs possibles de ces mutations.

Par ailleurs, le thème de la juste adaptabilité technologique évoqué par l'auteur n'engage-t-il pas la problématique, – peu abordée dans cet ouvrage – de la définition du nouvel équilibre capacitaire européen?

Enfin, la dimension sociale de la guerre, que l'auteur s'emploie à présenter comme nouvelle, est-elle réellement récente? N'est-elle pas intrinsèquement liée à la nature même de la guerre? Carl von Clausewitz, que l'auteur cite abondamment, n'en a-t-il pas été un ardent défenseur en rappelant déjà : « la guerre est de moins en moins le jugement de la force et de plus en plus l'affrontement des volontés »?

13. p. 359.

14. Ce qui n'est pas ici sans rappeler la conception hégélienne « d'impuissance de la victoire ».

15. Armée de terre, *Les forces terrestres dans les conflits aujourd'hui et demain*, texte introduit par le général d'armée Bruno Cuche, Economica, 2007, p. 106.

16. *Op. cit.*

17. À ce sujet, le lecteur pourra utilement se référer à : Délegation aux affaires stratégiques/État-major des armées, « Préparer les engagements de demain », juin 2007, p. 65.

18. Ainsi, selon le général V. Desportes : « L'Afghanistan c'est un mois de guerre classique et six années de guerre asymétrique ; l'Irak c'est trois semaines de guerre classique et trois années de guerres asymétrique », in *Politique Étrangère*, n° 3, 2006, « Combat de demain : le futur est-il prévisible ? ».

19. Sur l'évolution de la tactique le lecteur pourra utilement se référer à : M. Yakovleff, *Tactique théorique*, Economica, 2006.

20. Bien que nombre d'opérations continuent de ne relever que d'une composante.

L'ouvrage *L'Utilité de la force ; l'art de la guerre aujourd'hui*, suscite et continuera de susciter des réactions passionnées tant au sein de l'institution militaire qu'au sein de la communauté civile et plus particulièrement politique, européenne et transatlantique. Ces réactions témoignent non seulement de l'extrême sensibilité du débat, mais aussi de l'urgence à poursuivre une réflexion doctrinale portant sur le futur emploi des forces armées et sur l'évolution du spectre des missions militaires.

Marie-Dominique Charlier, Lieutenant-colonel de l'armée de terre,
en poste au Centre de doctrine et d'emploi des forces

Est-ce un livre qui suscite l'espoir de refonder les sociétés comme l'annonce sa 4^e de couverture ? L'auteur, Pierre Hazan, s'emploie à le démontrer. À l'origine de la justice transitionnelle, le tribunal de Nuremberg qui incarne le passage d'une organisation politique à une autre et préfigure le juge pénal international. Il sera suivi par la politique du chancelier Adenauer et de ses successeurs qui vont par des gestes de repentir, de réparations, de constructions de mémoriaux, marquer la rupture entre le présent et le passé et refonder la conscience collective allemande. Cette idée de refondation sera clairement revendiquée en 1992 pour concourir à organiser, dans de nombreux pays, l'après-dictature. Elle repose sur une identification du mal, sa mise en récit, et une proposition de résolution de la tragédie que s'approprient les opinions en tentant de répondre aux questions que pose la construction de la démocratie : faut-il faire l'impasse sur les crimes passés ou punir les responsables en mettant en danger la démocratie naissante ? L'Afrique du Sud sera l'exemple emblématique de cette justice transitionnelle au service de la réconciliation nationale. La parole donnée aux victimes s'est substituée au silence considéré comme le ferment réunificateur de l'unité nationale. Mais le paradigme de la transition est mis à mal par les violences de masses commises envers les civils. Les gouvernements occidentaux et les grandes ONG vont alors bâtir un dispositif reposant sur l'idée qu'il y a des normes si fondamentales qui transcendent les intérêts nationaux. Débutent à partir de 1998-1999 le temps du châtiment et d'une justice pénale internationale avec, au centre, le crime contre l'humanité qui légitime une diplomatie judiciaire sans frontière. Mais les attentats du 11 septembre 2001 ouvrent une nouvelle période : l'utopie d'un monde gouverné par la règle de droit est mise en danger. La conférence des Nations unies contre le racisme à Durban verra la confrontation de deux représentations du monde et sa dialectique entre le droit et la politique. Mais si le printemps, comme l'écrit l'auteur, de la justice transitionnelle n'a duré que douze ans, la capacité des acteurs locaux de s'emparer de l'autorité qui en émane pour travailler et métisser cette justice selon la situation historique lui donne une force nouvelle et représente une source d'espoir.

Juger la
guerre,
juger
l'histoire

Pierre Hazan
PUF, 2007



Line Sourbier-Pinter, rédactrice en chef

Le syndrome de Lazare

Patrick Clervoy
Albin Michel,
2007



Chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées de Toulon, le professeur Patrick Clervoy relate et constate la transformation singulière de celui qui a vécu un fait hors du commun, un accident de trajectoire qui oriente radicalement un parcours de vie et développe souvent silencieusement des blessures intimes que l'on appelle « traumatisme psychique ». La plupart des patients du Pr Patrick Clervoy sont militaires, pompiers, gendarmes, soldats. Ils ont parfois été des héros que l'on oublie vite mais qui eux, se souviennent et se sentent incompris par leur environnement familial et professionnel. L'après-traumatisme peut parfois se compter en dizaine d'années et ses effets rester longtemps invisibles. Mais lorsque survient le moment de la répétition de ce souvenir traumatique avec la même intensité que lorsqu'il s'est produit le danger de désynchronisation, psychologique et sociale est aussi un danger de rupture. Ces récits soulignent le rôle-clef de ceux qui entourent la victime, l'importance de l'attention apportée non seulement par la hiérarchie mais aussi par ceux qui ont en charge les parcours professionnels pour que ne se développe pas un sentiment d'abandon. La reconstruction ne pourra se faire qu'avec la ténacité de l'entourage à ne pas lâcher la victime et sa fraternité

Line Sourbier-Pinter, rédactrice en chef

ÜBERSETZUNG DER ZUSAMMENFASSUNG AUF DEUTSCH

TRANSLATION OF THE SUMMARY IN ENGLISH

HUBERT COTTEREAU

WAS TUN, WENN MAN GEFANGEN IST?

Die moralische Kraft steht im Mittelpunkt bei der Vorbereitung militärischer Operationen der Einheiten des Landheers. Bei den aktuellen Einsätzen, vereint mit den Möglichkeiten, die die Technologie bietet, wird heute die autonome Aktion kleiner abgesonderter Truppenabteilungen bevorzugt. Ihre relative Isolation erfordert besondere Fähigkeiten bei jeder Operation, in der zeitliche und räumliche Reversibilität heute von größter Bedeutung sind. In diesem Kontext steigt das Risiko der Gefangenschaft. Daher muss eine angepasste Ausbildung gefördert werden, in der der Gefangene, entbehrt von der gesamten moralischen Kraft seiner Gruppe, in der er sich üblicherweise bewegt, sich selbst überlassen ist. Bei diesem schwierigen Sich-selbst-gegenüber-Stehen, bei dem sich Begriffe wie Ehre, Versagen und Würde vermischen, muss der Gefangene lernen, sein Handeln aufgrund einer realistischen Verhaltenslinie festzulegen. Die moralische Kraft wird hier durch eine Übung erworben, bei der physische Ausdauer und besonnenes Handeln einhergehen und mittels einer Strategie an die zeitlichen Umstände und den Feind angepasst werden. Im Falle einer Gefangennahme bereitet diese Übung den Soldaten darauf vor, seine Pflichten als Gefangener zu erfüllen: gegen den Feind kämpfen können und wollen, soweit es die eigenen Kräfte zulassen. ▶

WHICH PRISONER OF WAR TRAINING FOR WHICH BEHAVIOUR?

Moral strength is at the heart of army units' operational preparations. The nature of present-day engagements combined with the possibilities offered by technology mean that small detachments work autonomously. Their relative isolation requires a specific aptitude in operations in which reversibility in time and space is now commonplace. In this context, the risk of capture increases. This requires specific training as the prisoner, cut off from the moral strength of the group, is left to his or her own devices. In this tough confrontation where notions of honour, failure and dignity are combined, the prisoner must learn to determine his or her behaviour based on a realistic course of action. Moral strength is acquired from training, which combines physical endurance and a well-thought out strategy that is adapted over time and in line with the enemy. In the event of being captured, this training prepares the soldier to fulfil his or her duty as a prisoner: knowing how and wanting to fight the enemy, in accordance with his or her resources. ▶

■ ÉDITH PERREAUT-PIERRE

MORAL UND WOHLERGEHEN, WAS GESCHIEHT IN DER ARMEE?

Für den Militärarzt Dr. Perreaut ist körperliches und psychisches Wohlbefinden wichtiger Bestandteil der Moral.

Dennoch existieren Mittel, Techniken, Verfahren und Methoden, die zu diesem Wohlergehen beitragen können und es dem Menschen auf diese Weise erlauben, seine Ressourcen bestmöglich einzusetzen: es handelt sich hierbei um Optimierungstechniken des Potentials (frz. « *techniques d'optimisation du potentiel* » [TOP]).

Diese Techniken sind zu Beginn der 90er Jahre an der „Ecole interarmées des sports, (EIS)“ (Sportschule der französischen Armee) in Fontainebleau, ausgehend von der Problematik der Stressbewältigung entwickelt worden. Sie sind jedoch unter keinen Umständen als Behandlung psychischer Traumata zu verstehen, sondern eher als pädagogische „Werkzeugkiste“, auf der Basis von Entspannungs- und mentalen Vorbereitungstechniken.

Die Optimierungstechniken, so wie sie heute an der eis gelehrt und vom Landheer und der Luftwaffe praktiziert werden, haben folgende Ziele: physische und psychische Wiederherstellung nach vollendeter Mission, Aufrechterhaltung der Motivation und Kampf gegen Entmutigung, Hilfe zur Entscheidungsfindung, Kommunikationserleichterung und Förderung des Zusammenhalts innerhalb der Gruppe.

Die Ausbilder werden auf drei Niveaus geschult: Betreuer, Ausbilder und Experte.

Sie unterrichten zuerst die theoretischen Aspekte und anschließend die praktischen Aspekte in Form eines Volontariats; denn jedem muss es selbst überlassen bleiben, die Methode anzuwenden oder nicht, und dies in einem Rahmen, in dem Teamgeist stets an erster Stelle steht. ■

MORALE AND WELL-BEING, WHAT IS BEING DONE IN THE ARMED FORCES?

For Doctor Perreaut, an armed forces doctor, physical and psychological “well-being” is an important component of morale.

There are resources, techniques, procedures and methods which can contribute to well-being and which enable each individual to best harness his or her resources: these are techniques d'optimisation du potentiel (techniques for optimising potential, known as TOP).

Developed at the École interarmées des sports (EIS) (Combined Forces Sports College) in Fontainebleau at the start of the 1990s, using the problem of stress management as a starting point, they are not a method of treating trauma, but are an educational “tool kit” based on relaxation and mental preparation techniques.

TOP, as taught today at EIS and used in the French Army and Air Force, aim to facilitate post-mission physical and mental recovery, to motivate and help to fight discouragement, to serve as a decision-making aid, and to facilitate communication within the group, while contributing to its cohesion.

The teachers are trained to three levels: instructor, advanced instructor and expert.

They teach the techniques, firstly by explaining the theory to all participants, then practically, based on volunteers coming forward. Each individual should have the choice of whether or not to use the method, within the unchanging framework of team working. ■

■ VÉRONIQUE NAHOUUM-GRAPPE

DAS INNERE SCHUTZSCHILD

Was bedeutet der Begriff Moral (im Sinne von innerer Festigkeit)? Was ist das „Wesen“ der allgemeinen Moral einer Gemeinschaft? Wie kann eine einzige Moral kollektiv sein? Ist Moral nicht materiell? Ist der Ausdruck „die Moral bewahren“ gleichbedeutend für ein Individuum und für eine Gruppe?

Für diese zahlreichen Fragen, deren Antworten dazu beitragen könnten, den Begriff der „Moral“ einzuzgrenzen und zu definieren, schlägt die Autorin Véronique Nahoum-Grappe, das Bild des inneren Schutzhildes vor. ▶

THE INNER SHIELD

What is the concept of morale? What is the “substance” of morale which is common to a group? How can morale be collective? Is morale not a material thing? Is the commonplace expression of “keeping your spirits up” the same for an individual and a group?

There are numerous questions whose responses may help to pinpoint and define the notion of morale, with the writer Véronique Nahoum-Grappe using the image of an inner shield to portray the concept. ▶

■ ELRICK IASTORZA

DIE VIER GRUNDPRINZIPIEN

General Irastorza hat aus seiner fundierten Führungserfahrung und persönlicheren Erlebnissen vier Grundprinzipien, vier Tugenden festgelegt, die für ihn die wesentlichen Bestandteile der Moral verkörpern: Disziplin, Einsatzfreude, Willensstärke und Kamaradschaft. Er schlägt eine Untersuchung dazu vor, wie die Entwicklung dieser Eigenschaften bei Soldaten, oder allgemeiner gefasst, bei Individuen einen Einfluss darauf hat, wie diese sich gegenüber feindseligem Verhalten behaupten können. ▶

THE FOUR PRINCIPLES

From his rich experience in command and more personal ordeals, General Irastorza has adopted four principles, four virtues, which for him are the essential components in morale: rigor, enthusiasm, willpower and camaraderie. He proposes to examine how developing these qualities enables soldiers, and individuals more generally, to face adversity. ▶

■ MICHEL GOYA

DIE MACHTLOSEN SIEGER

Die aktuelle Irakkrisse wird häufig wie das neue Vietnam dargestellt. Doch selbst wenn die beiden Konflikte des "Starken gegen die Schwachen" in der Tat zahlreiche Analogien aufweisen, sind die Dinge für die amerikanischen und alliierten Soldaten fundamental

verschieden. Zwischen 1968-1969 war die Armee der Einberufenen zusammengebrochen. Heute kann die Berufsarmee standhalten, doch nicht zahlreich sind die Soldaten, die auch der steigenden Entropie standhalten können. Sie sind einem schrecklichen psychischen Druck ausgeliefert. ▶

THE POWERLESS CONQUERORS

The current war in Iraq is often depicted as a new Vietnam. Even if these conflicts, pitting the "strong against the weak", do present numerous analogies, for the American and allied soldiers, things are radically different. In 1968-69, the conscript army collapsed. Currently, the career soldiers are "holding on" but are few in number in this growing entropy, and are subject to terrible psychological pressure.. ▶

PATRICK CLEROVY

DIE MORALISCHE ABLÖSUNG

Jeder Mensch trägt ein ebenso großes Potential zur Brüderlichkeit wie auch zum Hass in sich. Ein Soldat kann im Einsatz in Extremsituationen das Beste von sich zeigen, wie auch das Schlimmste. Durch das Ausmass seines medialen Widerhalls schien der Skandal von Abu Ghraib - der Entrüstung der amerikanischen Militärgemeinschaft nach zu urteilen - überraschend zu sein. Die beobachteten Verhalten waren jedoch äußerst vorhersehbar. Diese Verhaltensweisen existierten bereits zuvor, seien sie nun an die Öffentlichkeit gelangt, oder nicht.

Es ist erstaunlich, dass das Fachpersonal bei der Planung des amerikanischen Einsatzes im Irak die eindrucksvollen Vorführungen der Experimentalpsychologie nicht in Betracht zogen, die in den 60er Jahren in ihren Universitäten durchgeführt worden waren. Diese zeigten, dass ein durchschnittlicher Mensch in außerordentlichen Situationen durch moralische Ablösung gewalttätige Verhaltensweisen vorzeigen kann.

Eine Tatsache steht fest: unabhängig der Qualitäten eines Soldaten, kann diesem jegliches Ethikgefühl abhanden kommen. Die in den Abu Ghraib-Skandal verwickelten Soldaten waren ganz normale Menschen. Unter ihnen befanden sich Personen mit einem bis dahin bemerkenswerten moralischen Verhalten, doch die Situation, in der sie sich befanden hat sie unwiderstehlich zu dieser Verhaltensweise geführt. Erst im Nachhinein schien ihnen der schockierende Aspekt ihrer Taten bewusst zu werden.

Die einzige wirksame Prävention dieses Phänomens liegt in einer Befehlsgewalt, die auf Information und der Überwachung basiert. Mehrere NATO-Länder haben in ihren Militärakademien eine Unterrichtseinheit zu derartigen Situationen vorgesehen. Der Sachverhalt ist heute unter dem englischen Begriff moral disengagement bekannt, was in der deutschen Übersetzung als „moralische Ablösung“ bezeichnet wird. ▶

THE BREAKDOWN OF MORALITY

Each person has within them the potential for both fraternity and hate. The extreme conditions of their engagement can bring out the best and the worst in a soldier. Due to the scale of its media impact, the Abu Ghraib scandal was a surprise to the extent that the US military community was shocked; however, the behaviours witnessed were highly

predictable. Whether hidden or out in the open, these instances of a loss of control have also occurred in other periods, in other places.

It is surprising that in their planning for operations in Iraq, US specialists did not learn from the brilliant demonstrations on experimental psychology performed in US universities in the 1960s. These demonstrations show that a normal person under certain conditions can engage in cruel behaviour, due to an extinction of their moral judgement.

The facts are beyond doubt: ethics can be lacking in a soldier, regardless of his qualities. The soldiers involved in the Abu Ghraib scandal were normal people. They were among people whose conduct up until that point had been remarkable, but the situation they were put in led them to do what they did. It was not until after the event that the shocking nature of their behaviour became clear.

The only real way of preventing this phenomenon comes from the command, through information and surveillance efforts. Military academies in several NATO countries have information on situations in which this problem, known as *moral disengagement*, can occur. ■

L BIOGRAPHIES

LES AUTEURS

► Patrick CLERVOY

Le médecin en chef Patrick Clervoy, 49 ans, est professeur agrégé de psychiatrie et de psychologie médicale à l'École du Val-de-Grâce, chef du service de psychiatrie de l'hôpital d'instruction des armées Sainte-Anne à Toulon.

Parcours militaire : Collège militaire de Saint-Cyr l'École, École du service de santé des armées de Bordeaux, médecin d'unité au sein de la 9^e division d'infanterie de marine puis affectation dans les hôpitaux d'instruction des armées.

Il a participé aux opérations extérieures en centre-Afrique, en Guyane et en ex-Yugoslavie.

Avec le centre des relations humaines de l'État-major de l'armée de terre, le médecin en chef Clervoy a contribué à mise en place et à la formation des officiers « environnement humain ». Il est membre du groupe de travail otan sur le stress et le soutien psychologique des forces en opération.

Il est l'auteur de plusieurs publications scientifiques sur le thème des perturbations psychologiques individuelles et collectives en situation opérationnelle et a publié en 2007 aux éditions Albin Michel *Le Syndrome de Lazare*, ouvrage consacré au devenir à long terme des militaires marqués par les épreuves psycho-traumatiques.

► Hubert COTTEREAU

Le Lieutenant-colonel Hubert Cottereau, saint-cyrien de la promotion lieutenant Tom Morel (1987-1990) est breveté de l'enseignement militaire supérieur. Il a été le chef du bureau opérations renseignement instruction du 2^e régiment de hussards. Il est actuellement détaché au ministère des Affaires étrangères.

► Michel GOYA

Voir rubrique « le comité de rédaction ».

► Elrick IRASTORZA

Saint-Cyrien, le général de corps d'armée Elrick Irastorza est diplômé d'un DEA de défense et de relations internationales et du brevet d'études militaires supérieures générales.

Officier de l'infanterie sa carrière est partagée entre des fonctions opérationnelles, des responsabilités de formation et de gestion des ressources humaines. Chef de section de combat en 1973, il participe notamment en 1979 à l'opération « TACAUD » au Tchad, et occupe en 1989 les fonctions de chef du bureau « opérations » au sein du régiment d'infanterie de marine du pacifique en Nouvelle-Calédonie.

Chef de corps du 8^e régiment parachutiste d'infanterie de marine (1991), il commande par la suite le 1er bataillon français de l'autorité provisoire des Nations unies au Cambodge (1992). En 2004, il occupe les fonctions d'adjoint au général commandant la force d'action terrestre à Lille. De 2005 à 2006 il est le Commandant des forces françaises engagées dans l'opération « LICORNE » en Côte d'Ivoire.

Entre temps, le général de corps d'armée Irastorza assume des responsabilités de formation en particulier à la tête de l'École d'application de l'infanterie (Montpellier), et de gestion des ressources humaines comme chef de bureau puis comme sous-directeur à la direction du personnel militaire de l'armée de terre.

Il est major général de l'armée de terre depuis le 1er août 2006.

► Gabriel LE BOMIN

Après avoir fréquenté le « Cinéma des hypothèses », école de cinéma dirigé par Ermanno Olmi, Gabriel le Bomin s'oriente vers l'écriture et la réalisation. Son premier court métrage *Entre ciel et mer* (1990) lui permettra d'imposer son style. Il sera suivi par *Les égarés* (1995), et *Le puits* (2001) qui lui vaut de nombreuses récompenses. *Préludes* (2004) sera son dernier essai en tant que court-métrage. Dans le même temps, il s'impose dans le documentaire avec cinq films remarqués : *Saint-Cyr, l'École des officiers* (1995), *Le Colosse d'Alexandrie* (1999), *La Deuxième Guerre mondiale* et *La France Libre* (2000), *La Ligne Maginot* (2001) et *Histoire de l'armée française* (2006). Son premier long métrage *Les Fragments d'Antonin* (2006) est le portrait non conventionnel d'un photographe de guerre devenu soldat malgré lui, où le réalisateur fait voir de la manière la plus intégrale la détresse psychologique et les blessures invisibles dont les hommes sur le front sont les malheureuses victimes. Cette œuvre lui a valu une citation pour le prix Louis-Delluc du meilleur Premier Film ainsi qu'une nomination pour la meilleure première œuvre aux César 2007.

► Georges MALBRUNOT

Sorti en 1986 de l'institut pratique de journalisme de Paris, Georges Malbrunot travaille à l'AFP avant de se consacrer à la couverture du Proche Orient. À partir de 1994, installé à Jérusalem pour suivre « l'Intifada », il étend ses activités à tout le Moyen-Orient et travaille pour le quotidien *Le Figaro* depuis 2000. Il assume également des correspondances pour les quotidiens régionaux *Ouest-France*, *L'Est Républicain* et pour la radio privée RTL. Pendant

plusieurs années, il est correspondant de RFI dans les territoires palestiniens.

En 2002, il publie *Des pierres au fusil : les secrets de l'Intifada* aux Éditions Flammarion.

Georges Malbrunot et Christian Chesnot publient *L'Irak de Saddam Hussein : portrait total* aux Éditions 1 en 2003 et collaborent la même année à l'ouvrage *Les années Saddam, révélations exclusives*, Éditions Fayard. En Irak depuis l'intervention américaine, ils sont pris en otage et libérés le 21 décembre 2004. Neuf mois après, ils publient conjointement *Mémoire d'otages* où ils évoquent les conditions de leur détention et y affirment leur passion pour le Moyen-Orient.

► Véronique NAHOUN-MGRAPPE

Voir rubrique « le comité de rédaction ».

► Édith PERREAUT-PIERRE

Praticien confirmé du service de santé des armées, médecin de l'entraînement physique et sportif, le médecin en chef Édith Perreaut-Pierre s'est spécialisée dans la préparation mentale et la gestion du stress. Après avoir exercé à l'école interarmées des sports où elle a mis au point la méthode « techniques d'optimisation du potentiel », elle est chargée au Centre d'études et de recherches psychologiques air, base aérienne 217, Brétigny-sur-Orge de la mise en œuvre de ces techniques auprès des personnels de l'armée de l'air notamment au profit des pilotes, des contrôleurs et des élèves des différentes écoles.

LE COMITÉ DE RÉDACTION

► Jean-René BACHELET

Né en 1944, Jean-René Bachelet a effectué une carrière militaire complète dans l'armée de terre, de 1962, où il entre à Saint-Cyr, jusqu'en 2004, où, général d'armée, il occupe les fonctions d'inspecteur général des armées.

Chasseur alpin, il a commandé le 27^e bataillon de chasseurs alpins, bataillon des Glières. Comme officier général, outre de multiples commandements nationaux au plus haut niveau, il a exercé le commandement du secteur de Sarajevo dans le cadre de la Forpronu en 1995, au paroxysme de la crise. De longue date, il a mené une réflexion de fond touchant aux fondamentaux du métier militaire en termes d'éthique et de comportements ; cette réflexion est traduite dans un certain nombre de documents dont les principaux sont « L'Exercice du métier des armes dans l'armée de terre, fondements et principes » et le « code du soldat », ainsi que dans de multiples articles et communications. Jean-René Bachelet quitte le service actif en 2004 et sert actuellement en deuxième section des officiers généraux.

Il a publié *Pour une éthique du métier des armes, vaincre la violence* (Vuibert, 2006).

► Monique CASTILLO

Diplômée de l'Institut d'études politiques de Paris, agrégée de philosophie et docteur d'État, Monique Castillo enseigne à l'Université de Paris-XII. Ses principaux travaux portent sur la philosophie moderne et sur les questions contemporaines d'éthique et de politique. Elle a notamment publié *La Paix* (Hatier, 1997), *L'Europe de Kant* (Privat, 2001), *La Citoyenneté en question* (Ellipses, 2002), *Moralité et politique des droits de l'homme* (Olms, 2003), *Connaitre la guerre et penser la paix* (Kimé, 2005), *Éthique du rapport au langage* (L'Harmattan, 2007).

Monique Castillo a fait partie en 2001-2002 d'un groupe de recherche (Cheat-DGA) sur la gestion des crises.

► Jean-Luc COTARD

Saint-cyrien et appartenant à l'arme du génie, Jean-Luc Cotard a choisi de se spécialiser dans la communication après avoir servi en unité opérationnelle et participé à la formation directe de saint-cyriens et d'officiers en général. Il est titulaire d'une maîtrise d'histoire contemporaine, d'un DESS de techniques de l'information et du journalisme et a réfléchi dans le cadre d'un diplôme universitaire à l'Institut français de presse, aux relations entre les hommes politiques et les militaires de 1989 à 1999. Il a publié des articles qui ont trait à son expérience dans les revues *Histoire et défense*, *Vauban*, et *Agir*. Il a servi en Bosnie en 1992-1993, au Kosovo en 2001 et en Côte d'Ivoire en 2005-2006. Après avoir eu des

responsabilités au Sirpa Terre, le colonel Cotard conseille le général commandant la région terre Nord-Est.

► Benoît DURIEUX

Né en 1965, Benoît Durieux est officier d'active dans l'armée de terre. Saint-cyrien, diplômé de l'Institut d'études politiques de Paris et de l'université de Georgetown (États-Unis), il a effectué l'essentiel de sa carrière au sein de la Légion étrangère, avec laquelle il a participé à plusieurs opérations dans les Balkans (1995 et 1996) et en Afrique (Somalie 1993). Le colonel Durieux sert actuellement à l'état-major des armées.

Il a publié *Relire De la guerre de Clausewitz* (Economica, 2005), une étude sur l'actualité de la pensée du penseur militaire allemand.

► Pierre

GARRIGOU-GRANDCHAMP

Né le 2 octobre 1949 à Tunis, saint-cyrien de la promotion « Souvenir de Napoléon », Pierre Garrigou Grandchamp a commandé le 5^e régiment de chasseurs et a servi dix ans au sein de l'état-major de l'armée de terre avant de prendre le commandement de l'école d'application de l'arme blindée cavalerie, à Saumur.

Breveté de l'École supérieure de guerre, lauréat de l'Institut d'études politiques de Paris, docteur en histoire de l'art et archéologie de la Sorbonne, il est membre du conseil d'administration et du comité des publications de la Société française d'archéologie, responsable de la bibliographie pour l'architecture civile et médiévale, et de la rubrique actualité. Il est de plus membre du Centre d'études clunisiennes, et l'auteur de plusieurs publications dont *Demeures médiévales, cœur de la cité, La Ville de Cluny et ses maisons, L'Hôtel du grand commandement à Tours, L'École de cavalerie : une cité du cheval militaire*. Actuellement, le général de corps d'armée Pierre Garrigou Grandchamp est commandant de la formation de l'armée de terre.

► Michel GOYA

Issu du corps des sous-officiers, le lieutenant-colonel Goya est officier dans l'infanterie de marine depuis 1990. Après dix ans d'expérience opérationnelle, il suit, en 2001, une scolarité au sein de l'Enseignement militaire supérieure scientifique et technique puis, il intègre, en 2003, le Collège interarmées de défense.

Titulaire d'un brevet technique d'histoire, il est l'auteur de *La Chair et l'acier : l'invention de la guerre moderne, 1914-1918* (Tallandier, 2004), sur la transformation tactique de l'armée française de 1871 à 1918. Le lieutenant-colonel a obtenu deux fois le prix de l'École militaire interarmées, le prix Sabatier de l'École militaire supérieure scientifique et technique et le prix d'histoire militaire du Centre d'études d'histoire de la Défense. Officier au Centre de

doctrine d'emploi des forces terrestres, il poursuit ses études doctorales à l'université Paris IV-Sorbonne sur le thème de l'innovation tactique. Il est depuis septembre 2007 assistant militaire du chef d'état-major des armées.

► Haim KORSIA

À sa sortie du séminaire Israélite de France et après avoir obtenu son diplôme rabbinique en mars 1986, Haim Korsia termine son parcours universitaire par un DEA à l'école pratique des hautes études en 2003. Jusqu'en 2004, le rabbin Haim Korsia a été directeur de cabinet du Grand rabbin de France. Actuellement, il est aumônier général des armées, aumônier général de l'armée de l'air, membre du comité consultatif national d'éthique, membre du comité du patrimoine culturel au ministère de la Culture, administrateur national du Souvenir français et secrétaire général de l'association du rabbinate français.

Derniers ouvrages parus :

Gardien de mes frères, Jacob Kaplan. Éd. Pro-Arte, Ivry, 2006.

À corps et à Toi. Éd. Actes Sud, octobre 2006.

Être juif et français : Jacob Kaplan, le rabbin de la république. Editions privé, mai 2005.

► François LECOINTRE

Né en 1962, François Lecointre est officier de carrière dans l'armée de terre. Saint-cyrien, il appartient à l'arme des Troupes de marines où il a servi comme lieutenant et capitaine au 3^e régiment d'infanterie de marine et au 5^e régiment inter-armes d'Outre-mer. Il a été engagé en Irak lors de la première guerre du Golfe (1991), en Somalie (1992), en République de Djibouti dans le cadre de l'opération Iskoutir (1991-1993), au Rwanda dans le cadre de l'opération Turquoise (1994) ainsi qu'à Sarajevo (1995), et a ensuite servi à l'état-major de l'armée de terre, au sein du bureau de conception des systèmes de forces. Il a commandé le 3^e régiment d'infanterie de marine stationné à Vannes et à ce titre le groupe tactique interarmes 2 (GTIA2) en République de Côte d'Ivoire d'octobre 2006 à février 2007. Depuis septembre 2005, le colonel Lecointre est auditeur au Centre des hautes études militaires (CHEM).

► Anne MANDEVILLE

Anne Mandeville est maître de conférence en science politique à l'université des sciences sociales de Toulouse. Elle s'intéresse particulièrement au problème de l'utilisation de la force dans les conflits dits « identitaires », à la comparaison des « traditions » nationales dans le domaine de la gestion des conflits violents, et à la sociologie des forces armées, notamment dans une perspective comparative. Ses études doctorales menées simultanément en France et en Grande-Bretagne l'ont amenée successivement à étudier le rôle de l'armée britannique en Irlande du nord et le système de maintien de l'ordre du Royaume-Uni. Ancienne interne de

l’Institut d’études stratégiques de Londres et du séminaire Harvard/MIT sur le contrôle des armements, elle a publié récemment *Europe’s old states and the new world order*, en collaboration avec des collègues irlandais, et « Le rapport Patten. Éléments pour une analyse politique et systémique de la réforme de la police en Irlande du Nord », dans la revue *Etudes Irlandaises* (printemps 2006).

► Jérôme MILLET

À sa sortie de l’École spéciale de Saint-Cyr dans l’arme blindée cavalerie, Jérôme Millet alterne les postes en corps de troupe, en école et en état-major ; il commande le 2^e régiment de hussards à Provins, est auditeur au Centre des hautes études militaires et à l’Institut des hautes études de la Défense nationale.

En 1997, il est adjoint « terre » au cabinet militaire du Premier ministre. En 2000, il prend le commandement de la 2^e brigade blindée avec laquelle il part au Kosovo, dans le cadre de la KFOR, de septembre 2001 à janvier 2002. En 2002, il prend les fonctions de chef de cabinet du chef d’état-major de l’armée de terre. Inspecteur de l’armée de terre en juillet 2006, le général de corps d’armée Millet vient d’être nommé, en septembre 2007, conseiller du gouvernement pour la Défense.

► Véronique NAHOUUM-GRAPPE

Chercheur anthropologue à l’École des hautes études en sciences sociales (au CETSAH), Véronique Nahoum-Grappe travaille sur les formes contemporaines et sociales de la culture : le quotidien, les conduites d’excès, les rapports entre les sexes, la violence ; elle participe aux comités de rédaction de plusieurs revues parmi lesquelles *Esprit*, *Terrain*, *Communication*.

Quelques ouvrage parus : *Du rêve de vengeance à la haine politique*, Buchet Chastel, 2004 ; *Balades politiques*, Les prairies ordinaires, mai 2005

► François SCHEER

Né en 1934 à Strasbourg, François Scheer est diplômé de l’Institut d’études politiques de Paris, licencié en droit, titulaire de trois DESS (droit public, économie politique et science politique) et ancien élève de l’École nationale d’administration (1960-1962).

De 1962 à 1999, il alterne les postes en administration centrale et à l’étranger. Premier ambassadeur de France au Mozambique en 1976, il sera successivement directeur du cabinet du Président du Parlement Européen (Simone Veil) et du Ministre des Relations Extérieures (Claude Cheysson), ambassadeur en Algérie, ambassadeur représentant permanent auprès des Communautés Européennes, Secrétaire Général du Ministère des Affaires Étrangères et ambassadeur en Allemagne.

Ambassadeur de France, il est depuis 1999 conseiller international du président directeur général de Cogema, puis du président du directoire d’Areva.

► Dider SICARD

Président du Comité national consultatif d’éthique français, Didier Sicard est né en 1938. Après des études de médecine, il entre dans la filière des hôpitaux de Paris : externat, internat, clinicat, nomination comme praticien hospitalier. Professeur agrégé, il devient le chef de l’un des deux services de médecine interne de l’hôpital Cochin de Paris. Il créera (avec Emmanuel Hirsch) l’Espace éthique de l’Assistance publique – Hôpitaux de Paris. Par décret du président Jacques Chirac, il succède en 1999 à Jean-Pierre Changeux (qui avait lui-même succédé à Jean Bernard) à la tête du Comité consultatif national d’éthique. Il a notamment publié *La Médecine sans le corps* (Plon, 2002), *L’Alibi éthique* (Plon, 2006).

► Line SOURBIER-PINTER

Line Sourbier-Pinter quitte l’Éducation nationale en 1972 pour intégrer l’équipe qui allait concevoir le Centre Georges-Pompidou. En 1978, quelques mois après son ouverture, elle part diriger les établissements culturels français de Belgrade, puis de Bonn et d’Innsbruck après avoir fait un passage à l’Université technique de Vienne. Elle découvre le milieu militaire à son retour en France en 1997. Line Sourbier-Pinter est chargée de mission auprès du chef d’état-major de l’armée de terre depuis septembre 1999, associée aux recherches sur le thème homme-société-technique, à l’université technologique de Troyes.

Publications : *Au-delà des armes – Le sens des traditions militaires*, Imprimerie nationale, 2001. *Les Militaires*, éditions Le Cavalier Bleu, collection « Idées reçues », 2003.

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

La documentation Française, collection Questions de défense.

NUMÉROS DÉJÀ PARUS

L'action militaire a-t-elle un sens aujourd'hui ?
Février 2005, n° 1

Mutations et invariants, « soldats de la paix », soldats en guerre
Février 2006, n° 2

Agir et décider en situation d'exception
Avril-septembre 2006, n° 3

Mutations et invariants, partie II
Octobre-décembre 2006, n° 4

Mutations et invariants, partie III
Janvier-mai 2007, n° 5

Le moral et la dynamique de l'action, partie I
Juin-septembre 2007, n° 6

INFLEXIONS

civils et militaires : pouvoir dire

Reposant sur la volonté méthodologique de croiser les approches de praticiens et de théoriciens – français et étrangers –, **INFLEXIONS**, civils et militaires : pouvoir dire ambitionne de participer au débat intellectuel autour de problématiques actuelles centrées sur le champ de son activité propre, à travers le prisme des sciences sociales et humaines. Cette revue affirme le souhait de mettre en commun les expériences et les enseignements de la pratique des métiers militaires dans des domaines où l'armée de terre possède une expérience avérée. Le débat qui en résultera implique que s'expriment les avis divergents, la contradiction, peut-être la mise en cause, afin que chemine la réflexion. Elle n'a donc pas vocation à apporter un éclairage institutionnel. Au contraire, elle veut promouvoir, autour de thèmes variés et actuels, une réflexion libre et féconde, hors de tout esprit polémique.

Unsere Methodologie beruht auf einer Gegenüberstellung von Theorie und Praxis – Franzosen sowie Ausländer. Damit will **INFLEXIONS**, civils et militaires : pouvoir dire an der intellektuellen Debatte über die heutigen Probleme teilnehmen, mit Hilfe des Prismus der Sozialen- und Humanwissenschaften. Ziel dieser Zeitschrift ist es, die Erfahrungen und Lehren der militärischen Arbeit zugänglich zu machen und zwar in den Bereichen, in denen das Heer echte Erfahrungen hat. Die herauskommende Debatte wird verschiedene Meinungen, Widersprüche und vielleicht Zweifeln fördern, um Überlegungen auszubreiten. Deswegen will diese Zeitschrift keine Erleuchtung »von oben« bringen. Im Gegenteil will sie, ohne Polemik, eine freie und fruchtbare Überlegung über verschiedene und aktuelle Themen fördern.

Using a methodology to fuse the approach of those who practice and those who propose a theory – both French and foreigners –, the ambition of **INFLEXIONS**, civils et militaires : pouvoir dire is to take part in the intellectual debate on current issues focused on its own field of activity, through a human and social sciences approach. The aim of this review is to share the experience and lessons learned from the exercise of the military profession in the fields in which the Army has a recognized experience. The resulting debate will imply that diverging opinions, contradiction and even questioning be expressed in order to make the thinking advance. It is thus not aimed at bringing an institutional focus. On the contrary, it wants to promote, around varied and current topics, a free and fruitful reflection without any polemics.

Impression
Ministère de la Défense
Secrétariat général pour l'administration / Service des moyens généraux
Pôle graphique de Tulle
2, rue Louis Druliolle – BP 290 – 19007 Tulle cedex